

Bibliothèque numérique

medic@

**Robach, Louis. - Mémoires. Tome II,
Mes campagnes**

1948-1950 (circa).



Droits de propriété intellectuelle © G. Robach . -
Document © G. Robach

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?extrobach002>

II - Mes Campagnes,

Marque

Déposée

CAHIER

d

Appartenant

à

LIBRAIRIE ALEXANDRE

Etablissements G. BROCANDEL

Les Magasins de

LIBRAIRIE - PAPETERIE - IMPRIMERIE

Les plus importants de la Région

14, Grande-Rue -- BESANÇON -- 2, Rue Pasteur

Sommaire

le Régiment	pag 1
les Périodes	47
la Guerre. La Mobilisation	51
Ma mobilisation	75
Alerte à l'hôpital	116
Le nouveau médecin	119
Ma libération	147

Mes Campagnes

- 1891 - Le Régiment - 1894 -

- Le caractère de mon Père m'ayant rendu la vie de famille insupportable j'ai, de bonne heure songé à m'engager. et à m'enfuir, mais, ayant 18 ans où aller et que faire ; j'étais tout juste apte à faire des courses, à tirer du bois ou quelque chose d'approchant ; de plus le souvenir de Bruchaux parti de chez lui dans un moment de colère et obligé d'y revenir au bout de 3 jours, m'a toujours retenu. -

- En Septembre 89 j'ai 18 ans, je veux m'engager ; par l'intermédiaire de ma Mère j'en manifeste le désir, bien inutilement car je suis l'homme à tout faire. -

- Septembre 90. nouvelle tentative et nouvelle déception ; ~~HA~~ pour s'engager avant 20 ans il faut le permis paternel.

- Mais mon Père a connu le camarade Trénied, beau parleur et surtout abondant ; comme depuis longtemps je n'ouvre plus la bouche à la maison l'auteur de mes jours a pensé que sa fréquentation me serait profitable et il me laisse sortir avec lui tous les jours de 1 heure moins 1/4 à 1^h 1/4. - de plus, le dimanche, de temps en temps,

je vais le matin, à pied, à Notre Dame du chêne près d'Ornano, avec Frénier, nous y faisons un déjeuner au chocolat et nous rentrons pour midi, ayant fait 46 Kilomètres —

Septembre 91 - cette fois j'ai 20 ans depuis quelques jours et je peux m'engager sans consentement. —

- j'en ai prévenu ma Mère et résisté aux propositions paternelles — Contrairement à ce que j'attendais, il ne s'est pas emballé, tout au contraire il est allé voir le général Gresset, son client, qui s'est intéressé à mes grandes courses et qui lui a donné une recommandation pour le Colonel du 46^e régiment d'infanterie —

- J'ai hésité entre l'infanterie et les chasseurs alpins, j'aurais préféré ces derniers mais Conscience, qui est dans les Alpes, m'ayant dit que les ascensions en service commandé et sans charge ne sont pas agréables, j'ai écouté Fesselet, Sergent au 46^e à Paris, qui m'a vanté son régiment, et d'où je pourrai passer à la section d'Infirmiers de Vincennes pour suivre les cours de l'école étant au service. —

- J'ai donc envoyé ma demande au Colonel Robert commandant le 46^e et j'y ai joint la recommandation du général Gresset — — — « Je connais depuis longtemps M^r Louis Robach ; c'est un jeune homme instruit et d'une conduite parfaite qui, dans toutes les

circonstances de la vie, fera honneur à ceux qui voudront bien s'intéresser à lui; c'est un véritable plaisir pour moi que de le recommander à toute la haute bienveillance de Monsieur le Colonel commandant le 46^e régiment d'infanterie - - - Mais j'ai eu une idée malheureuse; dans la crainte d'un refus et comme il n'y a que 10 places par régiment, pour 3 ans, j'ai envoyé une deuxième demande au colonel du 89^e, qui fait brigade avec le 82^e; mais sans recommandation -

- 1^{er} Octobre - Ouverture des engagements, j'ai l'acceptation du 89^e et rien du 46^e; à aucun prix je ne veux courir le risque de rentrer à la maison et je signe pour le 89^e après avoir passé la visite et attendu au dernier moment. Or, 3 heures plus tard j'avais le consentement du 46^e; - Trop tard! tant pis! -

- Le père Ponier, du bureau militaire, m'avait bien conseillé de patienter mais inutilement, et le 3 octobre c'est avec enthousiasme que je partais pour un monde meilleur!

- 8^h 1/2 du soir, gare de Lyon; j'ai copié sur un plan de Paris les rues à suivre pour arriver chez mon oncle que, dans mon empressement, j'avais oublié de prévenir!

- voici le boulevard St-Germain, je compte les rues à droite lorsqu'en arrivant à l'avant dernière je me trouve en face de mon oncle, assez stupéfait -

- une heure plus tard je partageais la chambre, 56 rue de Seine.
- 4 Octobre. - Le 89^e est divisé en 2 : le 1^{er} bataillon constituant la portion centrale est en garnison à Sens ; les 2 autres sont à la caserne de Courbevoie. - C'est là que je me rends l'après midi en suivant la rue de Rivoli et les Champs Elysées qui me paraissent interminables.
- je reste en admiration devant l'Arc de triomphe de l'Etoile avant de continuer sur Neuilly et Courbevoie.
- Voici la caserne, il est 5 heures ; au poste d'entrée, en compagnie d'un autre engagé, j'attends pour être présenté au Colonel ; il y a eu prise d'armes et les officiers sont réunis à la salle d'honneur.
- l'adjudant nous présente ; Perrein tend une lettre au colonel - « bien, vous rejoindrez demain le premier bataillon à Sens. - Je tends à mon tour ma feuille de route. - « Vous êtes musicien ? non mon colonel, étudiant dentiste. - « - qui vous a donné un consentement ? - « le capitaine adjudant major du Châtelet - « - « où est le capitaine du Châtelet ?
- l'adjudant répond : en permission -
- «. mais alors, il est en plus des 10 autorisés ? pourquoi vous êtes vous engagé ? » - mon colonel je compte, après ma première année de service passer à la section d'infirmiers au Val de Grâce pour.

continuer mes études - . Le colonel a bondi dans son fauteuil, « et vous avez voulu vanter la capitale, eh bien je vous envoie à Sens ; je commande un régiment de guerriers et de combattants et vous ferez pendant 3 ans un soldat - « Trésorier, vous lui ferez une feuille de route à la date d'aujourd'hui ; ce soir vous irez à Sens - » - Je suis accompagné d'un planton qui me dit « Ben, mon vieux, t'en as une couche ! ton père était maçon ; fallait lui dire que tu veux faire la carrière militaire ! » - merci du renseignement mais c'est un peu tard - Le soir, muni de la feuille en question et après avoir embrassé mon oncle je prenais, en gare de Lyon, un train omnibus -

— 5 Octobre - 1 heure du matin - Sens - Où est la caserne ? un employé me répond « oh ! c'est loin, la nuit - par bonheur un permissionnaire s'est trouvé là et je n'ai eu qu'à le suivre - en route je lui ai dit que j'étais engagé pour 3 ans - « ah ! il n'y avait donc plus de pain chez toi, le faim est tombé ! eh ben mon vieux, t'as pas fini d'en bayer des ronds de chapeau, les boules on les fait barder ! j'ai su le lendemain qu'une boule c'était : tantôt un engagé volontaire et tantôt un pain de 1200 grammes - . que de fois je me suis entendu appeler : Sale boule, on la creye

- chez toi ! - - Mais, voici la caserne - 25 minutes de la gare - - Le sergent de garde, qui dormait, n'est pas gracieux - à c't'heure me dit il - y a pas de lit, le fourrier est au pieu, faut-coucher sur la planche ! ça vous donnera une idée du régiment ! - - et je me suis allongé à côté des hommes de garde qui avaient l'air de dormir, avec ceinturon et baïonnette - -
- la planche, en effet, polie comme un miroir par d'innombrables capotes, était réellement dure ! j'ai peu dormi et le jour a paru - -
- Le sergent ayant dit à l'un des hommes « conduisez-le au jus, j'ai fait connaissance avec la cuisinière où un quart de café, pas trop sucré, a achevé de me réveiller ; et l'homme de garde s'ajoute « t'as pas un morceau de pain à lui donner ; y en a plus chez lui ! il vient pour trois ans, il en a une santé ! - -
- A 9 heures j'étais au bureau du Major en compagnie du 2^e engagé qui, plus favorisé que moi, avait passé la nuit à Paris - - Perrein est inscrit le 1^{er} avec matricule 2436 et moi à la suite avec 2437 - - tous les deux nous sommes affectés à la première compagnie - -
- Avec mon petit chapeau de feutre j'ai l'accueil narquois de mes futurs compagnons ; j'entends à droite et à gauche « c'est des boules, ils n'ont pas fini de s'en envoyer !

- Le sergent-major, qu'on a dérangé, n'a pas l'air commode;
 « Vous passerez la visite demain matin et on vous habillera après ». Bien — 10 heures, une tonnerie de clairon!
 un voisin me dit « tu connais pas ça, c'est la soupe - faut aller au réfectoire. — depuis 2 ans, le général Boulanger avait supprimé la gamelle — par escouade on apportait une grande ^{soupière} ~~assiette~~ de soupe saupée d'un plat de viande et légumes; mais chacun se sert en commençant par le caporal et les anciens; quand mon tour arrive il reste juste un peu de bouillon, une pomme de terre et un os, mais, par contre, j'ai touché un pain, une balle pour deux jours et j'ai pris à la cuisine des biscuits — Oh! ces biscuits que j'aimais tant; qu'on achetait pour 1 sou à Charmant ou chez le boulanger de la rue Saint Paul — ils m'ont saupé car je n'avais pas le moyen de manger à la cantine et j'ai même engraisé sensiblement en ne mangeant que du pain et des biscuits —

— 6 Octobre .. première tonnerie, c'est le réveil; il fait à peine jour — un homme passe avec une cruche « t'as pas de quait, on va t'en prêter un; goûtes mai ça, tu risques pas le diabète! — 2^e tonnerie; le caporal de Jernaine « à la visite les boules ». Perrein passe le premier « c'est vous Perrein? — oui M^r le Major.

« vous pouvez vous habiller » et, lisant une note « Robach, - présent - « vous venez de Courbevoie ? - oui M^r le Major - et me regardant d'un air dédaigneux. « on vous a accepté comme engagé volontaire ? - oui. M^r le Major. « eh bien, ici, je ne vous accepte pas - et le voilà qui me palpe et m'examine dans tous les sens - « caporal, notez : manque 6 centimètres de périmètre thoracique, mauvaise dentition, mauvaise vue, varicocèle à gauche, tendance à la fatigue, cet homme ne peut être accepté comme engagé volontaire ; à proposer pour la réforme - habillez vous ». il avait certainement reçu un ordre du colonel - mais tandis que Pencerin passe au magasin d'habillement, je reste en civil - j'y resterai même pendant plus d'un mois en attendant l'arrivée de la classe 90. - dès lors j'ai su ce que c'étaient que les corvées : pailleasses, draps, pain, pommes de terre etc - eh ! le ciblot, attrapes ce sac, on va aux palates - un jour, mon tour de corvée étant arrivé, le caporal André me dit « puisque vous êtes dentiste, vous irez nettoyer les crachoirs des escaliers, c'est de votre partie. - bien caporal ; et j'y suis allé sans hésitation ni murmures, ainsi qu'il est prescrit par le règlement, et tout en constatant que le crachoir : c'est un petit meuble autour duquel on crache !! - la semaine suivante le caporal eut une attention « pour changer, demain matin vous prendrez le balai de la cour et vous nettoierez les chiottes ». bien caporal -

- j'ai vite fait connaissance d'une vieille bonne femme qui me lavait mon linge et habitait dans une petite ruelle avec son mari - ils ont bien voulu me conserver, dans une cuisine, ce que je ne pouvais avoir à la caserne et très souvent le soir j'allais y passer 2 heures, près du feu ; leur fils était gardien de l'aqueduc de la Vanne et, naturellement je l'ai visité - jusqu'à mon départ de Sens les vieux époux Bonnant m'ont rendu service -
- Mais en attendant le conseil de réforme j'avais mon costume civil ; je l'ai même bien endommagé en allant à la balastière laver des capotes et des pantalons - l'hiver était précoce, il nous fallait casser la glace pour atteindre l'eau -
- dire que nous avons lavé serait exagéré ; on tenait les effets sous l'eau avec des brins de fagots et on les remettait sur la planche de lit sans les tordre, tant nous avions froid aux doigts - Il y en avait pour longtemps puisqu'il s'agissait de l'équipement de 1200 territoriaux venus en septembre ; pour moi cela n'a duré que 3 jours, la classe était arrivée et j'ai dû passer devant le conseil de réforme avec ceux que l'on appelait "les fausses couchés" - c'est à dire les ajournés -
- Entre temps j'avais avisé mon Père et mon oncle ; tous deux, mon Père surtout, qui avait consulté le général Gresset, m'engageaient à rester au régiment pour ne pas être repris l'année suivante et perdre ainsi une année -
- C'est l'aide major Munschina qui, m'ayant examiné

la veille, me présenta au Général en disant « je ne vais pas
pourquoi on a refusé cet homme, il est robuste et sain; et le
général de me dire « - vous avez demandé à être réformé ?
- non mon général, je tiens au contraire à faire mon service.
« eh bien, vous le ferez. » - et le Capitaine de ma compagnie
d'ajouter «. mon général, c'est qu'il a beaucoup profité
depuis son arrivée » j'avais en effet engraisié de 8 kilos
en ne mangeant que du pain et des biscuits - comme
quoi la viande n'est pas indispensable. - le général ayant
ajouté «. Alors capitaine, cela prouve la bonne qualité
de votre ordinaire ». celui-ci, fier du compliment, m'a conduit
lui-même au magasin pour me choisir de bons effets et m'a
regardé avec complaisance jusqu'au jour où je n'ai pas voulu
être élève caporal - il s'agissait en effet de ne pas l'être
pour passer à la section d'infirmiers - Cette région de la
France; recrutement de l'Yonne, était très avancée au point
de vue de l'instruction; j'ai constaté plus tard qu'il n'y
avait que des charretiers et des cultivateurs; aussi a-t-on
pris pour élèves caporaux tout ce qui était capable de faire
une addition, - j'ai donc été inscrit d'office. - de plus,
un ancien m'avait dit : si tu pouvais travailler au bureau
tu ferais bien vu du "double". j'ai utilisé son conseil et pen-
dant un mois j'ai recopié en bataille tous les placards
de la compagnie - quand j'en eus fini je suis sorti tous

les soirs faire un tour de ville ou à la gare voir passer les trains. Tandis que ceux de mon escouade vont boire "un coup de cidre" chez Pouypardin - Tous les dimanches, en grande tenue : shako, épaulettes, guêtres et gants blancs ! je vais reconnaître les environs : Gran. Pison. S^t. Denis, la chapelle Saint Iband d'où l'on domine la ville et je reviens au passage à niveau pour les trains rapides ; aussi, le soir, avant l'appel j'entends chaque fois Gaudrat qui m'interpelle, debout sur son lit : « eh bien, biscuit, t'as vu passer le rapide ! Je dois dire que depuis mon arrivée j'ai été baptisé "biscuit" parce que j'en mange toute la journée, même à l'exercice ; à table j'en fais de la soupe avec le bouillon, quand il en reste car, invariablement on apporte la soupe au caporal qui se sert et la passe aux anciens ; quand les 5 se sont servis il n'y a plus de pain, il reste pour nous, les jeunes, ce qu'il est convenu d'appeler du bouillon... pour la viande et les légumes c'est le même jeu : le caporal choisit sa portion, les anciens l'imitent tandis que les jeunes regardent ; on nous laisse cependant quelques légumes après lesquels Perrin. Moreau. Thauvin prennent leur bouffe et le chemin de la cantine -

- Un après midi pluvieux, alors que nous étions au réfectoire pour une théorie le capitaine, une vieille baderne, est venu nous demander si nous étions contents, si nous avions

assez à manger, et comme les réponses affirmatives étaient plutôt rares il ajouta et Y en a-t-il qui n'ont pas assez à manger ? - je me suis dévoué pour les jeunes en disant : - mais, mon capitaine, à quoi il me répondait et comment, vous n'avez pas assez à manger ! eh bien, je ne peux pas vous donner d'avantage. » j'aurais mieux fait de me taire car dès ce jour il a eu pour moi le mauvais œil.

— Puis, les mois ont passé, les divers genres d'exercices se sont succédés : le mardi il y a marche militaire, d'abord sans sac, puis avec sac progressivement chargé. — depuis le choix des élèves caporaux nous sommes à part dans une grande chambre avec le caporal Cluché, ancien charretier devenu garçon de café, qui a conscience de ses 2 goulans rouges et de l'autorité qu'ils lui confèrent. —

— par rang de taille le peloton de ma compagnie est composé de : Pichon, Gelé, Bruder, Perein, Reynaud, Hulot, Delon, Gaudrot, Moreau, Robach, Blanc, Parot, Lebègue, Bidault, Mirablon, Couté, Millot — pour les marches militaires nous reprenons nos places dans chaque escouade ; la mienne est composée de : Columbeau, Hulot, Perein, Delon, Robach, Thauvin, Guillou, Haïne, Harney, Ombredane — —

— Un jour, l'élève condannier ayant préféré reprendre le fusil et l'achever l'aîné j'ai saisi cette occasion pour essayer

de sortir de peloton où je faisais du reste piètre figure.

- j'ai payé un litte à Brosset, cordonnier en pied, excomptant ses bonnes relations avec le sergent major, mais cela n'a pas réussi. - 2 mais plus tard, Boudillon me présentait comme élève tambour; cette fois j'ai été mal reçu, je m'en suis tiré avec 2 jours de camigne, dont un dimanche, employé à couper l'herbe du camp avec les ciseaux de la troupe à boutons, mais comme l'une des branches était tordue j'ai mis plusieurs heures pour tondre de ce pré la largeur de ma langue! Toutefois, plus heureux que l'âne de la fable, personne n'a crié: haro sur le baudet!

- Ayant ces 2 tentatives: élève cordonnier et élève tambour j'avais eu soin de me faire remarquer pour défaut de mémoire, jusqu'à dire au capitaine que j'avais eu la fièvre typhoïde et être de ce fait dans l'impossibilité de retenir la théorie - un jour, où je récitais à l'adjudant la position du soldat sans arme j'avais dit, à dessein: les bras pendus naturellement, ce qui m'a valu (avec l'accent du midi) une espèce de gros couillon, est-ce qu'il ne sont pas toujours pendus naturellement, vos bras! - en désespoir de cause il ne me restait qu'à faire le fou... ce que j'ai renvoyé à plus tard.

- Mais l'ignorance de la théorie me faisait de sortir le soir, aussi ai-je vite trouvé un moyen de sortir

quand même : le camarade Penein, élève de normale supérieure, donnait des leçons au fils du commandant ; je lui ai fait dire ostensiblement que le commandant me demandait pour voir sa bouche ; j'ai montré ma troussée d'instrument au caporal et depuis ce jour là j'ai été respecté. — Profitant de sa protection, Penein se fit dispenser d'une marche militaire et prévint le sergent major : « avez vous un billet du commandant ? non major. eh bien vous irez à la marche, » ce qui fut fait, sans hésitation ni murmure. — La semaine suivante même dialogue, mais le lendemain matin, contrairement à son habitude, le commandant était dans la cour et passait en revue son bataillon. — s'arrêtant devant nous : « Penein, je vous avais dispensé de la marche ». mon commandant j'ai reçu l'ordre de marcher. » « où est le commandant de compagnie et le sergent major de répondre « c'est le lieutenant de la Lande, le capitaine est en permission » — « allez chercher le lieutenant de la Lande ? bataillon - repas - tacs à terre —. Notre lieutenant, que nous appelions Bidel, par analogie avec le compteur de pins, ne venait jamais en marche pour cause d'absence, ce qui ne l'empêchait pas d'être rose avec nous, aussi, avec quelle joie dissimulée l'ayons nous vu arriver trois quarts d'heure plus tard, car on l'avait sorti du lit,

pour s'entendre dire : « un commandant de compagnie doit toujours être à la tête de ses hommes ; Penein, vous êtes dispensé de la marche. » - A partir de ce jour mon camarade a eu les 4 pieds blancs ! plus de marches militaires, plus de revues ; même pour une revue de détail alors que tout était aligné au cordeau, depuis les pieds de lit jusqu'aux pompons des shakos en passant par les godillots cirés jusqu'aux clous de la semelle ; Penein, qui passait des heures nonchalamment étendu sur son lit, plonge dans ses équations, s'était tout de même mis au garde à vous ; et le capitaine, passant devant lui dit au sous lieutenant - « laissez le celui là, il n'est pas de la compagnie ! »

- Je n'ai pas encore présenté le personnel supérieur :
 - le commandant du bataillon : Hanet Cléry, un brave type surnommé baum baum parce qu'il réclamait toujours la musique. - le capitaine de la première compagnie, la mienne, : de Framond, un demi fou, parvenu de la guerre de 70, baptisé Bourdaloue, en raison de son éloquence ; il ne disait jamais 4 mots suivis et ne terminait pas une phrase. - comme lieutenant : Bidel, déjà connu et un St Cyrien : Simon - sous lieutenant. - La 2^e compagnie n'était guère mieux partagée ; le capitaine Haas - Jacques, dit

"jacasse", alsacien, avait un fort accent allemand; lui aussi parvenu de la guerre de 70. Sa marotte c'était l'habillement - vieux garçon, les murs de sa chambre et même de l'alcove étaient garnis de tableaux entretenus par un soldat dessinateur - c'étaient plutôt d'immenses pancartes représentant chacune une escouade et où des fiches roses maintenues par des fils noirs correspondaient aux capotes, pantalons vestes et képis du magasin de sa compagnie. - son ordonnance l'avait vu debout sur son lit, en chemise, classant et déclassant les fiches et le lendemain matin le garde magasin recevait la liste des mutations! : passer un pantalon N°2 de la 3^e escouade à la 9^e qui n'en a que 6 - passer un képi N°3 de la 5^e escouade à la 13^e - - déclasser une capote N°2 de la 7^e pour la collection 3 de la 9^e - et jusqu'aux pompons qui changeaient parfois de shako. à part cela ce n'était pas un mauvais type. -

- la 3^e compagnie était mieux partagée au point de vue militaire; le capitaine Rebert était un vieux soldat, toujours de 1870, n'ayant de marotte que le service; très sévère, il était en cela, merveilleusement secondé par un lieutenant terrible: Brassut. dit: fil de fer. - par contagion sans doute, un

sergent engagé : Germain, était la teneur de la section - aussi mon pauvre camarade Gélé', classé plus tard N° 1 du bataillon, nommé caporal ayant 6 mois en récompense mais tombé sous la coupe de ces 3 brutes, s'est vu libéré avec ses galons rouges - 150 jours de salle de police et des mois de consigne -

— La 4^e compagnie, c'était le bouquet ! le 3^e ficelles n'était pas fou qu'à moitié mais il avait toute confiance en son lieutenant : Maquet, un officier distingué qui heureusement pour les hommes était le véritable commandant de compagnie - Le capitaine : Génissot ne disait pas la moindre phrase sans ajouter : ouf ! - ancien soldat à Sedan il avait dû dire : ouf. pour la première fois en apprenant la capitulation de son maréchal et ce fut certainement une exclamation de joie car l'armée Bazaine n'avait pas mangé depuis 3 jours. — En 1893, étant secrétaire du trésorier, je lui établissais une feuille de route pour Fontainebleau à l'effet d'y choisir un cheval au 9^e bureau - dans cette arme d'élite il n'a pas été embarrassé ; quelques jours plus tard il canotait dans la cour du quartier, cramponné à la crinière d'un cheval qui n'avait pas vu la guerre de 70 ! et qui, peut être aussi, manifestait la haine des cavaliers pour les fantassins.

- Le père Ouf avait là une belle occasion d'inquiéter les principes de la discipline : réduction de la ration d'avoine et pour commencer la consigne. —

Millard, son ordonnance, un grand type de 1^m.85 faisait tourner l'anglo arabe à la longe et à jeun pendant 2 heures dans le camp. — à la consigne succéda, dans l'ordre, la salle de police ; il ne s'agissait pas d'enfermer le délinquant mais de le faire tourner, cette fois avec Millard sur le dos. —

- Le pauvre Millard, qui n'avait soigné que des chevaux de ferme, n'était pas à son aise sur le canasson ; bien des fois, lui aussi, dû se cramponner comme son supérieur, à la crinière d'Incitatus, tandis que de toutes les fenêtres partaient des éclats de rire. —

— un jour de marche militaire, piqué sans doute par une mauche, le cheval partit ventre à terre à travers champs ; arrêté par un bois, Ouf en a été quitte pour la peur, mais cette fois la prison seule était capable de venger le cavalier, et l'on pouvait voir le fantassin Millard en tenue de campagne, sac chargé, grande gamelle, outil portatif et boîte de sable, qui tournait à cheval autour du camp, après la soupe — au grand amusement de la garnison. — En désespoir de cause Millard reconduisit à Fontainebleau

le récalcitrant pour l'échanger contre une jument d'âge canonique — En 1894 - le 89^e avait changé de garnison, quittant Paris et Sens pour Montargis et s'apprêtait à partir pour le camp de Cercottes effectuer ses tirs de guerre — Mon Genisset habitait depuis peu la maisonnette d'une brave paysanne qui, dans le jardin d'alentour élevait des poules et des lapins — or, il lui arrivait, en rentrant du rapport, de trouver dans la rue les poules, picorant dans le crottin, au risque de se faire écraser ; habitué à dresser des bipèdes il ne manqua pas l'occasion — mais à cette époque les fils de fer barbelés n'étaient pas encore inventés aussi eut-il une idée géniale : enfermer le cog derrière un grillage d'abord puis sous la cuve pendant une journée. — Partant à Cercottes, Millard, qui aimait à rire, oubliâ comme par hasard, de relever la cuve ; le malheureux cog en perdit la voix — et en même temps l'ayie, la propriétaire n'ayant pas eu à faire la lessive. —

— Ayant présenté l'état major de mon bataillon il me reste à dire combien j'ai eu d'impressions pénibles en pensant que ces gens là auraient pu, en temps de guerre, nous faire massacrer par bêtise ; fort heureusement le calme régnait en Europe et l'armée

s'est, progressivement débarrassée de ces incapables.

— ... Revenons à la 1^{re} compagnie où je fais consciencieusement mon service - L'hiver est long, sur la route de Seney nous faisons l'exercice dans la neige, sous l'œil mauvais de Bidel; parfois les mains engourdies pouvaient tomber le fusil ou, c'est Gauchot qui manœuvre en retard; alors Bidel montrant son gros ventre. « quand vous voudrez manœuvrer ensemble, j'ai déjeuné ce matin et la soupe vous attend, » il était souvent 10 heures 1/4 à notre retour et le bouillon chaud avait cessé de l'être; comme les anciens nous avaient oubliés, mes jeunes camarades partaient à la cantine tandis que je prenais le chemin du sac à biscuits. — Durant les premiers mois, comme prétendu dentiste du commandant, j'ai éjité les brimades mais mes voisins, Moreau surtout, mon voisin de droite, ajourné 2 fois, en ont eu leur part - Moreau, un petit parisien un peu poseur, un jour de décembre sa mère était venue le voir; - s'adressant au sergent de garde qui était précisément de sa compagnie: « Je voudrais voir M^r Moreau, de Paris, qui travaille au bureau du sergent major - » « bien madame, on va vous l'envoyer » mais le pauvre Moreau, qu'est-ce qu'il a pris! son rhume!

non seulement la compagnie mais le bataillon a su qu'il était de Paris ; dans ce milieu de paysans le mot a fait tache d'huile, on ne l'a plus appelé que Moreau de Paris et ça lui a valu de connaître tous les amusements de la chambre : le lit en portefeuille ou en chemin de fer, le paquetage qui lui tombait sur la tête quand il dormait sur son lit au retour d'une marche militaire. — Son voisin, Gaudrat, était sans pitié ; un jour il lui avait collé sur le nez une feuille de papier à cigarettes à laquelle il mit le feu — une autre fois, toujours quand Moreau fatigué s'endormait, il lui avait glissé un cornet de papier dans la poche du pantalon, pour y voir une partie de la cruche, et je ne parle pas du quant d'eau suspendu par un fil tordu et qui se déversait sur la figure tandis que Gaudrat, de sa plus belle voix criait « fixe — ainsi que cela se doit à l'arrivée d'un officier. —

— A partir de décembre les jeunes soldats ont pris la garde, celle de la police étant réservée aux élèves caporaux, celle du camp aux anciens. — ce n'était rien d'agréable ; toute la soirée de la veille était employée à l'astiquage des cuirs, opération qui consistait à frotter énergiquement la giberne avec un bouchon et les courriels avec un manche de martinet jusqu'à

ce que la chaleur du frottement fasse fondre la cire, qu'on faisait ensuite brûler avec un chiffon. —
 mais compliqué était l'astiquage au tripoli, des boutons et de la cocarde du shako. —

- Le lendemain au rapport, les hommes de garde, alignés dans la cour avec un tambour ou un clairon subissaient la revue de l'adjudant de bataillon. Secane, le chien du quartier, qui s'assurait que les boutons n'étaient pas cousus avec du fil rouge ou une épingle. —

- La nuit on couchait directement sur la planche, avec ceinturon et baïonnette. La faction durait 2 heures, même en hiver et consistait à crier : la porte — quand un noctambule se présentait à la grille —

- Vers 9 heures du matin, le lieutenant colonel arrivait, la sentinelle criait : « aux Armes ! ». tout le poste sortait, s'alignait l'arme au pied pendant que le factionnaire présentait l'arme. — le colon aimant les mouvements tels il importait de faire claquer la main droite sur la boîte de culasse. — un jour où cette délicate fonction m'incombait j'ai manœuvré avec tant de vigueur que mon shako, mal retenu par un boutonnet de journal, est descendu jusqu'au nez, inclusivement, et le colonel Rousseau a dû, comme un vulgaire cabot me commander : reposez, armes, et ensuite

remontez votre shako - j'ai oublié de dire que le 5^e corps avait été désigné pour user les derniers et que nous avions tous un ou deux journaux roulés sous le feutre pour les maintenir à hauteur. -

- Au printemps de 1892 eut lieu en France la première grande course sensationnelle : Paris-Belfort, 440 kilomètres ; elle fut gagnée par Ramogé en 96 heures, suivi de Gallat. - Le ministre de la guerre avait accordé une permission de 15 jours aux soldats désireux d'y participer. Bien entendu je me suis empressé de demander la dite permission mais mon capitaine la refusa parce que j'étais jeune soldat et élève caporal !

- Avec le temps les marches devenaient plus pénibles, en 92 on n'avait pas encore les bretelles de suspension, les 13 paquets de cartouches à balles de plomb étaient dans le sac et tout le monde portait la boîte de table -

- avec la grande marmite et l'outil les sacs pesaient 14 Kilogs au maximum et non 25 comme on l'entend dire journellement - Or, j'avais trouvé un moyen d'alléger le mien. - en attendant le conseil de réforme j'étais allé comme marqueur au champ de tir de Rozay. et j'avais ramassé les papiers des paquets de cartouches -

- un menuisier me fit une bande de sapin présentant la même section, laquelle, coupée en 13 morceaux,

bien ficelés dans les papiers de Rozay et doublés de petits sacs en toile, représentant si bien les vrais paquets qu'on n'en est jamais aperçu ; c'est seulement lors de la dernière marche avant de quitter la compagnie que le sergent Saunier, passant l'inspection des sacs, remarqua que mes paquets n'écrasaient pas l'herbe, mais comme j'étais son secrétaire il se contenta de dire « Vous la connaissez, vous ! et où sont elles vos cartouches ? » dans ma paillasson, sergent - « ah ! farceur. » - Le mardi suivant j'étais à la section hors rang, dispensé à jamais du sac, des cartouches - et du reste ! et tranquille pour deux années. —

- A l'occasion de la Pentecôte j'ai demandé et obtenu une permission de 24 heures pour aller à Fontainebleau.

- c'est un de mes bons camarades de chambre, Mirablon. M^e. 2743. qui m'a invité à passer une journée chez lui et j'ai saisi cette occasion de voir la forêt célèbre et le château, célèbre lui aussi par les adieux de Napoléon à la vieille garde, ou plutôt à ce qui en restait -

- de plus, Mirablon m'avait mis en rapport avec un de ses camarades, soldat au 46^e : Raoul Pelletier, charpentier et collectionneur d'insectes qui avait désiré me voir comme amateur de bestioles. —

- Nous sommes donc allés en forêt ; j'y ai vu les sites les plus remarquables : Franchard, la Mare aux pigeons,

les vieux arbres, les rochers anandis etc. tant en cherchant des insectes - Mais le camarade Pelletier, dit beau blais, en raison d'un nez anormal, avait une préférence pour les araignées, non pour les mettre en boîte, mais pour les manger. J'avoue avoir été estomaqué lorsque à la première, énorme avec des rayures jaunes, il me dit. « goûtes moi ça, on dirait de la noisette ! ». mon ami je m'en rapporte à toi, ça ne me dit rien. »

- Nous avons beaucoup secoué les vieux genévriers pour y trouver un insecte très rare : le *Sampiezocera Laurasi*, mais inutilement. par contre nous avons rapporté quelques *agapantia micans*. A la même époque j'envoyais à mon Père des petits longicorues rouges avec une tache noire sur le dos que le fils Brossant me rapportait de ses tournées. - j'ai pu y joindre ma chaise de Fontainebleau et une paire de *Sampiezoceras* que Pelletier m'avait offert. -

— En juin notre instruction s'avance, elle va se terminer par des exercices d'embarquement, à la gare, de chargement et déchargement de la voiture de compagnie au cours d'une marche et d'un simulateur de mobilisation. - Quant à la voiture de compagnie, elle porte 8000 cartouches, elle est en outre destinée à soulager les hommes en marche ; c'est une invention allemande que nous avons compliquée pour supprimer son avantage. - En Allemagne, après chaque 50 minutes, l'attention

qui vient de marcher sans sac le reprend tandis que la section suivante ~~repose~~^{dépose} les siens, c'est l'affaire de 3 ou 4 minutes.

- chez nous, on allège seulement en conservant le plus lourd les cantinaches, et le sac ! les 10 minutes sont à peine suffisantes pour faire ce qu'on appelle "les petits paquets" - qu'on reprend dans le tas, au petit bonheur -

- cela consiste à renfermer dans le mauchoir de poche les godillots, la brosse à effets, la baïe à graisse, les petits vivres et le bonnet de coton pour la nuit ! comme les semelles des godasses ont près de 3 centimètres d'épaisseur il est difficile de joindre les coins du mauchoir, de sorte qu'en rentrant à la caserne tout le monde a perdu quelque chose et personne ne s'est repensé. - L'embarquement est moins compliqué ; dans les voitures à voyageurs 8 hommes et 2 piles de sacs par compartiment - dans les fourgons "chevaux en long" 8 en case 36 hommes en travers ! il y a des bancs pour 24, les autres s'assoient sur les genoux des premiers !! les sacs sont empilés dans le fond, le mulétier s'occupe du cheval et de la voiture de compagnie. -

- Le simulacre de mobilisation dure 2 jours. nous sommes logés chez l'habitant pour laisser la caserne au régiment de réserve qui est censé arriver le 2^e jour. - tous les gradés ayant reçu leur carnet de mobilisation s'efforcent de remplir leur rôle. - J'en ai consacré un mauvais souvenir ;

- 27 -

logé au 1^{er} étage d'un café et malade toute la nuit, j'ai erré dans l'obscurité et troué, à tâtons, toutes les portes fermées, par bonheur j'ai mis la main sur un journal qui m'a permis de ne pas détériorer le parquet ! -

- L'instruction terminée, le Colonel, de Courbevoie, est venu examiner les élèves caporaux - ma compagnie passe la première : les 10 premiers s'en tiennent assez bien et c'est mon tour : ma section est face en arrière et moi-même je lui tourne le dos en regardant le colon. « Vous allez exécuter le plus rapidement possible le mouvement approprié à la circonstance : une compagnie ennemie doit du tir réduit ». je n'ai pas bougé ! « allons, allons, qu'est ce que vous attendez ? alors je suis parti en criant : par ici, voilà l'ennemi ! - j'ai eu le temps d'entendre : « où court-il cet imbécile ! - j'avais tellement envie de rire que j'ai continué jusqu'à la butte tandis que l'adjudant courait derrière pour m'arrêter... alors, avec son accent du midi « Vous en avez un culot !
- Bien entendu, la section qui regardait la caserne, n'avait pas bougé... j'ai repris ma place, la farce était jouée !
- Le lendemain au rapport : le colonel est satisfait.
- Le soldat Gelé de la 1^{re} compagnie, étant premier du bataillon, est nommé caporal par anticipation ; le soldat Robach, de la même compagnie sera rayé du peloton

pour inaptitude au commandement. - je suis resté froid
 mais comme j'avais envie de crier : fermez le ban ! -
 15 jours auparavant, mon Père avait fait écrire par le
 général Gresset une lettre demandant mon passage à la
 section d'infirmiers et par bonheur c'est le Major qui avait
 répondu au général - « Mon général, j'ai l'honneur
 de vous informer que l'article X. de la loi du 15 juillet 89.
 stipule qu'aucun engagé volontaire incorporé ne pourra
 être l'objet d'un changement de corps - en conséquence
 le soldat Robach étant engagé volontaire ne peut béné-
 ficier du changement que vous sollicitez pour lui. -
 - Heureusement, le colon n'en a rien su, sans quoi qu'est-ce
 que j'aurais pris pour mon grade ! décidément j'ai de
 la chance. - A peine 8 jours après mon brillant exa-
 men j'entends au rapport : le soldat Dujardin, de
 la section hors rang est puni de 8 jours de prison
 pour être sorti la nuit en escaladant le mur de la
 caserne ; cet homme rentrera dans son ancienne
 compagnie, et chaque commandant de compagnie
 fournira demain au rapport le nom d'un homme
 susceptible d'être employé comme secrétaire chez le
 trésorier. - Voilà mon affaire ! je me paie d'au-
 dace ; en petite tenue avec un cahier sous le bras,
 je sors du quartier ; le bureau du trésorier n'était

par loin ; avec ma qualité d'étudiant et une belle page d'écriture ça n'a fait qu'un pli - Le capitaine d'habillement, chef de la section hors rang, m'a demandé et 2 jours après j'étais nommé 3^e secrétaire ; je quittais la compagnie pour la section, j'étais sauvé -

Les camarades m'ont serré la main tandis que Goudrat s'exclamait : « Ah ! sacré biscuit, t'en as de la veine ! »

ma nomination est du 13 Août 1892 -

Me voilà secrétaire à la section, j'ai conservé mes effets et simplement changé mon tampon bleu pour un vert - La chambre, c'est tout ce qu'on veut : une dizaine de lits en bateau et en désordre, des paquetages en pagaille, un balai sans manche qui voisine avec la cruche et sur la planche à pain de la pousière et des boules qui datent du changement de garnison ! - le caporal est couché à côté des muletiers, le secrétaire du major, entre le tailleur et le condamnier - A Sens, la S.H.R. est commandée par le capitaine d'habillement, elle n'est pas nombreuse. la plus grande partie comprenant les tapeurs et la musique est à Paris avec la portion principale -
ici il y a 1 sergent garde magasin : Frombolaccia - 1 sergent secrétaire du trésorier : Ducret - 1 sergent d'escrime : Luyilliez - 1 caporal de l'habillement qui fait le fournisseur : Perrier -

1 caporal secrétaire Thérèse. 1 caporal d'écriture : Lages.
 1 caporal infirmier : Nolle. 1 caporal clavier : Genjon.
 2 tailleurs : Goupil et Couffit. 2 armoires : Guât. Feltier.
 2 cordonniers : Perrot et Legrain. 2 muletiers : Hugo et
 Oudin. 3 secrétaires : Jamain, Jacob, et Robach.
 Le maître tailleur Mercier et le maître cordonnier :
 Nicklich. mariés, logeaient à part. —

— Les hommes de la section sont en subsistance dans
 les compagnies et nous avons la gamelle qui
 nous donne l'avantage d'avoir toujours très suffi-
 samment à manger, aussi je mange moins de
 pain et moins de biscuits — en 15 mai je n'ai
 cuisiné que 2 fois ma gamelle parce que le cuisinot
 s'était trompé de bouteille et avait assaisonné
 la salade avec du pétrole qui avait traversé le
 couvercle. — Depuis mon arrivée au régiment je
 ne suis pas allé en permission chez moi, aussi
 s'est-on arrangé au bureau pour que je prenne 3
 jours — A Besançon j'ai été bien accueilli
 on n'a fait aucune allusion au passé. —

— Le capitaine trésorier : Mentel. est très chix avec ses
 secrétaires ; mon travail consiste à réunir les bons
 de pain et faire le collectif, tenir les feuilles de journées
 et faire ce qui se présente. —

j'arrive tranquillement au bureau à 8 heures, j'en suis à 10 pour la soupe et j'y reviens de 1 à 5 heures, quelquefois après dîner lors des fins de mois et de trimestres. —

- Le dimanche Parier va en permission à Mallesherbes et je le remplace comme faucheur, de plus, le bureau étant en ville nous sortons à loisir. — Un matin, en revenant de la gare j'ai assisté à un accident bizarre : un charretier, en attelant ses boeufs, partis trop vite avait eu 3 doigts complètement cassés par la chaîne et il les retenait avec l'autre main. — un voisin les lui a emballés avec une serpillière, aussi je l'ai conduit chez le docteur Mouchet pour assister à une opération. — Le bonhomme a été stoïque, il n'a pas poussé un soupir quand le docteur lui a coupé les muscles clousaux et la peau avec des ciseaux pour faire les maignons.
- peu après, un dimanche, passant sur le pont de l'Yonne, j'entends des cris d'effroi parmi les passants : un enfant d'une dizaine d'années, en train de pêcher, venait de glisser dans la rivière. — Le soldat Dayrau qui passait à ce moment a jeté sur le trottoir sa capote, son ceinturon et s'est élancé du haut du pont pour retirer l'imprudent.
- On l'a chaudement félicité et quelques jours plus tard il était cité à l'ordre du jour du bataillon — en même temps le lieutenant colonel lui offrait "au nom du ministre". 20 francs ou un diplôme. — Dayrau a

eu la réponse qui convenait : « mon calamel j'avais demandé une médaille de sauvetage, je vous prie de m'excuser mais vous pouvez dire au ministre que je n'ai pas besoin des 20 francs et que je n'emploie que du papier de journal. ! - mais il pourra s'en payer, des grosses ! - - L'hiver 92.93 a été froid mais je n'ai pas eu à manœuvrer dans la neige comme lors du précédent - au départ de la classe 88 on m'a proposé de tenir les écritures de la manutention : un registre d'entrées et sorties, le renouvellement des vivres de réserve du 33^e territorial et chaque fin de mois passer une nuit à faire des chiffres ; cela me rapporte 15 francs par mois et la possibilité de manger des cerises et beaucoup de raisin dans l'enclavé de la manutention.

- Robert, jeune homme de 25 ans et neveu de l'adjudicataire, est le préparé, tout en mettant la main à la pelle avec un ouvrier ; de temps en temps je leur prête main forte mais pas longtemps parce que je manque d'habitude - au mois de septembre 93 il y a eu 600 réservistes, alors tous les matins je viens au pèlerin après avoir ramassé 5 Kilos de raisin pour ma journée -

- Le travail est réellement pénible avec la méthode du rechargement qui consiste à mettre tout le levain du premier coup alors que la journée n'en utilisera

que le tiers ou la moitié qu'on remplace par de la farine - plus tard on pétrit à nouveau pour la ou les semaines suivantes. - mon quart de café est remplacé par 1 Kilog de raisin avant de partir au bureau ; la gamelle de 10 heures par 2 Kilogs et celle du soir par le reste ; entre temps je vais défourner et ranger les boules. -

- Le sergent Ducrot, qui s'est marié doit partir en septembre ; c'est le caporal qui passera sergent à sa place et il a été question d'en chercher un dans une compagnie ; je me suis offert, ayant été élève caporal et le capitaine a accepté de me faire donner les gaulons à la condition que je réponde du travail du soldat - cela m'était facile attendu que je ne m'absentais jamais et le 11 octobre 1892. j'étais nommé caporal 2^e secrétaire - à cette occasion mon Père m'a envoyé un mandat de 5 francs. -

- Pendant 8 jours j'ai cherché dans les compagnies et sur le registre matricule un soldat de 2^e classe pour me remplacer, mais inutilement ; j'en ai été quitte pour venir au bureau après la soupe du soir quand c'était nécessaire ; j'ai même passé toute une nuit en fin de trimestre pour vérifier une deuxième fois les feuilles de journées, les 13, pour rechercher une petite erreur : une centaine de journées de subsistance de rengagés, portées dans la colonne d'à côté aux non rengagés. - et le

capitaine qui connaissait l'ennemi m'a laissé chercher pendant 13 heures là où elle ne se trouvait pas. —

— Le printemps 93 est arrivé j'ai repris mes promenades du dimanche après avoir remplacé Parrier dans la matinée — je n'ai pas retrouvé de camarade à fréquenter après le départ de Penein ; comme élève de normale supérieure il ne faisait qu'un an, avant l'école. —

— J'ai eu l'occasion de visiter l'aqueduc de la Vanne qui conduit à Paris 120 000 mètres cubes d'eau par jour ; il a 160 kilomètres. — La partie intéressante est constituée par les siphons qui traversent les vallées. — Le fils Bonnant qui en est le gardien m'a fait cadeau de 3 haches en tôle qu'il a trouvées pendant ses surveillances. — quand il fait beau le dimanche je vais au passage à niveau où la garde barrière m'offre une chaise en attendant le passage des rapides. —

— A la manutention, tous les soirs, après les écritures en cause, j'y ai même fait une chaîne en crin pour envoyer à Condom, ou plutôt à Besançon ; c'est un travail qui m'a demandé plus d'un mois et procuré une déception : la réceptrice m'ayant annoncé que la couleur noire ne lui plaisait pas et qu'elle en avait fait cadeau à sa patronne. —

— Au mois d'Avril, après la revue de liquidation qu'il

avait tenu à faire, le capitaine trésorier. Mentiel, perdant la vue par suite du diabète, s'est fait réformer; il a été remplacé par le capitaine Gagneur du 151^e à Lérrouville, parvenu de 1870, qui perdit un jour sa compagnie dans la forêt des Ardennes et fut, de ce fait, jugé plus apte à faire des chiffres qu'à commander des hommes. -

- La section hors ^{rang} est exemptée de toutes manœuvres mais elle effectue cependant les tirs, comme les compagnies, en 1893 j'ai obtenu 92 points et le cor de chasse doré, grâce à la possibilité de faire le tir d'un camarade pour la correction, grâce aussi à un perfectionnement de la hausse.

- La ville de Sens ayant offert des prix pour un concours entre tous officiers et soldats tireurs de 1^{re} classe, j'ai décroché le premier prix: une boîte de cigares Londres et un fume cigare ambre et écume. -

- Au mois de Juin, à la saison des cerises j'avais parié avec Robert que je mangerais le contenu de sa caisse d'accordéon, mais j'ai perdu le pari. -

- Cette année 1893 a été une année d'abondance et surtout précieuse: le 14 Juillet je grappillais déjà les raisins exposés au Sud; il y eut tellement de récolte dans l'Armagnac que certains propriétaires firent creuser des bassins cimentés pour y mettre le vin - aussi l'eau de vie d'Armagnac 93 a été renommée grâce à la qualité du raisin. -

cependant on a profité de cette renommée pour en fabriquer par la suite avec de l'alcool industriel -

- le chef de gare de l'époque m'a assuré qu'il était arrivé en gare d'Éauze au moins 50'000 hectolitres de 3.6. pour les propriétaires viticulteurs - - -

- pendant l'automne et jusqu'à mon départ à Montargis j'ai mangé 60'000 grains de raisin, environ 160 kilogs.

- fin septembre le 89^e a changé de garnison ; de Courbevoie et Sens il est venu en entier à Montargis tandis que le 82^e prenait sa place ; les 4 compagnies de Sens ont fait le déplacement par la route et la section par le train -

- avec nous se trouvait le nouveau tambour major : Desbrosses encore vêtu de son uniforme de la marine - aussi est ce moi qui ai ouvert la marche d'entrée en ville avec la canne. - suivi de ma petite section. -

- au commencement d'Octobre, Gallais, sergent fournisseur de la section étant libérable, dès le mois de juillet j'ai demandé à le remplacer, aussi le capitaine d'habillement m'a proposé comme sergent d'abord pour remplacer Gallais à son départ - j'ai été ainsi nommé à la 4^e compagnie du 2^e bataillon. - mais le trésorier qui tenait plus à moi qu'à Théate est allé trouver le colonel et le 15 Octobre je permuais pour devenir 1^{er} secrétaire. - je n'en ai pas eu un surcroît de travail

car le lieutenant officier payeur de Paris a doublé le capitaine, aussi incapable dans un bureau qu'à la caserne -

Pour me remplacer comme caporal j'en ai trouvé un qui fait bien l'affaire et qui aime à rire : François, engagé volontaire pour 4 ans, né le même jour que moi : 4 Septembre, mais 3 ans plus tard - comme soldat secrétaire j'ai trouvé un pâtissier de village : Thibault, à même de tenir l'emploi -

Au complet le régiment ou plutôt le quartier a cessé d'être tranquille ; le colonel Burlin, celui là même qui m'avait mal reçu à mon arrivée, était terrible ; il ne voulait voir aucun soldat en ville pendant la journée, même les ordonnances -

Avec François, le caporal, nous allions toujours au bureau à midi et demi pour ne pas le rencontrer - Un jour, il nous vint à l'idée de le faire "marcher" et même de le faire courir : à 600 mètres de la caserne, la grande avenue est traversée par une route où demeure ma blanchisseuse ; celle-ci prévenue nous nous sommes placés de manière à traverser l'avenue juste au moment où le colon sortait à cheval de la caserne -

dès qu'il nous aperçut il mit son cheval au galop mais nous nous étions précipités chez la blanchisseuse ; derrière les rideaux nous l'avons vu passer et repasser, et avec quelle joie ! mais ça aurait pu nous coûter cher. -

Avec mes nouvelles fonctions je suis au mieux avec les tous-officiers engagés, y compris le sergent major Vittor

celui là même qui me refusa jadis l'emploi d'élève condamnée, le dernier qui savait que je m'intéressais aux questions scientifiques me fit entrer dans la famille Guille pour soins dentaires et surtout pour me faire assister à une séance de spiritisme ; il en fera question dans un autre chapitre. —

— En décembre j'ai reçu une dépêche de mon Père m'informant que mon oncle Joseph, de Paris, était très malade, d'aller le voir — j'y suis allé — atteint d'une broncho pneumonie on l'avait transporté à l'Hotel Dieu, où il était sans connaissance ; l'infirmerie ne m'a pas caché qu'il était perdu — 4 jours plus tard une autre dépêche m'annonçait la mort le 20 Décembre — je suis retourné à Paris pour l'enterrement au cimetière de Bagneux et pour libérer la chambre avec l'aide d'une voisine —

— Revenant au régiment où ma paye est passée de 4 à 11 sous par jour et où je suis nourri à la cantine — c'est tout de même mieux que la gamelle ; nous avons la soupe ou potage, 1 plat de viande, 1 plat de légumes et un dessert, généralement de la confiture et comme Baillaud et Tissier n'en mangent pas je bénéficie de leurs parts — je ne touche plus ma bourse de pain mais je continue à manger des biscuits qu'on distribue dans les compagnies ; j'ai compté que pendant mes 3 années de service j'en ai mangé plus de 1200. —

- Je n'ai plus à faire le travail compliqué des revues trimestrielles de liquidation, c'est le lieutenant qui s'en charge, par contre c'est moi qui rédige le livre de solde des Officiers.
- Le trésorier est chargé de payer leurs dettes après avis du colonel qui indique les mensualités à retenir : tant pour le maître tailleur, tant pour le maître cordonnier, la bibliothèque de Garrison, la pension, le cercle, les réceptions, leoyer de sorte qu'il ne leur reste pas grand' chose ; j'ai vu le sous lieutenant Campionnet, récemment nommé, à qui il restait 30 francs pour son mois - en 1894 les soldes des officiers étaient :

Sous lieutenant.	—	195 francs
Lieutenant 1 ^{re} moitié de la liste.	—	210. —
— 2 ^e — 2 ^e — 2 ^e —	—	225. —
Capitaine jusqu'à 6 ans de grade	—	255. —
— 2 ^e — de 6 à 10 ans. 2 ^e —	—	280. —
— 2 ^e — de 10 à 13 ans. 2 ^e —	—	315. —
— 2 ^e — au dessus de 13 ans. 2 ^e —	—	345. —
Commandant	—	459. —
Lieutenant colonel	—	549. —
Colonel	—	711. —
en plus. le colonel pour frais de réception	—	180. —
2 le trésorier pour frais de bureau.	—	180. —

- Cette année 1894 Pâques tombe le 25 Mars, le colon a fait mettre au rapport qu'il sera accordé à 30 hommes par compagnie une permission de 4 jours - comme je n'ai pas profité de la permission de 30 jours à laquelle j'avais droit pour mon prix de tir j'ai fait demander au rapport 6 jours au lieu de 4. et le colonel a répondu « le sergent Robach aura 4 jours comme les autres. - à l'adjudant Larcker qui vint me l'annoncer j'ai répondu : « le sergent Robach est de la classe, il prendra 6 jours. -
- En effet je suis allé à Comdom avec retard par Bordeaux le sixième jour après midi - l'adjudant, que j'avais prévenu, était à la gare pour m'annoncer que j'étais puni de 8 jours de prison et qu'il avait ordre de m'y conduire en arrivant, ce qui fut fait -
- en ce mois de Mars il faisait un froid de loup et le colon avait poussé la prévenance jusqu'à me priver de couverture et fait enlever le couvercle du trou de la tinette ; comme il manquait 2 canaux au Vasio - tas le courant d'air m'a rappelé Mireille : la bûche est douce et parfumée ! elle était même glaciale -
- j'ai eu la chance d'une fin de mois et de trimestre : la revue de liquidation, les états de solde, la feuille de journées des officiers, celle des sous-officiers,

la mance d'habillement - etc. - Le capitaine trésorier est allé chez le colon pour lui signaler ma présence indispensable et ma punition a été changée en 20 jours de consigne à la chambre avec suppression de toute permission jusqu'à mon départ du régiment ; il avait tout de même pensé que je ne rengagerais pas ! -

- Je n'ai plus demandé de permission mais pendant ces derniers mois, avec Français, nous ayons bien ri. Le capitaine Gagneret était un bon paysan de Sarthe et Loire, tout juste capable d'établir une feuille de route ; son vocabulaire n'était pas très étendu ; quand quelque chose n'allait pas à sa guise il ne manquait pas d'ajouter « oh ! mais ça c'est raide ». - Un jour qu'il avait entendu le mot "chronologique" il eut bon de le dire à Français. « Caporal, vous mettez les numéros dans l'ordre chronologique, à quoi Français répondit assez fort pour que je l'entende « oh ! mais ça c'est raide - et le capitaine, qui n'était pas sourd, d'ajouter « Caporal, vous vous foutez de moi, vous feriez mieux de faire attention à votre travail plutôt que de vous moquer des gens quand on emploie des mots que vous ne connaissez pas. !! -

- Il était souvent derrière moi pour faire les additions un peu longues « le sergent, vous qui calculez vite, ou encore pour écrire les titres en bataille. -

Aussi l'ayons nous baptisé "Inaudi" — — —

— Dans le jardin il y avait 2 cerisiers — à la saison, pendant que madame était à la Messe, car elle y allait tous les matins, et que son mari dormait nous carres-
-tions les cerises en ayant soin de laisser après l'arbre la queue et le noyau ; nous n'avons pas eu de peine pour faire croire au patron que les oiseaux étaient les coupables, il nous a suffi un matin de le réveiller en sursaut par nos cris destinés à chasser une bande de moineaux ; et l'après midi François installait sur l'un des arbres un épouvantail que nous avions fabriqué avec un bouterolle en plâtre et de la paille.
— c'était une variété de cerises un peu aigres qu'il importait de bien laisser mûrir pour nous laisser le temps d'en profiter — — Mais les meilleures choses ont une fin :
— un matin de conseil d'administration, Madame était au marché et le patron parti à la caserne ; je pensais de faire la courte échelle à François et je me disposais à le suivre lorsque parut à la grille : le capitaine qui avait oublié le carnet de soldes. « Ah ! mais je les connais maintenant, les oiseaux, vous vous êtes moqué de moi. je devrais vous faire en prison ! » — Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, disait jadis La Fontaine, nous avons regagné le bureau — .

De même qu'à Sens la section effectue les tirs et cette année je compte bien décrocher une deuxième épinglette, peut être même une troisième.

- Le Sergent de tir du régiment - Baumont m^l 102. vieux rengagé, étale sur sa poitrine onze épinglettes, toutes obtenues comme premier tireur de l'année et aucune gagnée dans les concours entre sous-officiers ; il est bien étonnant qu'on ne l'ait jamais touché d'bole.
- Sans rien dire à personne j'ai résolu d'être plus fort que lui. - En commandant les imprimés chez Lapaugelle j'ai ajouté, pour moi un registre de tir à tenir en double et en secret. Baillaud m'ayant laissé ce soin.
- Après chaque tir les compagnies et la section remettent au lieutenant de tir : Briha. une situation nominative qu'elles enregistrent ; j'en fais autant mais les chiffres correspondent au cahier secret que je fais signer chaque fois par le capitaine. tandis que sur le registre que tout le monde peut voir je me diminue 1 ou 2 points chaque fois. de cette façon c'est Trombolacci qui tient la tête et on ne fait pas attention à moi. Vers la fin, on sait que c'est un sergent de la 1^{re} compagnie : Hue, qui possède le plus de points et, très probablement, on l'avantage pour qu'il obtienne le prix de l'année.
- Puis, les tirs finis, c'est bien lui qui domine, avec.

106 points . - Mais un mois plus tard, au callationnement chez l'officier, grande surprise d'apprendre que Rabach en a 108 . - Protestation de son capitaine mais mon registre secret est en ordre, il a été signé après chaque tir par le capitaine de la section . -

- On en réfère au colonel qui déclare qu'on attendra le concours pour juger - Or au dit concours je suis classé 2^e avec épinglette alors que Huc est 14^e . -

- Le fait unique d'obtenir 2 épinglettes la même année a évité toute discussion ; mais on a su que j'avais modifié ma hausse et j'ai été menacé de conseil de guerre ! pour avoir perfectionné mon fusil sans autorisation ! - Les camarades m'ont félicité . -

- La joie de voir approcher ma libération me fait parfois oublier mon travail ; c'est ainsi que fin juin je n'ai pas pensé que le mois n'avait que 30 jours et je n'avais plus le temps d'envoyer les 6 états de solde à la signature des membres du conseil d'administration . -

- je me suis payé d'audace en faisant les 54 signatures ! et personne n'y a rien vu ; il est vrai que les 6 du trésorier ne sont apposées que plus tard . -

- Septembre . j'ai proposé au capitaine pour me remplacer un sergent rengagé : Maurice, à qui j'ai également passé mon emploi à la manutention . -

Avant de partir j'avais collé derrière tous les tableaux
et contre les des gravures amusantes du supplément
de la lanterne et mis en évidence devant mon bureau
ma poésie du départ - j'ai fait mes adieux au capi-
taine, au lieutenant, aux camarades et le 24 septembre
je prenais le train pour Bordeaux, muni de feuilles
de route et de fausses permissions pour faire un
petit tour de France avant de rentrer à la maison.
je l'avais bien mérité !

— Le jour de la classe —

Cinq heures ! c'est le réveil, salut ô délivrance.
C'est demain ! Non, tantôt, enfin nous y voilà !
Pendant trois ans entiers nous servimes la France.
Toujours avec l'espoir de voir ce beau jour là

Le soleil est radieux, la cantine est ouverte.
Les échos du clairon nous font sauter du lit.
Cinq heures ! peu importe, je veux boire une verte.
Je n'ai jamais été joyeux comme aujourd'hui -

Salut tous les copains, chaque uns, yidoin les yenes.
Le soleil de la classe a daigné se lever.

C'est aujourd'hui la fête, allons, et pour la faire
 Buons encore un coup avant de nous quitter.

En bas mes vieux amis, le clairon nous appelle.
 En partant du pied droit allons nous rassembler.
 Ce n'est pas le moment de manquer à l'appel.
 Avec tous les copains nous allons défilier -

Adieu sergent trésor, vénéré successeur,
 Je vais, et sans regret t'abandonner la place,
 Puisse tu dans mon taudis éprouver du bonheur,
 Moi j'y ai roupillé en attendant la classe -

Je m'enfuis loin de toi, ô bureau de malheur
 Où j'ai passé des nuits courbé sur le turbin,
 Adieu triste séjour, témoin de mes labeurs,
 Béni soit le sergent qui te verra demain -

O ! feuilles de journées et tout ce bric à brac,
 Feuilles matricules, imprimés du trésor,
 Gardez le souvenir du sergent Louis Robach,
 Car il vous oubliera dès qu'il sera dehors -

Adieu vous tous, amis, compagnons d'infortune

- 47 -

Que j'abandonne ici sous un joug accablant,
 Un jour aussi pour vous sourira la fortune
 Et vous vous enfuirez heureux, le cœur content -

- 1896 - Les Périodes - 1900 -

À la fin du XIX^e siècle le service militaire comprenait:
 - 3 ans dans l'active, 10 ans dans la réserve de l'armée active - 6 ans dans la territoriale et 6 ans dans la réserve de l'armée territoriale -
 - 3 ans après l'entrée dans la réserve de l'active une période d'exercice de 28 jours - à l'entrée dans la territoriale une deuxième période de 28 jours et au début de la R.A.T. une dernière période de 13 jours -
 - Libéré en 1894 j'avais donc à faire la 1^{re} période en 1897. mais comme elle aurait coïncidé avec mes examens de sortie de l'école dentaire j'en ai demandé à devancer d'une année c'est à dire en 1896 et cela m'a été accordé. - - Ayant déclaré que je me retirais à Besançon j'en ai été affecté au 260^e de réserve - 31^e Compagnie, sans doute pour être sergent secrétaire de ce régiment, formé à la mobilisation. -

- J'ai donc effectué mes premiers 28 jours du 28 Septembre au 25 Octobre 1916 et à peu près à la maison car le 60^e a été absent pendant 15 jours.
- désigné pour participer à la revue de Châlons ou plutôt de Belhery en présence de Nicolas II venu en France pour consolider l'alliance Franco-Russe.
- J'aurais pu assister à cette cérémonie fameuse, mais j'ai préféré passer ce temps en famille et aussi en compagnie d'un autre sergent qui, comme moi, avait demandé à rester à Besançon - C'était un nommé Faissy, professeur d'allemand au lycée de Vesoul et dont le beau père était directeur des prisons de la Butte - à titre d'entraînement je remontaït tous les soirs caucher au fort Bregille.
- Grâce au camarade Faissy j'ai visité les prisons modernes et j'ai appris beaucoup de choses intéressantes : en qualité de professeur d'allemand il avait obtenu une bourse d'études de 2 ans qu'il avait passée à Berlin et dans plusieurs grandes villes d'Allemagne.
- Tantôt il avait été en rapport avec des officiers et dans les meilleurs termes ; il en avait rapporté les théories du grade dans les différentes armes.
- J'ai été particulièrement intéressé par celle de l'infanterie, quelle différence avec la nôtre ! qui contient 475 pages

en petits caractères et où il faut arriver à la 51^e page pour apprendre que la discipline fait la force principale des armées et qu'il faut allonger le petit doigt sur la couture du pantalon!

- La théorie allemande pour l'infanterie comprend environ 80 pages, d'un format réduit et en caractères assez gros, bien moins compliquée que la nôtre dont aucun grade n'a lu la moitié. - L'enseignement du tir est plus simple et correspond à ce que j'avais connu jadis dans un livret que j'ai mis au feu pour ne pas passer en conseil de guerre; il est vrai que j'avais, en même temps, perfectionné mon fusil. -

- Au retour du régiment c'est à peine si nous avons eu une semaine d'exercices et j'ai regagné Paris. -

- Pour ma deuxième période je l'ai accomplie dans le délai normal c'est à dire en 1900. - du 12 Mars au 8 Avril - A nouveau j'ai été caserné au fort 13regille mais cette fois il a fallu faire du service: école de compagnie, école de bataillon, à Châlons -

- je n'ai pas été félicité, au contraire et j'ai dû justifier du fait que j'avais accompli mes 3 ans dans un bureau.

- je préférais les marches et le service en campagne qui m'ont permis de revoir les environs de ma ville natale. - Nous avons eu plusieurs jours de neige.

j'en ai profité pour utiliser l'appareil photographique que j'avais fait à Marseille, le 9x12 - non seulement pour des paysages mais aussi pour photographier mon capitaine : Marie, et son cheval, le lieutenant, l'adjudant et la famille et, évidemment, les camarades - Il y avait encore, dans la cour du fort, plusieurs piles de boulets sur lesquels j'ai posé à mon tour. - Le 10 Avril j'étais de retour à Condom, tout heureux de retrouver mon premier héritier, James, qui n'avait encore que 4 mois. —

- En 1907. l'époque de mes 13 jours caïnide avec l'arrivée du 4^e héritier ; je n'ai cependant pas demandé de jours pour ne pas risquer d'être appelé à Agen et dans l'espoir que je rentrerais peut être assez tôt pour assister à l'événement. -

- La période n'a pas été pénible : quelques marches militaires et des théories - Cette fois nous sommes en ville, à la caserne Ruty, rue de Bregille. -

- La veille de mon départ pour Condom j'ai reçu une dépêche m'annonçant que j'étais père d'une petite fille : Christiane, née comme son frère James, le 13 ; espérons que cela ne lui fera pas fucoles - Le 17 je reprenais mon travail. —

La guerre de 1914-1918.

La Mobilisation

La dernière semaine de 1914 a été fertile en événements graves qui devaient aboutir à la guerre. Le public ne s'en est pas bien rendu compte ; on savait que Poincaré était à St-Petersbourg mais on ignorait au juste dans quel but. Dans les livres qu'il a écrits 6 ans plus tard, contenant les réponses aux 14 questions que lui posait un normalien : M^r René Génin, il décrit longuement ce qui s'est passé en Serbie, en Autriche et en Russie mais il ne parle pas du voyage que fit à Londres le prince Henri de Prusse, frère de Guillaume II.

Les diplomates étrangers ne sont pas aussi bavards que nos parlementaires et il est certain qu'on n'a pas su exactement ce qui a été dit chez Georges V.

Pour les économistes et les psychologues il est indiscutable que l'Allemagne ne tenait pas à la guerre ; la France étant la meilleure cliente, elle n'avait aucun intérêt à l'écraser ! tout au contraire l'Angleterre avait intérêt à arrêter le développement économique et militaire de la rivale : la marine de guerre allemande devait,

sous peu, contre balancer celle de l'Angleterre et le commerce allemand envahissait les marchés du continent. — Aussi apparaissait-il, logiquement, que la Grande Bretagne a manœuvré adroitement pour déclancher la guerre et qu'elle y est entrée la dernière pour donner le change. —

— A l'étranger il m'a même été dit qu'elle avait donné au frère de Guillaume II l'assurance qu'elle resterait neutre au cas d'une guerre avec la Russie et qu'elle a manqué à sa parole. — On peut même trouver une certaine analogie de procédé avec la guerre Russo-Japonaise : l'Angleterre signant une alliance avec le Japon pour le jeter sur la Russie le 28 Février 1904 dans le but d'affaiblir 2 nations gênantes. —

— En tous cas, dès le retour de Poincaré la France mobilisait, après la Russie et ... avant l'Allemagne.

— Les affiches qui fixent la date du 3 Août portaient en gros caractères « La Mobilisation n'est pas la guerre ! mais l'Allemagne mobilisait à son tour, la dernière ! et le choc devenait inévitable. —

— Le Samedi 1^{er} Août, vers 3 heures après midi, alors qu'on attendait avec anxiété le dénouement c'est Libes-père, l'appariteur qui vient confirmer l'ordre de mobilisation, en même temps on donne le tocsin. —

La grande nouvelle a jeté un froid, sur la place du marché c'est presque un saut qui peut ! dans mon cabinet une cliente se lève et part affolée -

« alors, Monsieur, c'est la guerre ! et mon mari qui est jeune va partir. — Mais non. Madame, il y a rivalité entre les nations, elles se maintiennent les dents, mais elles finissent par s'entendre. »

- 3 heures et demie, il arrive quand même d'autres clients. d'abord M^{me} Escavaille, institutrice qui ne souffre pas mais qui craint de souffrir, il lui semble qu'une molaire se déplombe, elle tient à prévenir le mal !

« Madame, vous n'avez rien, il y a à peine 2 mois que j'ai mis votre bouche en ordre, vous pouvez être tranquille. »

« Et vous, M^r Robach, craignez-vous la guerre ? Non Madame ; nous ne savons pas trop ce qui se passe à l'étranger mais je crois que la France, n'étant pas en état de la faire, fera tout pour l'éviter. —

- C'est ensuite M^{me} Conquarret ; elle aussi vient par mesure de précaution, elle a ressenti une vague douleur dans la machoire et elle se demande si elle n'aurait pas une dent gâtée — je passe l'examen « Madame, soyez tranquille, il n'y a absolument rien à faire dans votre bouche. »

« M^r Robach, vous qui avez beaucoup voyagé qu'est ce que vous pensez de cette mobilisation ? — Madame,

La situation est évidemment très tendue mais les économistes ne craient pas à la guerre ; il n'y a pas que la politique qui fait agir les peuples ; la France est le meilleur client de l'Allemagne qui ne veut pas sacrifier une clientèle de 6 milliards de francs (or) pour un résultat problématique ; d'autre part nous ne sommes pas en mesure de soutenir une guerre, nos parlementaires ont, l'année dernière, réduit de moitié les sommes affectées au matériel et, naturellement, il fait défaut, personnellement, je ne crois pas à la guerre « M^r Robach je souhaite que vous ayez raison »

- à 4 heures, un dernier client : Bériat, pour un pansement ; car, me dit-il, je pars le deuxième jour.

- Ebbien. lui ai-je répondu je pense que vous n'irez pas loin, nous avons eu des situations aussi critiques, notamment en 1887 et tout s'est arrangé ; il est vrai qu'on n'avait pas mobilisé - aujourd'hui nous ne sommes pas prêts pour une guerre, la France comme je l'espère, fera tout pour l'éviter. -

- Le marché s'est vidé, seuls quelques groupes anxieux circulent. - à 5 heures je vais jusqu'au Lion d'or où je m'arrête avec M^r Pellisson qui a déjà revêtu son costume de lieutenant de réserve : Piganiol le pharmacien puis d'autres se joignent à nous : -

chacun exprime son opinion, généralement pessimiste que j'essaie de redresser avec mes théories économiques, en ajoutant que devant la puissance militaire de l'Allemagne il vaudrait mieux faire quelques concessions pour éviter la catastrophe, et je suis rentré. -

- Tout de même, dans la soirée, en homme prévoyant, j'ai acheté des provisions : chez Arnaud 15 kilos de haricots - 10 kilos de fèves, 5 de lentilles et du sucre. Ma femme, impressionnable, n'a pas dormi - quant à moi, philosophe, je n'ai fait qu'un somme -

- Dimanche 2 Août. - j'ai mis de l'ordre dans mes affaires et ne suis sorti à nouveau que le matin pour acheter à nouveau 15 kilos de haricots chez Pujos.

- Lundi 3. - 2^e jour de mobilisation fixé par les affiches, les classes de la réserve partent; mon beau-frère Armand est du nombre, il est sergent au 15^e d'infanterie à Albi. - Levé un peu tard pour l'accompagner je l'ai rejoint au train - Devant la gare je salue le Sous-Préfet, puis M^r. Larue qui répondent à peine et s'éloignent, ce qui me paraît drôle! Tous ceux qui accompagnent les partants sont anxieux aussi je m'abstiens de toute conversation - Le long du train les parents se pressent pour un dernier "au revoir" à leurs enfants; mon beau-frère étant installé j'ai du suivre

tous les regards et regarder dans les compartiments pour le trouver et lui serrer la main. - puis le train est parti.

- Etant dans la réserve de la territoriale je ne suis mobilisable que plus tard et par convocation individuelle.

- Comme on ne souffle plus des dents j'en profite pour me confectionner des cuissards de toile grise et une coiffe, également grise pour dissimuler mon pantalon rouge et le képi ; j'ai trouvé de l'étoffe chez Trillo et dans la matinée Lamarque m'a piqué les cuissards, à la machine.

- Dès après déjeuner j'ai entrepris la coiffe du képi. - il était une heure et demie et j'étais en train de l'ajuster lorsqu'un bruit de pas vint m'interrompre ; en me penchant du premier étage j'aperçus le maire avec son écharpe, le procureur, des gendarmes ! - j'ai eu comme une vague idée qu'on venait pour une souscription et, mon képi à la main, je suis descendu au devant d'eux. - « Bonjour Messieurs » -

- C'est le maire qui me répond « M^r. Robach, au nom de la loi je vous arrête et je vous remets entre les mains de l'autorité militaire. » -

« Vous ne vous trompez pas ! - « Non M^r. Robach, voilà la dépêche et l'ordre » - en effet sur une feuille jaune je lis : par ordre du Général commandant la 17^e région militaire à Toulouse,

- 57 -

arrêtez immédiatement Robach, dentiste photographe
 et perquisitionnez domicile >. eh bien je suis votre
 homme et mon domicile est à votre disposition --
 mais, pouvais je savoir ce que j'ai fait > « Monsieur,
 vous êtes suspect et c'est une nation qui se défend »
 et, tandis que 2 gendarmes me tiennent les poignets
 et m'entraînent j'ai eu, heureusement, l'idée de me
 retourner pour dire au procureur : « M^r le procureur,
 si vous perquisitionnez mon domicile il serait préférable
 que je reste avec vous, ma femme n'est pas au cou-
 rant de mes affaires et ne pourra pas vous guider.
 - je dis heureusement car j'ai su plus tard que la
 foule excitée m'aurait fait un mauvais parti -
 M^r Nayane, qui était en face m'a dit : « si vous
 étiez sorti on vous aurait mis en bouteille ».
 - Comment cette foule était-elle devant chez moi ?
 je l'ai appris par la suite - dès réception de la
 dépêche le maire avait réquisitionné la gendarmerie
 les agents de police... et le parquet, procureur
 en tête... - durant cette course suspecte à travers
 la ville la foule anxieuse s'était demandé : «
 où vont-ils ? aussi quand le bruit a couru que
 j'étais un officier allemand, ça été la ruée vers
 mon domicile. — Le procureur ayant déclaré

qu'il valait mieux me faire assister à la perquisition. Les gendarmes m'ont lâché et c'est ma femme qui a dû descendre dans le corridor, derrière la porte d'entrée, gardée par 2 agents ; elle y est restée debout, pendant 2 heures, distinguant les imprécations de la rue, entre autres celle-ci « dans laquelle lunette que Gérald Louis Allemands ! » —

- de 2 à 5 on a fouillé partout, d'abord à la cuisine où le maréchal des logis : Gabarre, mon client ! fit remarquer qu'on ne m'avait pas fouillé et le voilà, vidant mes poches, tandis que les 2 gendarmes m'ont repris chacun par un bras, et que le greffier, car la cour était au complet, inscrivait : un carnet avec notes de voyage -- 3 lettres à X -- une montre sans chaîne -- un couteau de poche -- un porte-monnaie avec 180 francs - etc -- Le greffier, ou un autre, a dû manquer de discrétion car le lendemain matin toute la ville savait que j'étais un colonel Allemand et qu'on avait trouvé 180'000 francs dans mes poches au moment où j'allais partir, rejoindre mon régiment.

- mon voisin : Seitz, le photographe, alsacien et père de 6 enfants a failli être malmené comme sous-officier à mes ordres ! —

- Après la cuisine, la salle à manger, le cabinet dentaire,

nous arrivons au second étage où sont les clichés photographiques que le maire tient à voir en détail, surtout ceux de la frontière ! - « M^r le maire vous me connaît -sez comme homme discipliné ; en France et dans les pays voisins il est interdit de photographier dans le voisinage des frontières, je n'ai jamais enfreint cette défense - mes clichés ne sont pas numérotés ils sont classés par excursion, je vais vous donner toutes les indications que vous voudrez - voici - si vous voulez l'Italie car je n'ai aucune vue d'Allemagne, puis les Pyrénées qui comprennent la plus grande partie des clichés. mais où il n'y a rien de stratégique, aucune défense du côté français - l'examen a été long - Voici, dans le même placard, un vieux revolver qui me vaut de la part du maire cette phrase « M^r Robach, je sais que vous avez des armes, veuillez me les remettre » - les voilà -
 - il y avait un Browning 7.65 et un grand Mauser à crasse, mais il ajouta « ce matin vous avez eu de la chance que le public n'ait pas mis à sac votre domicile ; plusieurs personnes sont venues me prévenir que vous étiez allé à la gare et que vous aviez pris les numéros des wagons pour les envoyer en Allemagne avec votre télégraphe sans fil » - M^r le maire, je ne

- répondrai pas à des gens aussi intelligents ; vous savez que j'ai fait une démarche à la préfecture pour l'autorisation de tendre un fil de ma maison au clocheton de l'église et j'en attends encore la réponse ; d'autre part, l'appareil récepteur n'est pas prêt, voici du reste la bobine de self, c'est tout ce que je possède pour le moment - . quant au sac de mon domicile, je pourrais recevoir les envahisseurs, j'en aurais couché un sur chaque marche d'escalier ; mais je n'aurais pas eu cette peine, certainement ; au premier coup de feu ils se seraient sauvés comme des lapins, vos administrés !
- Après les chambres du 2^e et du 3^e étage, toujours suivi du parquet et de la force armée, nous grimpons à la terrasse où se trouve la fameuse lunette -
 - Il était 5 heures, je ne me doutais pas de ce qui se passait dans la rue, aussi quelle surprise, lorsque, débouchant sur la terrasse, j'ai entendu les rumeurs de la foule ; le voilà ! le voilà qui s'escappe ! - la rue Gambetta, comme en arrière le boulevard de Gelle étaient noirs de monde. -
 - un exalté à même crié : à mort ! -
 - Je n'en revenais pas, au point que je dis au procureur et mais... c'est contre moi qu'on manifeste ? - Ne vous inquiétez pas me dit-il, vous serez protégé -

C'est à peine si on a regardé la lunette, tout le monde la connaissait, on a seulement repéré les 2 fils reliant, par dessus les toits, ma chambre à la maison de ma belle mère et par lesquels celle ci me veillait tous les jours à 6 heures du matin - c'était l'époque où, seul dentiste pour 2 arrondissements, je travaillais de 16 à 18 heures par jour et où je ne me couchais pas du Mercredi au Jeudi - !! et cela a duré 10 ans !!!

- de la terrasse nous sommes redescendus au salon d'attente pour l'interrogatoire - Afin de calmer la foule le maire et la suite ont paru au balcon pour assurer que j'étais Français et qu'on n'avait rien trouvé de compromettant chez moi. - dans la rue un homme courageux, l'abbé Gratian, avait déjà protesté et s'était porté garant de mon innocence.

- petit à petit la foule s'est dissipée - à 7 heures tout était rentré dans le calme - Le qui m'a le plus surpris c'est le revirement de la population, alors que j'étais considéré comme un philanthrope et le seul homme n'ayant pas d'ennemi; M^r Viala, principal du collège, me l'avait assuré plusieurs fois - aussi suis je particulièrement reconnaissant aux 4 personnes, je dis bien 4, qui ont pris ma défense ce jour là: en premier lieu l'abbé Gratian, dans la rue, au risque

d'être malmené ; Madame Brun, ma propriétaire ; M^r Navarre, employé des postes et ma belle mère - Je dois signaler également, l'ayant appris plus tard, que le Président du tribunal, M^r Pelissier de Castio et le lieutenant de gendarmerie n'auraient pas voulu assister à l'arrestation ; je leur témoigne ma reconnaissance.

- Au moment où les autorités quittaient mon domicile j'ai demandé au Procureur dans quelle situation je me trouvais ; il m'a répondu que j'étais libre, aucun grief n'ayant été relevé et que mon domicile serait protégé - En fait de protection il m'a semblé plus efficace de charger mes pistolets et de les placer sous mon oreiller en recommandant à Madame Cazeneuve et aux Dubort de me donner en cas d'alerte, les pistolets et autres objets saisis étant restés au salon, sur le canapé -

- Ma femme, très affectée n'a pu ni dormir ni manger de la nuit ; quant à moi, la conscience tranquille, je n'ai fait qu'un somme jusqu'au lendemain, réveillé une seule fois par les pistolets qui, de l'oreiller avaient glissé sous mon dos.

- Mardi 4 Août - Selon le conseil du Procureur je m'abstiens de sortir ; à travers les rideaux je vois les passants qui regardent la maison comme s'il s'y était passé quelque chose d'extraordinaire mais personne n'a manifesté -

- Vers 10 heures on a su que l'Allemagne avait donné 24 heures à la France pour se déclarer neutre ; cette fois, évidemment, c'était bien la guerre ! -

Le juge d'instruction : M^r Laffargue, est arrivé comme il l'avait annoncé, à 9 heures du soir ; il a été très chic, m'a expliqué ce qui s'était passé et fait ressortir le tort que j'avais eu de dire ce que je pensais à des clients ; ce sont, en effet, ceux de Samedi qui m'ont signalé comme pessimiste et germanophile : « Vous avez eu M^m. E... vous lui avez dit que la France ferait tout pour éviter la guerre... vous l'avez affolée ! - puis M^m. C. à qui vous avez dit que la France n'était pas en mesure de faire la guerre ; son mari n'était pas mobilisable mais son beau frère, le docteur Collin l'était... - vous avez tenu les mêmes propos à un 3^e client ; il y a des choses que l'on est en droit de penser mais que l'on ne doit pas dire, surtout dans une telle période d'excitation !

- Sur la place du Lion d'Or vous avez effrayé M^r Piganol, le pharmacien mais depuis, M^r Pellisson a protesté contre cet excès de sensibilité, vos paroles n'étant que logiques ; - dans la soirée vous avez acheté chez votre voisin, Arnalde, un stock de produits alimentaires ; vous en avez le droit mais on l'a vu et cela a paru suspect... - Le lendemain, chez Pujos, qui est venu le déclarer, vous avez encore acheté 15 Kilos de haricots » - - Monsieur le Juge, permettez moi de vous interrompre, sur ce seul point je me reconnais fautif, quand j'ai acheté ces haricots je n'ignorais pas qu'il est interdit de posséder des explosifs, mais croyez qu'il

n'y avait pas de quoi faire sauter la gare, comme on m'en a prêtée l'intention - et le monologue du juge a repris - « Le public s'est rappelé que l'an dernier vous avez fait un voyage en Allemagne et qu'au retour vous avez vanté la discipline, l'ordre et les qualités des Allemands ; comme vous possédez vous même ces qualités vous avez vibré la bas ! mais vous avez eutort de le faire ressortir -

- d'autre part, tout le monde sait que vous travaillez pour rien ; or, vous avez 3 enfants et vous faites des voyages ; le public peut se demander d'où vient l'argent ; de là à supposer que vous le recevez d'Allemagne il n'y a qu'un pas. - Vous êtes allé en Egypte et jusqu'aux sources du Nil, a-t-on dit, et vous n'avez dépensé que 420 francs ; cela a paru invraisemblable d'autant plus que peu de temps avant vous M. de X... a fait le même voyage qui lui a coûté 20000 francs - je sais que vous êtes végétarien, buveur d'eau, que vous ne fumez pas, mais malgré cela personne n'admettra que vous puissiez vivre avec 3 ou 4 sous par jour en ne mangeant que de la canne à sucre ! ».

- Avec mon carnet de notes j'ai pu établir, à la surprise du juge lui même, que le chiffre était exact. - je lui ai fait une dissertation sur la machine humaine et l'alimentation, aussi, avec le temps de transcrire toute notre conversation il était une heure du matin quand le juge est parti.

- Mercredi 5 Août. j'ai fait la grosse matinée — une seule visite après déjeuner : un agent de police qui demande à me parler — en particulier ; volontiers et nous passons au salon —
- « M^r Robach, j'ai ordre de vous garder ici et de ne pas vous laisser sortir avant qu'on vienne vous le dire ». L'ins, est-ce une 2^e perquisition, au moins, prévenez ma femme —
- Pendant 2 heures je suis resté en ferme avec l'agent, à peu près sans rien dire ; je mets à profit la leçon ! —
- Et qu'a-t-on fait pendant ce temps ? oh ! rien de propre : sous l'œil de l'autorité on a sondé et en partie vidé sur le sol la fosse des cabinets, on a exploré la cave — ensuite c'est ma belle mère qui a vu son mobilier malmené ; les sommiers et les matelas ouverts, sans un mot d'excuse — on tenait à trouver quelque chose pour justifier mon arrestation arbitraire. — La pauvre femme s'est contentée de dire :
- « mon gendre, vous n'avez pas un homme comme lui, à l'indom. »
- La journée s'est terminée par une deuxième visite du juge d'instruction qui est venu me lire son rapport et me le faire signer ; et d'autre part m'assurer que l'excitation du public avait à peu près disparu mais qu'il était prudent de ne pas sortir pendant un certain temps, que le maire était mon protecteur etc... etc... — j'ai pensé, sans le dire, qu'il aurait beaucoup mieux fait de ne pas me compromettre à la légère.
- Jeudi 6 Août. 2 heures après midi, c'est encore le Père Punettes

l'agent de police principal, en tenue du dimanche, qui vient chercher les objets saisis et qui étaient restés, sauf les pistolets, sur le canapé du salon : donc : les 2 pistolets, un revolver, les cartouches, la grosse bobine de self, une vingtaine de bulletins du Club Alpin Suisse, rédigés surtout en allemand, le catalogue de la ménagerie célèbre : Hagenbeck de Hambourg, également en allemand, et enfin une lettre de mon ami Dubry m'informant que son neveu Blanchin avait été admis aux Excursionnistes Marseillais avec le numéro 9452. -- le tout fut placé dans mon sac d'alpiniste que tout le monde connaissait en ayant soin de laisser apercevoir les papiers. --

— En sortant de chez moi l'agent, qui sans doute en avait reçu l'ordre, prit le chemin des écoliers, les boulevards, montrant le sac en disant d'un air confidentiel « la correspondance allemande ! la correspondance allemande !

— Evidemment on l'a eu, au point que 3 mois plus tard un client me disait « mais cette correspondance qu'on nous a montrée ? -- vous l'avez lue ? -- non -- eh bien c'était simplement des journaux et un moyen malpropre pour justifier mon arrestation. -- Un autre fait contribua aussi à jeter un doute chez les gens qui m'avaient conseillé leur estime. -- Une de mes clientes ; M^{lle}. Salanne-Lagoanère dont la seule occupation consistait à faire

des visites et à patiner, déclara dans tous les salons qu'on aurait dû se méfier de moi, que, travaillant bon marché on ne s'expliquait pas comment je pouvais avoir en dépôt 100.000 francs à la Société Générale... et d'où venait cet argent... (il s'agissait de francs or) — On ne pouvait pas en douter puisque mon fils était le caissier de cette banque!

— je ne l'ai su que beaucoup plus tard, le fils mobilisé était tué au front et sa mère eut la bonne idée de ne jamais revenir chez moi. — Le directeur : M^r. de la Chapelle, certifia à plusieurs reprises que je n'avais jamais eu un centime en dépôt chez lui — comme quoi Esoppe avait raison en déclarant à son maître Xanthus que la langue... c'est ce qu'il y avait de pire —

Ce même 6 août nous avons reçu ^{une lettre} de M^{me} Faboye, de Nérac, ma propriétaire, qui a appris hier que j'allais être fusillé le 7; elle demande instamment si cette nouvelle est exacte; ma femme lui a télégraphié pour la rassurer.

— dans la soirée un camion qui venait de Nogaro, nous a ramené James, que son patron avait du cachet pendant 2 jours... — la receveuse des postes de Nogaro ayant appris par téléphone mon aventure avait provoqué une manifestation devant l'hôtel Martin pour protester contre l'emploi d'un allemand (mon fils James) alors qu'elle savait fort bien que j'étais français. — mais il est utile

pour un fonctionnaire de faire du zèle. —

Vendredi 7 — rien de nouveau, je ne dors pas. —

Samedi 8 — jour de marché, on a continué de regarder les fenêtres —. Je me suis entretenu avec Joseph Ferret pour occuper James dans une de ses métairies, à la campagne de Grapes et il y est parti aussitôt. —

- 8 jours passent; l'affaire n'ayant pas eu de suite on commence à craindre qu'il y a eu erreur. —

- Après souper un homme est venu demander si, en arrivant la nuit, je ne voudrais pas arracher une dent à la femme qui souffre et qui ne dort pas depuis 8 jours —

« Mais elle n'a qu'à venir pendant la journée, le cabinet dentaire n'a jamais été fermé, on a cru que mon mari était étranger et on a vu par son livret militaire qu'il a fait son service en France; amenez la demain matin, elle sera plus vite débarrassée. — Le lendemain à 9 heures

elle était là et 5 minutes plus tard je tenais la dent au bout de mon clavier. — Ah! Monsieur, que je vous remercie, j'aurais bien voulu venir plus tôt mais vous savez, après tout ce qui vous est arrivé... Ah! j'ai eu bien peur pour vous? — Mais pourquoi dame? —

« Figurez vous que Vendredi dernier, le 7, comme je suis garde barrière à la route de Néau on m'a réveillé de bonne heure pour ouvrir la barrière; j'allais

me rechercher quand on a encore appelé et il passait tant de charrettes que j'ai fini par demander : où y a-t-il une foire aujourd'hui ? alors une femme m'a répondu : Comment vous ne savez pas on va voir fusiller Robach !

- Puis, le temps passe, petit à petit les clients reviennent ; un Samedi j'ai la visite d'une dame avec laquelle j'ai toujours de longues conversations : M^{me} Laporte ; nous ayons, évidemment parlé de ma mésaventure,

« Figurez vous M^r Robach que je l'ai apprise par ma bonne ; cette pauvre fille n'est pas très intelligente ; en rentrant de Coudam elle est arrivée devant moi indignée. « Eh ! bien il en a fait du propre. votre dentiste ; c'est un officier allemand, on a tiré chez lui des fusils et 180'000 francs, et quel mal il a fait à la France avec son télégraphe sans fil ! - je l'ai entendu dans le train un jour que j'allais à Nérac, il parlait du soleil, de la lune, des étoiles, ah ! ils auraient dû se méfier d'un homme si intelligent ! - »

- Si mes concitoyens ont fait preuve de bêtise et de malveillance, par contre je dois reconnaître que personne ne m'a pris pour un imbécile. -

- Le mois d'août, puis septembre passent ; depuis quelques semaines je suis pendant la journée, sans m'éloigner, en général on fait semblant de ne pas me voir, seuls,

quelques fonctionnaires m'adressent des regards haineux.

- Comme je ne reçois aucune convocation ma femme part pour Agen et s'adresse au Bureau de mobilisation.
- on lui répond qu'on est encore loin de la classe 90. et qu'elle ne sera peut être jamais appelée; souhaitons le. mais à défaut de mon uniforme et de mes galons pour ramener définitivement la confiance j'ai fait demander au maire si je pouvais faire afficher en ville une protestation. -- bien entendu il a refusé en pré-
- textant l'état de guerre. -- J'en ai cependant fait imprimer un cent sur papier à lettre commercial, et je les ai envoyées, par la poste, un peu partout. --
- en voici la copie : III.
- Au début de la mobilisation une dénonciation calom-
- nieuse (a été adressée à l'autorité militaire, (probab-
- lement anonyme) - Je proteste avec indignation
- contre cette lâcheté qui m'a fait considérer comme
- suspect. -- La perquisition minutieuse de mon domicile
- ayant donné un résultat négatif je suis toujours resté
- libre chez moi. -- Ne en France de parents Français
- (mon Père et mon oncle ont servi la France en 1870).
- et engagé volontaire au 89^e à Paris je suis actuel-
- lement sous officier à la réserve du 129^e régiment
- territorial d'infanterie à Agen et j'attends l'appel de

ma classe (classe 90). pour prendre mon rang parmi les défenseurs de la Patrie. — — Chirurgien dentiste à Condom depuis 16 ans j'estime avoir suffisamment preuve d'honnêteté et de conscience professionnelle pour n'avoir pas à me justifier des calomnies dont j'ai été l'objet. — — Je remercie les personnes intelligentes ou de simple bon sens qui n'ont pas douté de moi, aux accusations des autres j'ai opposé le silence. — — Le silence est la plus belle forme du mépris. — —

Condom le 15 Août 1914. — J. Robach.

- Durant Octobre j'ai repris mes déplacements professionnels à Néac et à Eauze — personne ne m'a témoigné d'hostilité, — et les clients sont revenus.
- A Eauze, j'ai eu le grand plaisir de voir ma protestation affichée à la devanture du pharmacien Coudauy — cet homme indépendant avait, comme moi, une certaine dose d'originalité, aussi nous sympathisions beaucoup;
- il fabriquait un quinquina doué de propriétés mirifiques pour lequel il avait découvert un genre de réclame sans précédent ! son fils avait comme surnom : quinquina et sa fille : quinquinette ! officiellement — la loi ne permet pas cette fantaisie, pas plus du reste que la religion, mais le père Coudauy était quelque chose dans la municipalité ce qui lui avait permis de braver les foudres

de la loi, au pays de la liberté'. - - je ne me doutais pas à cette époque que 9 ans et 12 ans plus tard je suivrais son exemple en donnant à mes 3 derniers enfants des noms d'étoiles. - A Montbèzeau, comme à Eauze, il s'est trouvé un maire assez indépendant pour rendre officielle cette fantaisie d'un astronome. -

- M^r. Peyrègne qui était, lui aussi, pharmacien m'a même félicité, de même que M^{me} Camille Flammarion.

- Dès le début de la guerre j'avais annoncé qu'elle durerait 3 mois ou 3 ans ; on m'en fit un grief ! vraisemblablement 3 ans et même plus puisqu'il s'agissait d'écraser l'Allemagne qui, au point de vue économique et même militaire, menaçait la suprématie anglaise !

- Pour la France je prévoyais qu'il en résulterait une dévastation, un appauvrissement et surtout un endettement compromettant sa situation économique et financière.

- C'était aussi l'opinion du grand psychologue ; Gustave Le Bon - qui avait écrit dans un de ses livres en 1909.

« La prochaine guerre qui menace l'Europe sera une de ces luttes finales comme l'histoire en a déjà enregistré plusieurs ; mêlées formidables ignorant la pitié et dans lesquelles des régions entières seront méthodiquement ravagées jusqu'à ce qu'elles ne renferme plus, ni une maison, ni un arbre, ni un homme. » -

En vue des difficultés de l'après guerre j'ai eu l'idée de faire des stocks de produits qui me permettent de travailler 10 ans après la paix c'est à dire aux environs de 1927 ou 1928 ; j'aurai 42 ans de travail et droit à une retraite bien gagnée ; en 2 voyages à Paris j'ai acheté 44 boîtes de ciment porcelaine et 25 flacons d'amalgame -

- Les fournisseurs me répondaient : « nous ne vendons plus de marchandises boches mais en insistant ils furent tout même heureux de se débarrasser de ce qui leur restait, à un prix avantageux pour moi. - en 1918 après ma libération je possédais 60 boîtes de caoutchouc, 450 grammes de plaques d'or à crochets, 25 boîtes de ciment, 10'000 fausses dents - etc. etc -

- Vers le 10 Novembre je suis allé à Euzé à la suite d'une lettre de ma logeuse : Madame Durand - Elodie ! m'informant de l'incendie de sa maison et de mon matériel ; je n'ai évidemment rien retrouvé du tour et des instruments mais comme la dite dame est sujette à caution j'ai des raisons de croire que mon fauteuil Voltaire a été déménagé avant l'incendie -

- De Marseille, j'ai appris que Salis, faisant partie du service auxiliaire, n'était pas mobilisé ; il m'a invité à venir passer quelques jours chez lui avant notre appel et j'y suis allé ; nous avons fait une

excursion à la grande Candelle, avec Jario ; les jours suivants nous avons assisté à l'arrivée des armées des Indes : les Sikhs et les gachkars, avec leur artillerie et surtout avec d'énormes camions chargés de terre et d'eau du Gange pour leurs cérémonies religieuses.

- tout est couleur café au lait : costumes, canons, voitures.

- ce déplacement a intrigué mes concitoyens, le bruit a même couru que j'étais allé compler les Hindous !

- ma convocation étant arrivée peu après, mon képi, le pantalon rouge et les galons sont venus les rassurer.

- 20 Novembre. Les 3 mois annoncés par les journaux pour la durée probable de la guerre sont dépassés ; les allemands, malgré la victoire ! de la Marne, sont à 100 kilomètres de Paris après s'en être approchés à 28 kilomètres, à Dammarville ; ils sont solidement fixés dans des tranchées. - on commence à croire qu'ils faudra plusieurs années pour les en déloger et les journaux parlent d'une guerre d'usure. -

- Il est probable que je serai appelé sous peu, je n'ai qu'à continuer mon travail et attendre. —

Ma mobilisation - 1 Décembre 1914.

La guerre dure depuis 4 mois ; dans le Midi on ne s'en aperçoit guère si ce n'est de temps à autre quand on annonce qu'un de ses habitants a été tué au front ; jusqu'ici on n'a manqué de rien et la population est calme. —

— Le 22 Novembre j'ai reçu mon ordre d'appel ; je suis affecté à la 31^e Compagnie territoriale à Agen, où je devrai me présenter le 1^{er} Décembre. —

— J'en ai informé les clients et terminé le travail en cours. —

— Pendant cette dernière semaine j'ai déballé ma tunique à col jaune canaris, mon pantalon rouge et le képi, conservés par la naphthaline depuis mes 13 jours en 1907. — comme chaussures j'ai justement une paire de souliers de montagne, bien eloutés et presque neufs qu'on me remboursera plus tard : 18 francs. —

— 1^{er} Décembre. 9 heures — Ce n'est pas la classe 90 qui a été appelée mais seulement les 3 classes de sous-officiers. 90. 91 et 92. — nous sommes 172. dont une quinzaine d'adjudants et une dizaine de sergents majors ; on nous a réunis en une seule compagnie pour notre instruction militaire. —

— C'est le capitaine Milat, de Neirao, rappelé à l'activité

-76-

qui est chargé de nous enseigner les nouvelles méthodes de guerre et de stimuler notre patriotisme ; il s'en acquitte largement par des discours qui ne nous impressionnent guère, nous sommes tous des vieux et d'avis que, puisqu'on n'était pas en mesure de faire la guerre il eut beaucoup mieux valu l'éviter.

- Au retour de l'exercice nous avons toujours un speech ; le capitaine Milat, mobilisé dès le début, avait assisté aux premières batailles et nous faisait part de leurs impressions ; il insistait sur les merveilles du canon de 75. « Les Alle-

- mands avançaient en rangs serrés et à découvert, haussés par leurs officiers, on voyait sauter en l'air des têtes, des bras, c'était un véritable carnage. » - Or, ceux qui en étaient revenus déclaraient tout le contraire : avec leur uniforme vert et leur tactique on ne les voyait pas ; mon premier beau frère : Armand, me raconta plus tard que, parti à l'assaut d'une position ils avaient tirillé toute une matinée sans pouvoir avancer et sans en voir un seul. « nous autres, avec nos pantalons rouges et nos képis nous étions décimés, nos officiers qui, pour nous entraîner se dressaient, étaient aussitôt abattus. » - à ce propos je me suis rappelé que

lors de mes premiers 28 jours, en 1896, j'avais vu sur une théorie allemande l'utilisation de la visibilité du vêtement pour l'appréciation des distances, chose capitale pour le tir-

on y enseigne que le pantalon rouge commence à être visible à tant de mètres ; le képi rouge à telle distance puis, la plaque de ceinturon et enfin les boutons de cuivre de la capote.

- Les indications de mon beau frère contredisaient les boniments du capitaine Milat ; de même que la réponse d'un évacué auquel le docteur Darlan demandait « est-il vrai que les boches se rendent en disant camarade ? ah ! les salauds

qui vous ont dit ça - on voit bien qu'ils n'y sont pas allés, quand, par hasard on part à la baïonnette il faut se mettre 4 pour en tuer un. - Nos premiers exercices sur la grande route d'Aubiac ont été pour nous apprendre la nouvelle manière de se mettre par 4 ; c'est un peu plus simple qu'autrefois.

chaque semaine nous avions : marche militaire, une vingtaine de kilomètres ; nous marchions, à tous les points de vue ! sans enthousiasme, je suis même parfois distrait au point qu'un jour, pendant la pause, ayant appuyé mon fusil contre un arbre de la forêt, je ne pourrais plus le retrouver.

- une autre fois, entre 2 exercices j'avais, comme les camarades, déposé mon sac au bord de la route - et au coup de sifflet repris ma place - tout en marchant au pas je dis à mon voisin Magné « tiens, il y en a un qui a oublié son sac ! mais, me dit-il, est-ce que ce n'est pas le votre ? en effet, c'était bien le mien, j'en avais perdu l'habitude.

- Après 3 semaines d'exercices pendant lesquels nous avions

été logés et nourris à la caserne. L'année on a voulu nous
 entraîner aux conditions de la guerre et à cet effet nous
 sommes partis en cantonnement à Aubiac, dans des mai-
 sons délabrées parfois sans porte et peu de carreaux.
 comme literie une paille sur le sol et une couverture -
 - L'hiver, heureusement, n'était pas froid, mais nous
 restions chez les habitants le plus tard possible, devant le feu -
 - On donnait tout habillé et plutôt mal; bien des fois
 je me suis réveillé sur le plancher, à côté d'une paille!
 - Le dimanche nous allions en permission; avec ma
 bicyclette je n'avais que 28 kilomètres le samedi et le lundi -
1915 - Vers le 10 janvier je rencontre à Agen le docteur
 Darlan, de Néac, en médecin à 4 galons - - Aussi
 étonné que moi il me dit « où êtes vous, qu'est-ce que
 vous faites? - Docteur, à 45 ans j'apprends à marcher!
 ma nourrice m'avait donné de mauvais principes -
 je suis en cantonnement à Aubiac où je me promène dans
 les bois avec un sac au dos et un fusil pour m'initier
 à la guerre. - « Vous seriez bien mieux et plus utile à
 l'hôpital où nous n'avons pas de dentiste, je vais en
 parler au général » - « docteur je ne demande pas mieux. »
 - Quelques jours plus tard, le 19 janvier, j'étais désigné
 comme infirmier major et dentiste de la garnison à
 l'hôpital St-Jacques. - j'y apportai un tour à frais

et les instruments de Nagaro, ainsi qu'un fauteuil Voltaire et le général fit passer une note dans les hôpitaux et casernes pour avertir la clientèle - Au début je couchais à la caserne jusqu'au jour où il y eut une place dans la chambre des 4 lits ; la sœur supérieure le mit à ma disposition ; mes voisins étaient les 3 secrétaires du major : Lamar, Garenne et Prady. - S^r Jacques n'était pas un hôpital militaire, c'était l'hôpital civil d'Agen où 7 salles étaient affectées à la garnison ; les malades civils étaient soignés par des sœurs de charité ; l'une d'elles, la sœur Germaine, secondait les infirmiers militaires. -

- Le docteur Darlan, médecin chef avait comme assistant un jeune médecin du service auxiliaire : Anglade - au bureau 3 secrétaires : 1 sergent : Lamar - 1 caporal : Garenne et un soldat : Prady ; comme personnel 9 infirmiers, tous du service auxiliaire - Seul, j'étais du service armé. -

- j'oubliais l'automobiliste : Marquès, minotier à Castelsagrat, qui, pour ne pas aller au front, fournissait son auto, l'essence etc... au service de l'hôpital - 4 fois par jour le docteur l'utilisait pour se rendre ou pour revenir de chez lui - et le dimanche pour aller dans sa famille, à Neirac. -

- Peu de temps après mon installation le général Bonnel, commandant la subdivision d'Agen me fit appeler. - -

« Sergent, j'ai un service à vous demander : nous avons

à Agen 950 prisonniers allemands, quelques uns souffrent des dents et nous n'avons personne pour les soigner ; les dentistes civils ne veulent pas s'en occuper ou demandent 20 francs par extraction à des hommes qui ne les ont pas voulu vous vous en charger ? ». Certainement mon général, chez le dentiste comme chez le médecin il ne doit y avoir que des hommes, égaux devant la douleur ; je les soignerai aussi bien que les Français et à titre gracieux ; ce sont des hommes qui ont rempli leur devoir ; d'autre part il faut envisager la réciprocité ; il y a en Allemagne 4 ou 5 fois plus de prisonniers français que d'allemands chez nous, il ne faut pas que ces derniers puissent se plaindre et écrire chez eux qu'on les laisse souffrir. ». Le général m'a remercié ; il a été convenu que je passerai à leur dépôt tous les mercredis soir et recevrai ceux qui auront besoin de soins le lendemain matin à 8 heures ; entre temps pour cas urgent on me les amènera à l'hôpital -

- C'est ainsi que lors de ma première visite à la fonderie où ces malheureux étaient entassés dans des conditions déplorables j'ai connu leur infirmier, qui n'était pas le premier venu - il parlait français avec une correction qui m'a surpris, aussi lui ai je demandé, poliment, où il avait appris ma langue. -
« Monsieur le Sergent je suis docteur en droit de la

faculté de Paris. » « Monsieur, je vous félicite » et il n'était que simple soldat ! - j'ai eu également comme patients un directeur de théâtre de Hambourg : Machmann - , un professeur de Dresde : Grassmann - un notaire ! le directeur du Panopticum de Berlin : Pitsch, des instituteurs, un professeur de langues mortes : Hammer, et même un contre maître de chez Krupps. tous simples soldats, caporaux ou sergents et presque tous parlant français. -

- J'ai découvert ainsi une des causes de supériorité de l'armée allemande : presque toute l'élite était dans l'infanterie. alors que la nation contient 3/4 de paysans et une partie du reste sont des ouvriers. - Chez nous, une partie des élites était employée dans les bureaux ou ailleurs qu'au front ; c'est ainsi qu'au printemps de 1915, quand nos canons éclataient, on s'aperçut qu'il y avait à l'arsenal de Bourges plusieurs centaines de magistrats ou hommes de loi pour tourner les canons et les projectiles -... et aussi pour tourner le dos à la frontière ; tous les journaux l'ont relaté. On les en a sortis mais sans doute pour les employer ailleurs. - La mobilisation n'a pas été accompagnée d'une explosion de patriotisme, tous les trucs ont été trouvés par certains pour échapper à leur devoir ; c'est ainsi qu'un marchand de vin de Lectoure offrait du vin pour le front et c'est son fils, jeune qui faisait la navette

pour le convoyer à 600 kilomètres ! pendant ce temps là il était à l'abri — et combien sont tombés malades ad hoc !

— Pendant tout le printemps 1915 il y eut beaucoup de fièvres typhoïdes qu'on rassemblait à la salle St-Georges ; parmi eux il y eut quelques allemands qu'on éloignait de leur hôpital pour éviter la contagion —. Ce fut, pour le docteur et moi l'occasion de remarques intéressantes : au moment de la visite et à l'approche du médecin chef, ces hommes, quelquefois près de la mort, se mettaient au garde à vous dans leur lit. — N'étant pas assez calé en allemand pour les comprendre nous avons conservé pendant 3 mois un sous-officier, professeur à l'université de Celles. Pour nous servir d'interprète. — Il parlait fort bien le français ; c'était un homme très grand aux formes d'athlète, il avait au côté gauche de la face des cicatrices si nombreuses que l'ouverture de l'œil était oblique ! résultat de 26 coups de sabre reçus en duel avec d'autres étudiants ; ces duels sont obligatoires dans les Facultés — s'ils sont sanglants ils restent courtois et les adversaires s'abstiennent des mauvais coups —. Après notre première visite le docteur me dit ce. Robach, avez-vous jugé cet homme, que voulez-vous que nos pauvres campagnards fassent avec des gens pareils — —

— A la limite de séjour il a rejoint son dépôt sans voir

le médecin chef mais il lui a fait remettre une lettre de remerciements pour lui et ses camarades, si expressive que le docteur Darlan l'a faite encadrer pour son salon.

- 18 mois plus tard, au moment de quitter l'uniforme il me disait : « Robach, je suis heureux d'avoir fait mon devoir mais il m'est triste de penser que le seul homme qui m'ait remercié était un allemand. — Hammer —

- En Février j'ai observé quelques cas intéressants avec les cours de pathologie que me faisait le docteur Darlan ; nous avons eu à la salle St. Martin un jeune soldat pour maladie de cœur ; tandis qu'il montrait sa poitrine j'ai poussé un cri de surprise qui m'a valu un compliment « il a le cœur à droite ! » en effet cela se voyait très bien aux battements ; il avait aussi un souffle d'insuffisance aortique, deux choses nouvelles pour moi. — A la même époque est entré un Condomois ; le jeune Durey, l'homme le plus élégant de Condom, qu'on avait baptisé : fil au cancriot : par suite de sa ressemblance avec la tête imprimée sur les bobines. — son bulletin portait : albuminurie intermittente ! — jeune, 25 ans, bien portant, il aurait dû être au front mais il était fiancé avec une petite nièce du Président de la République : Fallières — et depuis 7 mois il errait d'hôpital en hôpital avec des certificats de complaisance. — Mais chez nous il est mal tombé : le père Darlan était incorruptible — — lors de la visite d'entrée

il exhiba ses papiers. « oh! mon ami je n'en ai pas besoin »,
 « mais, docteur! - - « cachez moi cela soigneusement je les
 ferai mettre au feu, déshabillez vous complètement et
 allongez vous sur le lit ». C'est alors l'examen complet,
 de la tête aux pieds, puis, s'adressant à Firmy, l'infirmier
 de visite. « prenez tous ces effets, faites en un paquet avec
 la capote et portez les au bureau. - quant à vous, mettez
 vous dans le lit, on va vous donner 2 couvertures de plus,
 vous n'aurez pas froid. - Le lendemain nous étions à
 nouveau devant le lit avec Martix, l'aide pharmacien.
 - on prélève l'urine qui fut analysée et qui, naturelle-
 -ment, ne contenait pas d'albumine; le prétendu malade
 n'avait pas pu s'en injecter! - alors, le major s'adressant
 au caporal Garenne. « faites un rapport: homme
 robuste et bien constitué, n'a pas d'albumine et n'en a
 certainement jamais eu - peut faire tout son service -
 soldat, habillez vous pour rentrer à la caserne. - ».
 - Nous avons su plus tard qu'il avait eu plus de chance à
 l'hôpital de Rodez et qu'il avait passé la guerre comme
 secrétaire dans un bureau - son frère aîné, agent d'assu-
 rances était mobilisé dans les dragons; au cours d'une de
 ses permissions il me parlait des incobérences de la mobi-
 lisation. - d'Angers, je crois on demanda à un député
 : envoyez d'urgence 2 J.P.P. - le Maréchal des logis,

rescriptistes qui n'étaient pas au courant des trop nombreuses abréviations s'imagina que c'était un emploi et couru dans les chambrées demander : qui veut aller dans les J.P.P. à Angers ? ... moi... moi... mais qu'est ce qu'on y fait ?

« ah ! je n'en sais rien, on vous le dira en arrivant, vous serez toujours mieux là qu'au front. - Et le lendemain, nos hommes munis de leurs feuilles de route se présentaient à la caserne où le planton, ignorant, lui aussi, les abréviations fut informer le Major. qui appela les 2 hommes « M^r le Major, on est les J.P.P. ! - ah ! les imbéciles, j'avais demandé 2 juments paulinières pleines, pour le haras ! -

- Cela m'a rappelé une méprise du même genre en 1893.

- Le Major du 89^e avait demandé à son collègue de l'Aniège un ouvrier tailleur et quelques jours plus tard j'imma-

- triculais un petit paysan, un peu simple : Magne -

- Le maître tailleur eut vite constaté qu'il ne savait pas tenir une aiguille. « mais vous n'êtes pas tailleur ?

- Si caporal, je suis tailleur de pierre, ils ne m'ont pas dit que c'était pour coudre des pantalons !

- A l'hôpital, quelque jours plus tard s'est présenté un cas semblable à celui du petit gendre du président Fallières,

- Le prétendu malade était muni, lui aussi, de certificats ; il avait un corps, une musculature d'athlète, mais son cœur, paraît-il, ne valait rien ; cette fois, en lui

supprimant le café et le tabac le capitaine a pu rédiger un rapport semblable au précédent. —

— A la même visite un autre jeune homme valide se présente pour luxation récente du genou. — le docteur lui dit « voyons, marchez un peu — non, vous n'avez pas eu de luxation du genou. — « docteur, je vous assure — « Oh! mon ami, j'en vends depuis 40 ans de cette marchandise là, je ne vous accepte pas, ni vos certificats adressez vous ailleurs, vous aurez, peut-être, plus de chance.

— Presque au même moment, à Neirac, j'ai saigné 2 dents à Baurillon, champion de France, cycliste, vitesse, devenu ténor à l'Opéra — je ne l'ai pas vu en costume d'Adam mais il avait la taille et l'apparence d'un hercule, or, il a été employé toute la guerre à tourner des obus à l'usine Lamolle, à Neirac —

— appelé à contribuer au succès d'une séance artistique au profit des blessés, ainsi que plusieurs artistes d'Alger. il avait accepté, ou demandé, "les gants" ce qui réduisit la recette à 23 francs, (02) quoique la salle du théâtre de Condam fut pleine. — Après la guerre il est rentré à l'Opéra, le vélodrome de Marmande est devenu le stade Baurillon et quelques années plus tard il recevait, au titre de la guerre, la légion d'honneur!

— Avril 1915. je connais un nouveau personnage : le sous

directeur du service de santé : docteur Domnacheu - 5 galons - qui vient inspecter l'hôpital - j'en avais entendu parler : il passait pour original et maniaque - comme il était chauve il exigeait que les malades aient les cheveux coupés, presque ras - Ne fumant pas il avait le tabac en honneur, pour les autres ! on l'avait surnommé le pilosphobe -

- sa première visite est à signaler : - salle St Martin un de mes anciens clients de Nagaro, atteint de pneumonie au 7^e jour, est presque dans le coma ; il a une magnifique chevelure qui choque l'inspecteur. « allez chercher le perruquier de l'hôpital avec sa tondeuse et faites lui couper les cheveux immédiatement » - ainsi fut fait - 12 heures plus tard le malade mourait réglementairement, mais St Pierre n'a pas dû le reconnaître ! - quelques lits plus loin, c'est encore un de mes anciens clients de Gondrin : Duprat, hospitalisé pour rhumatisme et qui pousse des cris chaque fois qu'on le déplace - à 40 ans son front est dégarni mais il a un grave défaut : il fume, parfois même à l'hôpital - l'inspecteur l'a flairé, il lui a pris la main droite, non pas pour sentir le pouls mais pour sentir les doigts jaunis par la fumée du tabac « appelez 2 infirmiers et descendez moi cet homme aux amphithéâtres - partez le sortant dans 2 jours - »

- A l'arrêt suivant c'est un grand blessé que nous voyons

pour pleurésie contractée au front et à qui on a déjà fait 2 ponctions. « Monsieur l'inspecteur, cet homme a une partie de son fémur droit dans sa poche, et en effet, il nous l'a montré... environ 8 centimètres —. Evacué sur un hôpital chirurgical on avait réussi à faire souder les deux extrémités en les maintenant avec une plaque d'argent, mais le raccourcissement des muscles lui occasionnait une cuisse énorme et il ne marchait qu'avec des béquilles — le médecin inspecteur a sans doute été intéressé par ce cas puisque Nanot n'a ^{pas} eu à se faire couper les cheveux —. je passe sous silence d'autres victimes du philopage pour me transporter à l'hôpital principal, N° 7, où il est la tenue des infirmiers —. Peu après la nomination au dit N° 7 il fit descendre le nombreux personnel dans la cour. « placez vous sur 2 rangs. — Bien — second rang, demi-tour — Tergent prenez note... vous avez tous les cheveux trop longs, je vous ordonne de les faire couper... demain à la même heure soyez de nouveau ici pour que je m'en assure. » —

— Après avoir dégoûté la tête de ses subordonnés il s'en est trouvé un qui s'est payé la sienne, et comment! — ce fut un prêtre, simple infirmier; l'abbé Dumont —

— On avait organisé dans une grande salle de Toulouse un concert au profit des blessés. — parmi les acteurs

Général, l'abbé Dumont devait déclamer une poésie de sa composition : Ode à la France — — — — —

- Devant une assistance nombreuse et choisie le concert a lieu : aux premiers rangs on remarque tout le haut personnel des hôpitaux et surtout la tête chauve de l'inspecteur Demmadiou — —. Les acteurs se succèdent et l'abbé Dumont paraît — Son ode à la France retient l'attention des auditeurs : elle se termine par ces 2 vers :

Je donne mon cœur à la France,
Et mes cheveux — je les donne à Dieu !

applaudissements mérités et nourris, mais le lendemain matin on voyait dans la cour de l'hôpital un soldat en tenue de campagne, qui recevait sa feuille de route pour partir au front — c'était l'abbé poète Dumont !!

— A l'hôpital n° 7 il y avait plusieurs prêtres mobilisés ; parmi eux, l'abbé Lafaugère, que sa mémoire exceptionnelle avait amené au poste de secrétaire du médecin principal : Gils. —

- Comme la paperasse fait la force principale des armées, même en temps de guerre (c'est écrit dans la théorie du grade, page 51) il y avait des rayons pleins de circulaires et l'abbé les connaissait toutes — de partout, de tous les hôpitaux quand on était embarqué on avait recours à ce répertoire vivant. —

- A la suite de l'offensive d'Avril nous avons reçu 2 noirs, Sénégalais ; comme ils avaient de grosses musettes et des paquets le médecin chef s'est inquiété de leur contenu, dans l'un d'eux on a trouvé, bien enveloppé, un callier d'oreilles, coupées sur des cadavres allemands et dont le propriétaire ne voulait pas se déssaisir. — A l'hôpital de Bordeaux, le personnel intrigué par la mauvaise odeur que répandait un Sénégalais dut employer la force pour faire sortir de son lit l'occupant — et on découvrit dans sa poitrine une tête d'allemand qu'il voulait emporter dans sa tribu pour attester son courage. —
- **Mai** — Les allemands sont toujours dans leurs tranchées et nous dans les nôtres ; on parle beaucoup d'une grande attaque décisive mais pour cela nous n'avons pas assez d'hommes, aussi récupère-t-on à droite et à gauche en même temps qu'on fait la chasse aux embusqués. Bien entendu on ne les cherche pas où ils sont mais par exemple chez nous où les infirmiers sont des auxiliaires de l'infanterie ; pour 143 malades, souvent graves nous avons 9 infirmiers alors qu'à l'hôpital 7 il y ~~en~~ a une cinquantaine pour des blessés qui, la plupart se reposent. —
- Les 9 de notre hôpital étant insuffisants pour le service de jour et de nuit on y supplée en conservant pendant

quelque temps des malades guéris qui sont, naturellement pleins de zèle afin de retarder le plus possible leur retour au front.

- Or, tout ce qui appartient à l'infanterie doit passer une nouvelle visite ; les 9 titulaires et moi d'abord qui suis du service armé - la visite est fixée au 20 Mai devant le général et le conseil de réforme. - Le docteur Darlan me dit « nous avons absolument de vous et il n'y a qu'un moyen de vous conserver, c'est de vous faire verser au service auxiliaire ; votre classe n'étant pas appelée vous contracterez un engagement comme dentiste de la garnison ; mais comme vous êtes robuste préparez vous - » Bien, docteur.

- C'était assez facile, je n'ai plus qu'une canine à la machine supérieure mais si je retire mon appareil le centie de prothèse m'en fera un autre pour me récupérer -

il s'agit de trouver autre chose, qui veut la fin veut le moyen. - je vais me faire maigrir et j'aurai en plus : dyspepsie chronique.

- On m'a souvent demandé : qu'est-ce qu'il faut faire pour maigrir ? - j'ai toujours répondu : Les dragées sont inutiles et même nuisibles ; il faut que la machine humaine perde plus qu'elle ne reçoit. c'est à dire fatiguer beaucoup et manger peu. - c'est ce que j'ai fait. -

- j'ai cessé de manger à partir du lundi soir, tant le mardi et le mercredi, mais j'ai bu 1 litre d'eau sucrée par jour - le mercredi à 5 heures du soir je suis parti

- 92 -

à pied pour Condom - 36 kilomètres en 7 heures, toujours à jeun. - de minuit à 1 heure, repas et je repartais pour Agen après avoir absorbé un demi litre de café fort avec 20 morceaux de sucre. - Jeudi, à 8^h 1/4 j'entrais à l'hôpital où Lamar, le sergent m'accueille d'un air étonné. « qu'est ce qui vous est arrivé ? vous êtes malade. - non, je suis seulement mal pour la réforme, il me reste à passer sur ma langue un peu de nitrate d'argent pour la blanchir, mais juste avant de passer. - Mon tour arrive ; taise tu je suis devant le conseil, j'ouvre une bouche démesurée et le docteur Darlan prend la parole. « Messieurs, je vous présente le dentiste de la garnison ! (le général et le capitaine de gendarmerie qui me connaissent ont le sourire). il est au régime végétarien pour dyspepsie chronique, je le propose pour le service auxiliaire ; voyez comme il est maigre ! » en effet, je n'avais plus de ventre, c'était le cas de dire que j'avais l'estomac dans les talons ! - l'après midi, comme il en avait été convenu j'étais chez le général pour contracter un engagement, puisque je n'étais plus mobilisable. - Le lieutenant Guibert, de l'active, fit les papiers que j'ai signés et le général me dit « - mon ami, vous êtes en règle mais on ne sait pas ce qui peut arriver ; voyez, je fais placer votre demande sous ce carton ; si par hasard

vous vouliez rentrer chez vous, vous n'auriez qu'à venir reprendre votre engagement et partir; mon Général je vous remercie.

- et j'ai repris mon service habituel à l'hôpital -

- Parmi les récupérés du service auxiliaire s'est trouvé M^r. C. marié de Néac et dont la femme est ma cliente -

- Naturellement il est venu voir son administré, le médecin chef et son ami, l'économe Berreté, qui, lui aussi est de Néac - Chaque semaine c'est la jolie M^{me} C qui vient voir son mari à Agen et c'est M^r l'économe qui la ramène chez elle, ce n'est un secret pour personne qu'ils s'entendent au mieux aussi le docteur Darlan nous dit un jour -

« Ce pauvre C. il est de plus en plus sur le front ! -

- Juin - c'était l'époque où l'on vaccinait tout le monde contre la typhoïde. - par la suite on a constaté que si cela ne prévenait pas la maladie, au moins il n'y avait plus de cas mortels - j'ai observé une chose bizarre - les typhiques contractaient la maladie là où elle n'existait pas et chez nous où tous les cas étaient réunis, personne ne l'a prise, ce qui prouve assez qu'elle n'est pas contagieuse de façon directe - les infirmiers et moi-même qui restions dans la salle et qui n'avons jamais été vaccinés, nous n'avons pas été atteints - j'en ai vu mourir un certain nombre, tous des sujets maigres qui ne résistaient pas aux 30 jours de jeûne ou dont le moral était trop affecté -

- parmi les guérisons 2 cas sont à signaler pour l'influence du moral ; il s'agit de 2 Comtois : Baclaz et Bessagnet, à 1 mois d'intervalle ; je faisais entrer leur mère en contrebande, à 9 heures pour passer la nuit au chevet de leur fils, sur une chaise longue. - et elle repartait le lendemain de bonne heure. - j'en avais avisé le médecin chef qui m'avait répondu : « je ferme les yeux, mais je l'ignore. - je rendis le même service et peut-être la vie à un parisien : Artizon. - Si la vaccination a sauvé beaucoup de malades, elle en a aussi tué quelques uns. - à la caserne on ne prenait pas toutes les précautions désirables : le premier qui vint chez nous, ; le maréchal des logis Michel, avait à l'endroit de la figure un abcès énorme ; ce n'était pas grave, on le lui a percé mais l'infirmier Géral, qui lui faisait les pansements, soignait en même temps dans une autre salle, 2 cas d'érysipèle ; le maréchal des logis eut vite cette maladie généralisée et il en est mort ! - le vaccin lui-même devait être défectueux puisqu'il provoqua des cas de méningite cérébro-spinale qui se sont terminés par la mort. - cette affection étant contagieuse on isolait ces malades et c'est moi, le plus âgé, qui les soignais. - Selon les méthodes de l'époque on baigne à l'eau froide les typhiques, comme ils

sont assez nombreux alors que les infirmiers ne sont que 2 après 8 heures du soir il en résulte des bairns tardifs . -

- durant plusieurs semaines par suite de réparations, on devait prendre l'eau au rez de chaussée et la soeur Germaine ne trouvait rien de mieux avant de partir que de vider les baignoires pour occuper les infirmiers ! dès lors obligés de monter l'eau au 2^e étage . - j'ai eu avec la soeur une discussion pour lui faire comprendre que si elle avait fait vœu de charité les infirmiers, eux, n'avaient aucun vœu de travail ! aussi j'arrivais plus tôt le matin pour mettre en ordre les fiches des bairns . -

- fin juin il est entré un sergent pour rhumatismes ; Garenne me dit « je viens de conclure à la salle des sous-officiers un malade qui est de Candam - - j'y cours - - tiens ! M^r. Crauzillac - - ah ! M^r. Robach, c'était l'ancien professeur de français de mon fils James, évacué du front depuis peu - - . Tous les jours après la visite le docteur Duran questionnait les convalescents ; comme tous avaient combattu nous étions bien mieux fixés que par les journaux sur ce qui se passait là haut - -

- M^r. Crauzillac, homme intelligent nous a beaucoup intéressé ; nous avons appris avec peine combien on menageait peu les hommes - . durant les mois du début pour s'empêcher de l'activité on faisait chaque matin

une sortie qui coûtait la vie de 4 ou 500 hommes. —

— c'est au cours d'un assaut de ce genre que notre narranteur a été blessé. mais laissons lui la parole. —

« C'était, comme d'habitude au lever du jour, le signal est donné, nous escaladons le parapet et partons accablés jusqu'au niveau des barbelés où une balle me traverse la cuisse. — il s'est trouvé là un entonnoir d'obus où je pus me glisser ainsi que 3 camarades, également blessés. — puis la fusillade a cessé, le trou étant profond nous sommes restés inaperçus. — le soir, nous avons creusé le bord de l'entonnoir pour canaliser nos appels. mais sans résultat ; la nuit et toute la journée passèrent. — le 2^e soir nouveaux appels ; cette fois on nous a entendus et une tête paraît. — mais, ô surprise, c'est un allemand ! il parle français. — une heure plus tard il revenait avec des vivres et le nécessaire pour des pansements. ! le 3^e et le 4^e soir il est revenu nous parler et nous apporter des vivres tandis que de sa tranchée sortaient des pancartes : venez chercher 4 hommes près des barbelés mais personne des nôtres n'a bougé et c'est seulement le onzième jour que nous avons regagné nous mêmes la tranchée française d'où on nous a évacués. — ». Puisque je parle de pancartes, plusieurs fois nous avons vu l'emploi qu'en faisaient les

allemands pour démoraliser les nôtres - à l'aide de microphones ou par les victimes de leurs coups de main ils connaissent nos projets d'attaque et, la veille au soir, des pancartes sortaient de leurs tranchées : « c'est entendu pour demain matin, on vous attend ! ce n'était pas pour donner du courage. » - Nos infirmiers en supplément nous contaient, eux aussi, leurs aventures ; c'est ainsi que l'un d'eux - Gimbert, ancien garçon boucher à Paris, un type costaud, nous donna des détails sur la bataille de Charleroi.

- Après la désastreuse journée du 22 Août, ce fut la retraite précipitée, la fuite en désordre ; - l'infanterie allemande avançait de 50 kilomètres par jour, grâce à des fourgons automobiles qui faisaient la navette - nos soldats avaient abandonné sacs et fusils au point que, bien plus tard le capitaine D.P. put me dire : « je suis sûr que les boches ont ramassé 400.000 fusils - et j'ai vu sur un journal Suisse ce chiffre porté à 500.000. ! »

- donc, notre Gimbert, se voyant rejoint, fit le mort à la lisière d'un bois pendant 2 jours - une fois la vague passée il mit à son bras un brassard qu'il avait pris sur le cadavre d'un infirmier et fut fait prisonnier ; or, au bout de 6 mois de captivité comme infirmier dans un hôpital, les allemands, par application des conventions internationales l'avaient renvoyé en France, et, comme

il est stipulé que ces hommes ne doivent pas retourner au front c'est ainsi que Gimbert échoua à St Jacques.

- Un autre infirmier : Barenne, de Lagny était dans le même cas mais possédait régulièrement le brassard, ayant été ramassé avec une ambulance. - Presque toutes les nuits je faisais une tournée dans les salles au moment de la ronde des secours de garde ; celles ci apportaient à nos infirmiers de nuit un casse croute aux environs de minuit et j'allais parfois à la salle de pansement au milieu du repas. - Un jour, ou plutôt une nuit, entrant à l'improviste, Barenne exhibait une belle pièce de 40 francs ; devant ma surprise il m'expliqua que la veille de son départ d'Allemagne les malades français prisonniers lui avaient remis leurs pièces d'or pour les rapporter en France, son porte monnaie en était garni. - « on ne nous a jamais fouillés comme infirmiers ni les malades, on a toujours été bien traités et les blessés mieux soignés qu'en France. » Nombreux ont été les témoignages opposés aux informations de nos journaux notamment les mauvais traitements infligés aux Français après la déclaration de guerre ; à quoi nous prétendions répondre par les ignobles camps de concentration. - C'est ainsi que le fils Razeau, d'Eauze, que j'ai vu par la suite, employé au Panopticon de Berlin, ayant seulement 17 ans fut mis en pension dans une famille aux frais de l'état et peu après renvoyé en France !

Au mois de Juin nous avons eu la visite du docteur Esquival, de Francescas, renvoyé lui aussi après les 6 mois conventionnels et qui venait s'occuper son confrère Darlan. Comme homme de confiance j'ai assisté à l'entrevue. - pendant 2 heures le docteur E. n'a pas tari d'éloges sur l'organisation du service de santé et la tenue des hôpitaux ; il était à Cassel pour soigner les Français et touchait la solde d'un médecin allemand du même grade, solde plus élevée qu'en France !

- Puisque j'ai parlé des randes de nuit faites par les sœurs à tour de rôle je dois ajouter que plusieurs fois je les ai accompagnées ; il y avait une sœur Antoinette que les infirmiers avaient baptisée 100 Kilogs parce que, certainement, elle les dépassait ; comme elle n'était pas gracieuse on avait décidé de la faire "marcher". - pendant qu'elle était au 2^e étage je suis allé tanner à la grille ; elle est descendue avec la suivante et la lanterne. pour ne trouver... personne ! une demi heure après nous avons recommencé ; cette fois, avec raison, elle n'était pas contente ! - par contraste avec la sœur 100 Kilogs, il y en avait une toute petite et maigre, baptisée "Chapinette", qui n'était pas dispensée des randes mais qu'on respectait. -

- J'ai admiré le dévouement et le désintéressement de ces sœurs ; je dois cependant dire que si les malades en profitent ce n'est pas pour eux qu'elles se dépensent, c'est pour gagner le ciel... elles ont cependant des préférences pour les malades

et les infirmiers qui vont à la Messe le dimanche :

- parmi ces derniers un nommé Bayard allait à la Messe tous les matins pour mériter les faveurs de sœur Germaine; aux repas il avait les morceaux de chair... toujours bien peigné, car il avait une magnifique chevelure frisée qu'il entretenait avec soin avec l'alcool de l'hôpital. -
- Lécun, qui s'en est aperçu résolut de lui faire une farce; il ajouta de l'eau oxygénée à l'alcool en augmentant tous les jours; si bien que Bayard devint blond. -
- et le major informé le félicita en disant: vous êtes sortant demain pour retourner au front où le soleil vous rendra votre couleur naturelle! -

- Un jour de juin, au juillet, le général me fit demander et me dit « Je vous remercie de tout ce que vous faites pour nos soldats; je vous remets 200 francs pour vous dédommager de toutes vos fournitures, vous les emploierez comme vous voudrez - mais j'étais soldat, je ne voulais pas être payé pour remplir mon devoir alors que tant d'autres donnaient leur vie pour rien! j'ai employé cette somme et au delà pour les besoins de l'hôpital... où, contrairement à ceux d'Allemagne, il manquait beaucoup de choses. - L'après midi même je parlais avec la Supérieure; sœur Janson, chez Vaissières, rue de la République, acheter 240 francs de toile caout-

caoutchoutée pour les malades qui urinaient au lit et pour ne plus avoir à faire sécher leurs matelas au soleil !

- même rue, chez Bouton j'ai acheté 25 kilos de sucre pour alléger sœur Germaine qui depuis 7 mois n'en touchait plus et l'achetait de sa poche ! cette fois c'était de la mienne !

- au bazar également où j'ai acheté 2 douzaines de cuillères et autant de fourchettes pour remplacer celles emportées par les malades - Si j'avais eu plus d'argent à ma disposition j'aurais même fait réparer le toit de l'hôpital ! il en avait sérieusement besoin - en été, les jours d'orage, l'eau des gouttières traversait les plafonds, surtout dans la salle S^t Martin où étaient les fiévreux ; c'était un branle-bas général pour déplacer les lits et rechercher les casseroles, baignoires, mandolines pour mettre sous les gouttières ! -

- Depuis 15 jours nous avons eu plusieurs blessés de l'artillerie : la France a reçu d'Argentine des chevaux à demi sauvages qui clouaient leurs cavaliers ; résultat : jambes cassées, luxations d'épaules, plaies teneuses ; un pauvre diable ayant reçu un coup de pied dans la poitrine est apporté sans connaissance ; je lui ai fait pendant trois quarts d'heure la respiration artificielle, sans succès - il avait la veine pulmonaire sectionnée et il était mort d'une abondante hémorragie interne. -

- Je saigne toujours les prisonniers allemands, ils viennent maintenant le mardi ; ils arrivent en ordre, se nettoient

les chirurgiens avant de monter, frappent à la porte avant d'entrer et me saluent... ils sont d'une docilité parfaite; quand je dis ouvrez la bouche, je pourrais m'absenter un quart d'heure sans qu'ils la ferment! Quel contraste avec les nôtres! Surtout ceux qui avaient des fractures du maxillaire inférieur et que le médecin à 5 galons m'avait envoyé pour des appareils de restauration. —

— Le 1^{er}: Lécaille me demande « eh bien, qu'est-ce que tu vas me faire? ... un appareil pour te raccommoder la machoire... » « ah! est-ce que tu me feras réformer après? » — « Oh! mon ami, je ne suis pas le général, j'en ai même pas le droit de te proposer pour la réforme... » « Alors je garde ma fracture, avec ça je n'ai pas me faire casser la queue une deuxième fois — » ... comme tu voudras —

— Le 2^e: Laburthe, pose la même question. « Est-ce qu'on nous réforme avec un appareil? » « Ah! mon vieux, ça dépend, ce n'est pas moi qui décide, je fais seulement l'appareil. » « eh bien ils peuvent se le faire au C... » et les 2 autres sont du même avis! —

je n'aurais du reste rien fait de bon, ces 4 hommes restant estropiés car ils écartent et frottent les bords de la cassure pour empêcher la consolidation; évidemment, je comprends qu'ils ne tiennent pas à retourner au front. — au lieu d'appareils j'ai fait des rapports, des dessins, des propositions

et je les ai renvoyés au 5 galons. — Je reviens aux Allemands.
un quart parlent français alors qu'il n'y a pas un Français
sur 1000 capable de soutenir la plus simple conversation —

- A partir de juin j'ai dû les faire venir à 6 heures du matin.
à la suite de protestations des habitants. —

- En juillet le capitaine français commandant leur dépôt
fut changé et j'ai été assez surpris de recevoir du rempla-
çant la note suivante : « j'apprends que mes prisonniers
sont soignés à l'hôpital mixte par le sergent Robach.
ne serait-ce pas mon ancien compagnon d'armes au 89^e ?

Signé : capitaine Paignant - à quoi j'ai répondu. «
mon capitaine, vous ne vous êtes pas trompé, je n'ai pas
oublié mon ancien adjudant de bataillon, ni son matricule
: 49. et, en qualité de secrétaire du trésorier, à l'époque,
j'ai même reconnu le g. de votre signature - je peux même
après 35 ans vous rappeler les numéros matricules de vos cama-
rades. : l'adjudant Arnoux 34. Boulze 32 - Lecane 52 -

Van Kenberg 79. Mercier 27 - . Nous sommes du reste
tous les deux de Besançon - . Evacué du front pour maladie
de foie il n'était pas brillant - Souvent je suis allé le voir
jusqu'au moment où on l'envoya pour une cure, à Luchan.

- cette station, au pied des Pyrénées, est exposée aux brus-
ques changements de température et par conséquent funeste
à ceux qui n'ont pas la poitrine solide. - . mon capitaine

en a fait la triste expérience, 15 jours après son arrivée il était mort ! — j'ai également connu à Condom, une famille dont 3 membres sont morts à la suite d'une cure à Caudebec, et trois années différentes. —

Auut — Un dimanche, en permission à Condom, j'ai la visite de l'abbé Gratian qui vient me demander un service. — comment pourrais-je le lui refuser après ce qu'il a fait pour moi. — On prépare à Agen une campagne de renfort pour le front ; son neveu est désigné pour en faire partie alors qu'il vient à peine d'être évacué. — il prétend avoir une balle sous le pectoral gauche et ne pouvoir lever le bras. — L'abbé me demande d'intervenir auprès du docteur Darlan pour qu'on le radiographie. — en 1915 la radiographie est encore une chose peu répandue, seul le docteur de Nazaries possède une installation. — il me connaît et de plus le médecin chef a bien voulu nous recommander : le neveu et moi. — La radio a donc été faite, la balle existe mais elle n'est pas sous le pectoral ; par ricochet sans doute elle s'est logée sous le deltoïde. — Muni de l'épreuve, le neveu s'est présenté à la visite. — le major de service lui a déclaré qu'il devait partir quand même, que s'il ne pouvait pas porter son sac on le mettrait sur la voiture de compagnie ; et il est parti. — dès les premiers jours,

au cours d'une reconnaissance, sa patrouille a été prise et envoyée avec d'autres prisonniers à Hanovre -

- ayant conservé la radio on l'a hospitalisé et opéré.

15 jours plus tard les Allemands le renvoyaient en convalescence chez lui avec la balle dans son porte-monnaie !

- L'oncle et le neveu ont pu faire de peu flatteuses comparaisons. - - . A S^t-Jacques la vie continue, monotone,

sous de temps en temps des cas bizarres ; un grand type

Cheminel - entité pour otite suppurée a été vu se

planter un canif dans l'oreille et y boucher la saignée

du plancher. - Le Major prévenu lui dit le lendemain

« vous êtes un mauvais soldat et vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites ; il vaut mieux aller deux fois au front qu'une fois à l'hôpital, méfiez-vous !

- 6 jours plus tard il mourait de méningite. -

un autre, qui s'était empoisonné, échappa de justesse à la mort ; on n'a pas pu savoir ce qu'il avait absorbé -

- Il y avait quelquefois de quoi rire - un malade dou-

leur de S^t-Henry avait entendu le docteur demander à

Lacan « est-ce que le N°18 urine toujours au lit. ? il

faudra le proposer pour la réforme - 2 jours plus tard,

à la visite, le voisin qui n'était pas sourd : « Monsieur

le major, je pissois au lit - » .. Oh ! mon ami, il ne faut pas

être bachelier pour pisser au lit ; moi aussi, si je voulais

je passerais au lit, c'est à la portée des gens qui ne savent pas lire, il suffit de savoir écouter. — Garenne, portez-le sortant. — Salle S^t Martin, un nommé Brunet avait remarqué que dans certains cas on faisait des injections de thérebentine pour déterminer un abcès volumineux. — s'étant procuré le nécessaire il fit si bien qu'on dut lui amputer l'avant bras — —

— par le même procédé l'infirmier Costes se fit couper l'index — — Pouzelgue, 2 doigts de la main gauche, etc-etc. — A S^t Martin également il y eut un homme qui présentait une inflammation des yeux considérable et suspecte, au point que le médecin chef dit à Garenne « il faut nous en débarrasser avant qu'il soit aveugle il ne guérira jamais, proposez le pour la réforme » — il l'a été d'emblée, sa face était écœurante. —

— 2 mois plus tard, à la sortie du gravier, je suis interpellé par un individu qui me dit familièrement « — bonjour Sergent, ça va toujours, et à l'hôpital, qu'est-ce qu'on fait ? excusez moi, je ne vous reconnais pas — « Abadie, l'homme aux yeux, vous savez bien ! j'ai été réformé il y a 2 mois. » il était en effet, méconnaissable.

— presque en même temps j'ai rencontré Tourniel, réformé lui aussi mais pour phlegmons qui se répétaient perpétuellement et qui avait eu 17 ouvertures de 4 centimètres,

rien qu'à la jambe droite - la réforme l'avait guéri !
 - A S^t Henry, un homme entre pour hémonhaïdes ; dès le
 1^{er} jour le docteur me dit « cet homme n'a rien, il doit
 s'enfoncer un cauteau dans l'anus, si cela continue vous
 irez à l'hôpital 11 demander au chirurgien s'il veut l'opérer.
 - Sur sa réponse affirmative j'accompagnai mon bonhomme.
 - Quelle surprise j'ai eu dans cette salle ! vraiment je
 ne suis pas du siècle. - il y avait 2 tables d'opération -
 dont l'une était entourée de jeunes femmes et de jeunes
 filles qui n'avaient pas l'air de s'ennuyer. -
 - on fait passer ma carte au chirurgien qui finissait une
 opération - « eh bien faites le déshabiller - quand l'hom-
 me n'a plus eu que sa chemise j'ai eu un surcôt de pudeur
 en lui disant : attendez, mais il fallu y aller -
 sur la 2^e table l'examen a été rapide « je le conserve
 à l'hôpital 11, rhabillez vous. » pendant ce temps je
 me suis approché du groupe féminin - sur le billard
 un homme tout nu, qui fermait les yeux, de honte, sans
 doute pendant que ces demoiselles lui palpaient les
 mollets, les cuisses, le ventre ça paraissait les inté-
 - resser beaucoup ! - Comme observations psychologiques
 j'ai eu d'autres cas : - de l'infirmerie de la caserne on
 dominait la place de la préfecture ; un jour, Toussaint,
 étudiant en médecine et infirmier militaire me déclara «

« ... vois-tu, les femmes me dégoutent, si tu voyais ça le soir ! » - j'ai voulu voir ; c'était en hiver, il faisait nuit - mais j'ai quand même constaté que ces dames les infirmières de l'hôpital 102 ne portaient pas seules - - quelques uns de leurs cavaliers avaient encore une canne ou des béquilles mais ce n'étaient plus des malades ni surtout des territoriaux ! Le matin au grand jour on rentrait isolément. - -

- C'est sans doute une sortie de ce genre qui me procura l'occasion de voir un chancre induré. - C'était à l'hôpital mixte ; le docteur Darlan m'ayant fait demander. -

« Robach, avez-vous déjà vu un chancre induré ? -

- « non docteur, je n'ai même jamais vu de plaques muqueuses. - pendant 3 ans, à Paris, on nous a parlé de la syphilis, conseillé de nous méfier, on aurait dit que la moitié de Paris avait la vérole ! et on ne nous en a jamais montré un cas. » - « eh bien, vous allez en voir un beau, tenez, rendez-vous compte, n'ayez pas peur d'y mettre la main - en effet j'ai reconnu l'inclination caractéristique. - - toute aussi intéressante a été pour moi l'origine de cette curiosité. - -

- Le porteur était un jeune homme distingué - G... fils d'un pharmacien de Toulouse et lui-même étudiant en pharmacie ; aussi à la 1^{re} question « comment

n'avez vous pas évité cela? « Ah! docteur il est des circonstances où l'on ne pense pas à tout! c'est à la suite d'une blessure à l'épaule que je fus évacué sur l'hôpital de Rodez. - en qualité de pharmacien j'entrai dans la société du médecin chef. prélude de l'intimité; j'étais souvent invité à dîner, on faisait de la musique, ça me compensait du séjour au front. - Le médecin chef qui était jeune dut y retourner avant moi, cependant mes visites ne furent pas interrompues... un jour, après le thé et plusieurs charmes j'ai oublié de rentrer à l'hôpital et vous voyez, docteur, ce que j'en ai conservé! -

- Peu de temps après j'assistai à une visite du même genre, :- un pauvre diable d'une quarantaine d'années, arrivant du front et désireux de voir un major ayant sa famille. Lui aussi avait attrapé la syphilis, mais dans les tranchées closes et accueillantes imaginées par Clemenceau pour soutenir le moral des poilus!! -

- désolé, il fondit en larmes quand le docteur lui dit. « il faut repartir au front sans passer chez vous. c'est dans l'intérêt de votre famille. - ne pleurez pas pour cela, vous n'avez pas commis un crime - - on a une verge, c'est pour s'en servir!! -

- nous arrivons à fin août, le sort de la guerre n'apparaît pas encore; le docteur Darlan est

devenu pessimiste ; il me dit un jour : Robach, quand la guerre finira, vous aurez la barbe blanche, et moi je l'aurai noire parce que je la ferai teindre ».

- en attendant il va tous les dimanches à Meica avec l'automobile du camarade Marquès, lequel trouve qu'on mange mieux à la caserne qu'au pays de Fleurette ; le menu y change peu : soupe aux haricots, haricots de la soupe, légumes et fruits de la propriété, car notre bandacteur possède 6 fermes ou métairies, mais il est très intéressé - le lundi matin il attend que nous soyons tous au bureau pour tendre ostensiblement à son automobiliste un billet de 5 francs en disant : « Marquès, mon ami, je vous dois de l'argent, les bons comptes font les bons amis. » - pour 60 kilomètres ce n'était vraiment pas cher ! - Il m'a souvent reproché de ne pas savoir gagner de l'argent et de ne pas me faire payer ; que d'autres personnes m'ont fait le même reproche ! il n'empêche qu'avec de l'ordre et de la méthode je réalise tous mes désirs. jusqu'à l'achat d'une maison et d'une lunette de 5000 francs (or) plus exactement : 4000 marks - Ah ! cette lunette, il ne pouvait pas la digérer, on aurait dit qu'elle sortait de sa bourse -

- Robach, me dit-il un jour d'Octobre, la guerre va bientôt finir et vous allez reprendre vos occupations

professionnelles mais la première chose que vous devrez faire
 ce sera de changer votre arbre généalogique car c'est un
 plaisir ! -- il faudra songer à gagner de l'argent et ne
 pas s'employer à l'achat d'instruments bizarres comme
 des lunettes astionamiques -- mais, docteur, c'est un
 placement de père de famille, jamais vous n'en avez fait
 un semblable ; avec vos météorites et les soucis qu'elles
 vous procurent on ne vous paie qu'une fois par an ;
 tandis que je touche les intérêts tous les soirs -- quand
 le ciel est clair ! -- l'intérêt, ce n'est pas seulement une
 pièce d'or ou un morceau de papier sur lequel on a
 imprimé : mille francs -- c'est aussi une satisfaction
 intellectuelle qui ne court pas les risques des intérêts
 matériels -- et comme les astronomes sont des gens
 désintéressés, c'est peut-être pourquoi les traités d'éco-
 nomie politique ont négligé cette forme de l'intérêt. »

- L'absence du médecin chef le dimanche après midi
 procure aux infirmiers un moment de distraction - :
 Lécian, l'infirmier modèle mais naïf se substitue
 au Major qui, du reste, le sait mais a expressément
 recommandé de ne pas se moquer de lui. —

- Garenne, le caporal, m'a conté une des séances
 « à 11 heures, au moment où l'auto est prête : »
 « M^r le Major vous pouvez partir je ferai la combe »

visite - à 2 heures, Tacan qui est allé se mettre en civil, chapeau melon, arrive dans les salles, Garenne suit avec le registre «. qu'est-ce qu'on a prescrit à cet homme? - de la cryogénine - Bien, continuez. Frimy et Garenne conservent leur calme, les malades se tordent.

Septembre nous a apporté une mauvaise nouvelle: le 209^e de réserve a été exterminé par surprise - - son secteur était calme depuis un mois; le 209 étant en seconde ligne tout le monde dormait. Lorsqu'au lever du jour une forte attaque allemande les surprit après avoir franchi la première ligne dont les guetteurs devaient dormir, eux aussi - un peu plus tard le sergent Kieff. du 9^e cru faire acte de représailles en tuant, l'un après l'autre 42 prisonniers. avec raison on l'a blâmé - ce n'était plus la guerre!

Novembre - On vient d'ajouter au nombreux personnel du service de santé un médecin inspecteur - : docteur Millies Lacroix, le frère du ministre - Comme il convenait il est venu faire un tour à Agen et, pour un personnage de cette importance ce sont les médecins chefs des hôpitaux qui sont allés le voir à l'hôpital principal. - pour la circonstance le docteur Durlan a emprunté l'épée de Bonet, l'éclanome qui a été officier de réserve et il a fait

acheter des gants par l'ordonnance. —

— L'éuto de Marquès est prête pour la réunion fixée à 10 heures lorsque le docteur s'aperçoit que les gants sont trop étroits, impossible de les mettre..

— J'ai une idée, attendez docteur, il suffit d'y mettre du talc pour les faire glisser, je vais en chercher à la pharmacie. — — A peine ai-je passé la porte je trouve un homme pour une extraction! « tenez, montez au premier, à gauche et asseyez vous, j'arrive dans 5 minutes — dans la cour je trouve une femme en pleurs, avec son mari, on leur a télégraphié et ils viennent voir leur fils, gravement malade; c'est à moi de les accompagner et les rassurer autant que possible — en même temps que nous arrive l'aumônier précédé de la sœur avec la crochette; il administre au fils mourant les derniers sacrements pendant que je tiens le parasol blanc. et que les parents gémissent.

— Cette scène m'est pénible, j'oublie complètement qu'on m'attend au cabinet dentaire et surtout au bureau.

— Quand j'y reviens après une demi heure d'absence tout le monde me regarde en riant. « eh bien! de quoi riez vous? c'est le sergent qui répond: « et ce talc! il y a longtemps que le patron est parti; un médecin inspecteur, frère de ministre, c'est comme Louis XIV,

ça n'aime pas attendre -. Il ne devait pas aimer, non plus, se déplacer, je ne l'ai jamais vu; je lui ai seulement écrit un mois plus tard au sujet d'une circulaire - cette note demandait les noms et états de services des hommes susceptibles d'être récompensés pour leur dévouement - le médecin chef a pensé à moi; Garenne a envoyé un état de proposition pour la médaille des épidémies, faisant ressortir que j'avais soigné, comme volontaire, les méningites cérébrospinales, tous les typhiques et, à mes frais, tous les militaires de la garnison -

- Quelques jours plus tard la direction demandait « le sous officier a-t-il contracté la fièvre typhoïde au chevet des malades et à quel degré de gravité? »

- Sur la réponse négative du médecin chef on a pu estimer que je n'avais fait que mon devoir et c'est l'officier comptable du 7. qui l'a eue à ma place -!

- il avait failli se noyer dans la paperasse administrative

1917 - A l'occasion du nouvel an : Migot, infirmier en supplément et photographe de profession nous a proposé de faire un cadeau au médecin chef : un portrait grandeur naturelle, encadré, et nous avons accepté. - dans le 1^{er} janvier, le portrait dans son cadre était placé sur un chevalet au bureau -

- Le docteur Darlan en a eu la surprise et nous a remercié.
- L'écrivain Benet qui est venu voir le chef d'œuvre nous a donné son avis : « ce qu'il y trouvera de mieux c'est son Vêpi avec les 4 galons. » -
- Février - Une mission est venue enquêter sur les sépultures des soldats morts dans les hôpitaux ; ayant constaté beaucoup de négligence dans l'entretien j'ai été chargé de mettre en ordre rapidement les tombes des allemands ; tant ce que j'ai pu retrouver, ce sont les noms sur un registre et dans un village voisin un cimetière en friches - j'ai fait faire en hâte une vingtaine de croix que je suis allé planter, au petit Gennevilliers, avec l'aide d'un infirmier - Il n'en était pas de même chez les allemands qui enterraient nos aviateurs avec les honneurs militaires et qui envoyaient, par la Suisse, la liste de leurs disparus avec signalement exact, à tous les hôpitaux militaires de France. nous en avions des tiroirs pleins ! -
- On a appelé la classe 16 pendant l'hiver et de nombreuses précautions ont été prises en vue d'éviter aux recrues les conséquences du froid, il y a eu cependant beaucoup de rhumes, angines et des cas de mort à la suite de bronchites capillaires - Les derniers cas étaient réunis à la S. Caprais - la maladie n'était pas très grave et

évaluait normalement mais chaque fois qu'il entrait un nouveau cas, tous les autres avaient une rechute ; à la 2^e ou 3^e ils mouraient. - Breu, Lartigue Dmer, et d'autres ne seraient pas morts si on avait pu les isoler, mais nous n'avions d'autre local que la salle S^t Henri où la moitié des carreaux manquaient - Je vois encore le docteur Darlan me demandant « où allons nous mettre celui là ? » le docteur, il n'y a qu'à S^t Caspary avec un matelas par terre, et d'ajouter en serrant les poings avec une figure indignée « Mais il va y mourir !! - C'est peu de temps après, à la suite d'un décès qui fut l'objet d'une interpellation à la chambre que le docteur Darlan se fit réformer ; il avait 66 ans -

Morte à l'hôpital

Janvier 1916 -

On vient d'appeler la classe 16 ; comme l'hiver est rude de multiples précautions ont été prises en faveur de ces jeunes soldats : ils ont reçu des vêtements supplémentaires, tricot de laine, gants de laine etc - quand il pleut on leur fait l'instruction dans les chambres ou au réfectoire et on a même installé des cabi- nets à chaque étage, sur les paliers pour qu'ils ne descendent pas dans la cour pendant la nuit ;

durant le jour les chambres sont chauffées et l'ordinaire habituel des troupes a été beaucoup amélioré. -

- En voulant bien faire pour éviter le mal on est allé au cleyent de lui ; les transitions ont provoqué des rhumes, et des bronchites capillaires que j'ai eues à l'hôpital. -

- A leur arrivée, ces jeunes gens ont été examinés avec soin dans tous les sens ; comme dentiste j'étais chargé de leur visiter la bouche ; à côté c'était l'épreuve visuelle, la mensuration, etc. - Le médecin qui me précédait me dit : « voyez donc celui-ci, quelles douleurs de caries ». en effet, c'était un pâtissier confiseur dont toutes les dents étaient enfoncées au cillet par les vapeurs de sucre - « mon garçon il faudra demander qu'on vous soigne les dents, on vous conduira à l'hôpital où j'ai mes instruments. -

- Le dernier examinateur s'occupait de l'état général et de l'hérédité, là, le pâtissier déclara que la veille il avait eu bien mal au ventre « eh bien, mon garçon si vous souffrez à nouveau vous n'avez qu'à vous faire porter malade. »

- Ayant souffert à nouveau pendant la nuit il déclara le matin, à l'appel : je suis malade - . S'est-il mal exprimé ou le sergent n'a-t-il pas entendu, toujours est-il que n'étant pas porté sur le registre il a dû descendre à l'exercice -

- en rentrant il avait une fièvre intense, le médecin de service nous l'envoya d'urgence et 24 heures plus tard il était mort !

- Le père, avisé par télégramme, était arrivé de suite et le fils lui avait dit « à l'appel j'ai dit au sergent que j'étais malade et on m'a envoyé quand même à l'exercice. »
- Aussi, grande rumeur à l'hôpital; le père s'adresse au général qui ordonne l'autopsie. C'est le docteur Darlan qui l'a pratiquée en présence de 2 autres médecins: l'homme était mort de péritonite aiguë, provoquée par 2 perforations intestinales. Garenne, le licencié fit les rapports mais l'affaire s'amplifia. — Le père, qui faisait de la politique et connaissait un député lui fit faire une interpellation à la chambre et les enquêtes recommencèrent. — Le docteur Darlan pressentant des ennuis me dit « Robach, portez moi sur la liste des hommes proposés pour la réforme de jeudi. et allez prévenir le général, ça sent mauvais, il est temps de partir » et le jeudi mon médecin chef réformé prenait, en civil, la route de Neziac. — Entre temps le médecin inspecteur était venu enquêter à Alger, avait emporté le registre de correspondance, car il fallait une sanction. — Et ce fut le médecin principal, Gils, qui, quoique n'ayant rien su de l'affaire, fut puni de 60 jours d'arrêts de forteresse. — L'opinion publique était satisfaite.
- quelques jours plus tard le docteur Gils, à 70 ans, rentrait discrètement chez lui, rue de Rennes. à Paris.

Le nouveau médecin - Le service continue -

Le docteur Darlan ayant été réformé jeudi dernier a été remplacé par un médecin de l'active sur le point de retourner au front - Il a cependant continué de venir pendant quelques jours afin de passer le service à son successeur et lui présenter le personnel - Nous avons vite constaté que ce 3 ficelles n'était pas commode, il parlait à tous sur un ton qui me rappelait mon caporal du 89; ancien garçon de café. Sachant tout juste lire et écrire et qui nous répétait de temps en temps : je vous ferai passer le sang. -

- Notre nouveau tambour n'allait pas aussi loin mais son speech d'arrivée ne manquait pas de raideur, c'est tout juste s'il ne nous a pas tirés d'embuscades - Nous étions prévenus que le lundi matin tout le personnel devait être aligné dans la cour pour la présentation - Le grand jour est arrivé -

- Le patient avait repris une dernière fois son bel uniforme, et à 9 heures il était là - nous tous alignés sur un rang, moi en tête comme plus ancien. -

« Docteur, je vous présente mon personnel, tous gens dévoués qui m'ont secouru avec zèle dans les moments difficiles et sur lesquels vous pouvez compter :

1° - « Le sergent Robach, engagé volontaire; l'homme

- de confiance de l'hôpital, il remplit le rôle d'infirmier major en même temps qu'il est dentiste de la garnison. - j'ai toute confiance en lui, il détient les secrets de l'hôpital et je ne lui en ai jamais demandé l'emploi. - un peu dans les nuages ! il va facilement prendre le train au mess et manger à la gare ! - Pendant ses loisirs il travaille avec nous au bureau. - il vous amènera de le voir sortir subitement et de passer par la fenêtre pour arriver plus vite ; ne lui demandez pas où il va il n'en sait rien. - Si, après votre départ il se présentait quelque pièce à signer, ne vous dérangez pas, il signera pour vous ; il fait ma signature mieux que moi ! » - Le tambour en était réveur !
- 2°. voici le sergent Lamar, 1^{er} secrétaire du bureau, affecté ici comme auxiliaire, crises de rhumatisme, les craquements de ses genoux pouvant vous faire croire que le plancher n'est pas solide, c'est un homme sérieux et dévoué qui connaît bien son service.
- 3°. le caporal Gerenne - 2^e secrétaire, également du service auxiliaire pour faiblesse de constitution ; vous pouvez constater que cette gerenne ne contient pas un fameux lapin ; en qualité de licencié es. lettres il est chargé de faire les rapports divers. -
- 4°. le soldat Precly, toujours auxiliaire, qui a failli

être coupé en deux par un éclat d'obus, il vous fera voir sa curieuse blessure, longue de 20 centimètres, au niveau de l'estomac -

5° Le principal infirmier, Lacan, auxiliaire par défaut de truelle, il n'a que 1^m 50.. d'un dévouement remarquable, ne déjonne qu'après avoir fait tous les pansements, quelquefois 2 heures après les camarades, vous pouvez avoir toute confiance en lui -

- Voici Timmy, autre infirmier désigné, affecté aux contagieux, puis Capitat qui est entré ici comme malade, il avait une chaude fièvre qui aurait fait tourner un petit moulin -

- Pour 143 malades nous n'avons que 9 infirmiers titulaires les 8 autres sont des malades que nous conservons pendant 3 mois pour assurer le service : Le sergent Robach vous donnera des explications - Sur ce le docteur Darlan nous a remerciés de nos services, recommandé de les continuer et serré la main -

- C'est alors que nous avons entendu le speech presque menaçant à la suite duquel Lacan me déclara le sergent, ça va barder !

- Heureusement, ça n'a pas duré, à peine une semaine, et nous avions un nouveau médecin à 3 galons, un père de famille.

celui là : le docteur Roumat, de Puy l'Évêque, civil mobilisé, de la même classe que moi - Le service a repris comme au temps du "Patron" où j'étais investi de la signature en cas d'absence

- Peu de temps après son arrivée il fut chargé de m'annoncer que j'étais puni de 15 jours d'arrêt de rigueur pour avoir écrit à des clients en franchise postale - en effet, depuis ma mobilisation

je suis toujours venu travailler le dimanche, tantôt à Nérac, tantôt à Condom pour entretenir ma clientèle ; de l'hôpital j'envoyais des rendez vous sans affranchir puisque j'étais mobilisé —. Or, il y avait au bureau de Nérac une employée de postes, et des poste à qui je n'avais pas voulu obéir en refusant de la faire passer avant son tour ; ce fait était d'avant guerre et elle m'en avait gardé rancune —

— Un dimanche, à Nérac, mon propriétaire qui était facteur de ville, me prit confidentiellement de la part du receveur que j'étais signalé comme abusant de la franchise postale et que je serais bien de changer mon écriture et les enveloppes —

— J'ai suivi le conseil en achetant des enveloppes de différentes couleurs et en faisant écrire les adresses au bureau au par des malades — Mais la postière, la vile postière, s'en est doutée ; elle ouvrait les lettres et elle dut en envoyer quelques unes au Médecin principal puisque celui écrivit en échange la note suivante. « Le Médecin principal de 1^{re} classe à M^{re} le Médecin chef de l'hôpital mixte - Alger -

« Je vous fais connaître que j'inflige une punition de 15 jours d'arrêt de rigueur au Sargent Robach, de votre hôpital pour le motif suivant : a incontinent expédié en exemption de taxe sans le couvert de la franchise militaire, un avis commercial.

— Le docteur Traumat en a été plus étonné que moi, quoiqu'il ait ajouté « avec votre belle écriture, vous êtes bouclé ! »

- Je n'étais pas la seule victime de cette ruse qui n'avait personne au front ; M. Berreté, qui n'était pas un mari fidèle a acquis la certitude que plusieurs de ses lettres avaient été détournées et même que des poils avaient eu des scènes de ménage pendant leurs permissions, pour la même raison. -
- Les anets de rigueur pour un sous-officier consistaient à rester dans la chambre et à n'en pas sortir, même pour manger.
- Mais, c'était l'époque de la pêche ; les secrétaires tendaient tous les soirs des lignes dans le canal et ramenaient le matin quelques anguilles - je ne suis pas pêcheur mais pour naquer le directeur, je les accompagnais, nous avons même passé la nuit dehors à 2 reprises - le deuxième matin j'ai pu offrir au docteur Roumat une anguille magnifique que je n'avais, certes, pas prise dans ma chambre - je ne suis jamais tant sorti que pendant ces 15 jours d'anets - Un mois plus tard vint la saison des aloses, ces poissons migrateurs qui remontent les fleuves pour pondre leurs oeufs. Comme le premier barrage de la Garonne est à Agen elles y sont arrêtées et on les prend par milliers. - mais il est interdit de pêcher 600 mètres sous le barrage - mes compagnons violaient la défense de temps en temps le soir et je les accompagnais, sans être puni ! - un Samedi soir, pour faire le lendemain une surprise à ma famille, nous avons fait une pêche miraculeuse. - on réparait le barrage et l'eau avait creusé des rigoles dans les terrassements de la rive ; les aloses

remontaient ces rigoles presque à sec et nous les prenions à la main - quand nous en avons eu une trentaine de kilogs dans un sac que 2 de nous portaient avec une perche, nous reprîmes le chemin de l'hôpital; mais une surprise nous attendait: après avoir pris les aloses nous avons été pris par les gendarmes! - Heureusement pour nous, ces braves policiers étaient mes clients et se sont rappelés de mes opérations, gratis et sans douleur! - nous avons été dérangés - sur leur conseil nous avons fait un détour à travers champs - - avec nos aloses et le lendemain j'arrivais chez moi avec un poisson magnifique qui pesait plus de 5 Kilogs - - Bien entendu la pêche fut renvoyée à l'année suivante mais un mois plus tard je quittais Agen pour Barbazan, comme dentiste militaire - la nomination, à la date du 1^{er} Juin m'invitait à rejoindre mon poste sans délai - - A peu près au même moment alors que j'étais, comme chaque quinzaine, à Landam j'ai trouvé une feuille attestant que ma femme touchait une allocation, ce que j'ignorais complètement - c'est M^{re} Larue, secrétaire de la préfecture qui lui avait conseillé de la demander et, comme toutes les femmes de mobilisés on la lui avait accordée - - C'est alors que j'écrivis au sous-préfet: M^{re} Fleury, pour le prier de supprimer cette allocation et que, au risque de passer pour une paire je refusais d'être payé pour remplir le plus sacré

de mes devoirs - peut être n'ai-je pas été seul ! mais on m'a souvent répété que j'étais un naïf, à commencer par le sergent Lamoignon qui, ayant déjà 6 enfants s'est empressé d'en avoir un septième pour toucher davantage. -

- Revenons 6 mois en arrière ; le général Bonnet m'avait fait demander pour me dire « mon ami je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour l'armée, à titre gracieux - je tiens à vous récompenser : je vous nomme dentiste militaire. vous continuerez comme par le passé votre service à l'hôpital S^t Jacques » - « Mon général je vous remercie de cette faveur, mais permettez moi de vous en demander une plus grande : c'est de me laisser mes galons de sergent et mon poste obscur à l'hôpital mixte - avec ce grade je pourrais être envié et déplacé alors que d'Agen je peux me rendre chez moi tous les dimanches y entretenir la clientèle que j'ai besoin de retrouver après la guerre. » - « Eh bien, soit, vous resterez sergent à S^t Jacques. -

- Mais le général Bonnet ne commandait que la 61^e subdivision, ayant lui, et au dessus de lui pour les hôpitaux, il y avait le directeur du service de santé qui m'avait déjà témoigné sa sollicitude par des actes de rigueur. - J'étais bien tranquille à S^t Jacques depuis mon maintien lorsque je reçus un jour l'ordre d'un médecin à 3 galons d'avoir à me présenter à lui dans l'ancien couvent de S^t Fay ; c'était le docteur Grand, de Montiejeau, évacué du front et ayant le N^o 2 pour y retourner. - Ce n'est pas sans surprise

que j'ai entendu ce qui suit : « Vous êtes bien le dentiste de la garnison » - oui docteur. Comment n'êtes vous pas dentiste militaire ? - docteur, j'ai demandé à rester sergent pour continuer en même temps mes fonctions d'infirmier major à l'hôpital mixte - «. Bien, désormais c'est moi qui serai le dentiste de la garnison et vous viendrez travailler ici, prenez une voiture pour apporter votre matériel. — Avant d'obéir. Sans hésitation ni murmures je suis allé voir le général ; je lui ai fait part de l'ordre reçu et il y a ajouté « le docteur Grand n'a pas d'ordre à vous donner, vous restez dentiste de la garnison à l'hôpital mixte - Retour à St-Jay faire part de cet ordre au 3^e g^{en} qui me déclare «. eh bien, restez à St-Jacques mais vous n'y ferez plus le dentiste, vous devrez m'adresser tous les malades qui auront besoin de soins dentaires... » - Ainsi fut fait, mais j'ai conservé mon matériel.

Et subitement, quelques jours plus tard, je recevais ma nomination de dentiste militaire à l'hôpital de Barbazan, avec ordre de rejoindre mon poste sans délai - j'ai obéi après avoir mis en sûreté ce qui m'appartenait, des livres, un sac de biscuits etc - Je n'ai pas voulu revoir ce médecin assez puissant pour me faire expédier malgré le général et lui passer mon service mais dans la chambre d'officiers où j'habitais il y avait une grande commode sur laquelle j'avais installé : 1^o les instruments traqués à l'hôpital - 2^o ceux reçus du service de santé de Toulouse. et 3^o -

les fournitures achetées à mes frais, le tout accompagné d'un inventaire daté et signé - le tout constaté par le sergent secrétaire -

- Le 2 juin j'étais à Barbazan où l'hôpital 55 était installé au Grand Hotel; une belle chambre m'a été attribuée, au 2^e étage avec loggia et vue sur la vallée de la Garonne - Ici, point de malades mais seulement 32 blessés convalescents et un personnel plus nombreux qu'à Agen; il est vrai que nous dépendons du service de santé et non plus de l'armée -

- Le docteur Bassal est médecin chef à 2 galons; le docteur Simon, un autre 2 galons l'assiste; il y a même un médecin auxiliaire, un officier gestionnaire et un pharmacien, sans compter les infirmiers; tout ce monde pour 32 hospitalisés qui n'ont qu'à se reposer - en 8 jours tous ont eu la bouche en bon état et j'en ai eu, moi aussi, qu'à me promener -

- Le matin je vais lire mon journal dans le parc et assister à la cure d'eau des civils qui viennent faire une saison purgative -

- J'y ai fait de curieuses observations; les eaux de Barbazan sont purgatives, assez faiblement mais il est facile d'augmenter leur action, c'est du reste une règle; les médecins prescrivent de prendre dans le courant de la matinée 2 ou 3 bouillons d'herbes dans lesquels les hôteliers font dissoudre 3 à 4 grammes de sulfate de magnésie - alors la cure devient efficace; il suffit de se promener le long des bords pour en être persuadé -

- Et mais d'un kilomètre, de l'autre côté de la Garonne,

c'est le 18^e Corps d'Armée qui dépend de Bordeaux, alors que nous sommes du 17^e. Il y a aussi à Saures un hôpital pour convalescents. J'ai eu l'occasion de donner au personnel quelques soins, notamment à M^r Pauty de Bayonne, à sa femme et à sa fille. J'ai vu par lui que l'eau de Barbazan contenait 0 gramme 245 de sulfate de magnésie et 0^{gr} 250 de sulfate de soude; les premières analyses qui datent de 150 ans attestent que ce titre n'a pas changé. Comme une purgation normale est de 30 grammes il conviendrait donc d'avaler 60 litres dans la journée, c'est pourquoi les baillottes d'herbes viennent à propos dispenser de cette pénible opération. Cependant on boit tout de même beaucoup; les veines contiennent presque un tiers de litre et on en absorbe au moins 3 ou 4. quelquefois beaucoup plus car le prix de la cure a été porté de 12 à 20 francs et il y a des baveurs économes qui en veulent pour leur argent; comme ce sont pour la plupart des gens obèses ou congestifs il y a chaque année 1 ou 2 morts. J'en ai vu 2.

La station est renommée, outre son action curative on y jouit de la tranquillité, on y oublie les soucis quotidiens; en un mot c'est le repos moral et physique propre à toutes les stations thermales, on commence du reste à les appeler climatiques. A côté de ses avantages la cure de Barbazan présente un inconvénient, c'est que l'eau contient également du sulfate de chaux: du sulfate, à raison de 2 grammes par litre.

j'avais en effet remarqué sur la grande sphère de cristal d'eau sont l'eau, des incrustations blanchâtres qui m'avaient paru suspectes ; elles le sont en effet car les reins ne sont pas aptes à éliminer le platine ; il en résulte que la plupart des malades s'en plaignent ... mais heureusement, la Providence a fait jaillir, pas loin d'ici, à Capvern, une autre source qui guérit précisément les reins ... et on ne manque pas de prescrire aux habitués une petite cure, soit disant complémentaire, à la station voisine ; de même la direction de Capvern conseille à ses clients, pour l'année suivante, un séjour à Barbazan. (aidez vous les uns les autres, dit à peu près l'Evangile).

- Je passe mes journées avec M. Couret, mobilisé comme médecin auxiliaire, en réalité propriétaire à 4 kilomètres d'ici, à Galie, où il a sa famille - il est assez potinier mais comme je ne le suis pas il y a compensation - sa femme, M^{lle} Sagailharde ne l'était pas que de nom, elle était très intéressée, c'est elle qui porte la culotte ; comme à un jeune homme elle lui donne 5 francs le samedi pour son tabac et il arrive parfois que je lui avance 40 sous le jeudi - à un homme qui, à la mobilisation, a vendu son commerce 700'000 francs (or) !! -

- A la saison des hammes, sur les instances de mon compagnon, je suis allé plusieurs fois en chercher avec mon sac d'alpiniste ; les premières fois c'est moi qui les ramasseais ; ensuite la meilleure de maison m'a donné un râteau pour repêcher

celles tombées dans le ruisseau, alors qu'il y a une centaine de
grammiers - finalement, une dernière fois, car j'ai compris,
M^{me}. C. me dit « restez au salon je vais vous remplir votre
dieu ! - En arrivant à l'hôpital j'en ai pas été trop surpris
de constater que les grammes étaient à moitié pourries. -
il n'y en avait pas une seule mangeable, au point que M^{me}
Faurcadet, la secrétaire me dit d'un air scandalisé « elle
a ~~osé~~^{osé} vous donner cela, c'est une honte ! - »

- Les habitants du village, que je soigne gratuitement, sont
plus généreux ; on a su que j'étais végétarien et tout le
monde m'apporte des grammes, au point que je ne sais plus
où les mettre - l'armoire à linge en est pleine, les tiroirs
de la commode sont garnis, il y en a jusque sous le lit -
- elles embaument la chambre et les corridors, au point
que le médecin chef pouvait répondre aux civils qui
demandaient le dentiste « vous n'avez qu'à monter au
deuxième et vous laissez guider par votre odorat, vous arri-
verez directement à la porte ». il aurait pu ajouter «
s'il n'est pas en ballade, car je me promène souvent,
j'explore les environs ; une vie de rêve ! ma salade est persi-
lée de 11 sous par jour à 171 francs par mois. j'en ai même
touché une prime d'habillement qui m'a permis de mieux
représenter - Mais j'ai un gros inconvénient, je
suis à près de 300 kilomètres de chez moi. -

Ayant exposé ma situation au médecin chef, et vu que je n'ai rien à faire il a bien voulu me permettre de partir le samedi et rentrer le lundi ; je pars de Montrijeux à 3 heures et je m'arrête à Agen où la sœur Supérieure m'a conservé le lit et le souper. - en repartant le lendemain matin je suis à Condom vers 8 heures. - pour le retour je passe par Riscle et suis à Barbazan le lundi vers 2 heures - pendant 5 mois j'ai circulé ainsi, soit par Neirac, soit par Condom. - Sur la ligne de Riscle on a vite connu mon passage du lundi, à Eauze surtout, où personne ne m'a remplacé et bientôt on me demanda d'arracher quelques dents au passage - ce fut d'autant plus facile que le mécanicien était mon client et qu'il se prêtait à la cambino! - A Bretagne je montais au faucon, choisissais une valise ou un colis pour faire asseoir les patients que le chef de gare, le père Vieffer, guidait lui-même vers le cabinet du dentiste. : c'était amusant. - Bien entendu je n'avais pas le temps d'insensibiliser les gens, il y en avait qui poussaient des cris, à croire qu'une rame de wagon leur passait sur le pied! et aussitôt les têtes des voyageurs sortaient des portières! - Presque toujours les 5 minutes d'arrêt étaient doublées; j'entendais les impatients « qu'est-ce qu'on fait donc ici, qu'on ne peut pas. » et le chef de gare de leur répondre « il n'a plus qu'une dent à enlever, il aura vite fait, c'est un cas! - Naturellement, les extractions, avec douleur, étaient gratuites -

je demandais seulement aux patients de ne pas cracher sur les bagages, ce qui n'était pas superflu ! - -

- Et le train partait - Sur cette ligne il n'y avait jamais de contrôleurs, surtout après l'auze ; du fourgon je passais à la locomotive, où je m'exerçais à envoyer du charbon dans le foyer ; ce n'est pas facile, alors je n'étais plus un as et je passais la pelle au chauffeur - d'autres fois pour me payer la tête des voyageurs qui avaient troué le temps long et protesté je déclanchais le frein à air dans une courbe ; au bruit et au ralentissement du train toutes les vitres s'ouvraient, les têtes paraissaient - alors, avec le sursaut je remettais le train en marche ; à Nagara je rentrais en wagon.

- Mais après mon arrivée à Barbazan je recevais du docteur Grand la note suivante : A M^r Robach, dentiste militaire à Barbazan - Je suis informé que depuis votre départ, vous êtes venu plusieurs fois caucher à l'hôpital mixte et que vous avez demandé les clés de la nouvelle et de l'ancienne salle de dentisterie - Comme vous seul, j'en ai la certitude, avez pénétré dans les dits locaux et qu'une partie du matériel a disparu je vous prie de me fournir toutes explications nécessaires avant que j'aie recours à votre égard à des sanctions disciplinaires - Signé : Grand. - - Il est difficile d'être plus catégorique et cynique ; non seulement je n'avais rien pris mais j'avais laissé des fournitures achetées à

- mes frais : un fauteuil, 70 ampoules, un angle droit neuf, 1 spatule agate, des fraises, des meules etc. Tout énuméré sur un inventaire daté du 1 Juin et signé ; lequel mentionnait également tout ce que j'avais reçu de Toulouse... —
- Cette note ne m'a pas troublé, il n'y a que la vérité qui offense — je l'ai communiqué au docteur Barbazan en lui demandant d'aller voir le Directeur du Service de denté. « Je vous entends mais... êtes vous franc-maçon » non docteur. « alors il vaut mieux vous abstenir, allez plutôt à Agen vous expliquer... ».
 - C'est ce que j'ai fait — accueil cordial auquel j'ai opposé de la froideur — « docteur, vous m'avez écrit une lettre qui m'a surpris ; j'ignore ce qui peut vous manquer mais j'ai laissé un inventaire que vous avez du trouver sur la commode... ».
 - j'ai emporté le tour à fraiser, les claviers et les instruments qui m'appartenaient — j'ai même laissé le fauteuil, car il est à moi, la sœur supérieure peut l'attester. « Eh bien puisque vous n'avez rien pris d'autre, n'en parlons plus » — Au revoir, docteur !
 - Il ne se doutait pas que 4 ans plus tard je le supplanterais comme dentiste à Montrieux.
 - Mais revenons à Barbazan où je n'ai qu'à me promener —
 - de temps à autre je ne perdais que le soir pour Toulouse ; il me fallait alors attendre plusieurs heures le rapide de Bordeaux qui passe vers 4 heures du matin. — Le 4 Septembre 1916 je dormais à la salle d'attente lorsqu'on apprit qu'un terrible

accident venait de se produire à 15 kilomètres d'ici : le rapide de Bordeaux a tamponné le rapide de Paris, en pleine - il est 10 heures 1/2 grande agitation dans la gare ; on court, on téléphone, les gendarmes arrivent ; mais il n'y a pas de matériel de secours, il faut aller à la caserne et il est plus de minuit quand 12 soldats arrivent avec des matelas. Puis, le temps de préparer une machine et 2 wagons il est une heure - je me glisse dans ce train et nous arrivons à St-Jory. - à 500 mètres de la station le train de Paris est sur la voie ; il fait nuit noire, on ne distingue rien si ce n'est, près de la machine le wagon percuté : vieux modèle léger qui s'est placé en travers de la voie. - aucun éclairage que les lampes et bougies fournies par les habitants du voisinage et qui circulent à travers les champs où l'on transporte les morts et les blessés. Sur la route, à 200 mètres quelques autos font la navette avec les hôpitaux de Toulouse. - Les 8 grandes voitures sont restées sur les rails mais après le fourgon de queue on avait imprudemment ajouté un wagon de 1^{re} classe qui a supporté tout le choc ; le châssis a traversé le talus et soulevé la 2^e voie ; le toit du wagon a été projeté à plus de 10 mètres et ressemble à un bateau dans un champ de maïs ; il n'y avait, heureusement, presque personne dans cette voiture - quand je suis arrivé avec 4

soldats et un matelas, sans brancart; nous avons transporté une vieille dame, ayant aux oreilles des diamants énormes qui nous renvoyaient la faible lumière de la lanterne - La plupart des morts, provenant du train tamponneur qui marchait à 80 à l'heure, ont été tués par le choc dans les compartiments intacts: une quarantaine que les journaux réduisent à 6! à 4 heures les blessés étaient évacués il ne restait que 200 ou 300 voyageurs assis sur leurs valises dans les champs en attendant le jour - la machine du train tamponneur (n°1910) était couchée sur le talus, le mécanicien et le chauffeur morts - Quand les autorités sont arrivées j'ai pu entendre le rapport du chef de train de Paris: tous les jours, à Montauban les 2 rapides arrivent à un quart d'heure d'intervalle; en cas de retard, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui part le premier - aujourd'hui c'est Paris qui était devant, mais la machine flanchait; c'était une locomotive allemande dont la grille est faite pour le gros charbon alors que celui utilisé est trop menu et passe à travers - Au départ de Montauban, dit ce chef, je reste empêtré par le disque jusqu'à ce que j'aie dépassé la première station, puis, de même pour la deuxième et ainsi de suite - dès que mon train est tombé en panne j'ai mis le feu rouge pour me porter en queue et j'ai eu juste le temps d'y arriver que le Bordeaux était là, j'ai failli

être écrasé, il n'y a qu'une explication à donner c'est que le mécanicien du Bordelais a brûlé les 5 disques. !

- Vers 5 heures on avait organisé le transbordement ; j'en ai profité en direction de Montauban mais j'ai manqué la correspondance de Condom ; je n'y suis arrivé que le soir et les clients ne m'avaient pas attendu. —

- Novembre - avec le service d'hiver plusieurs trains furent supprimés et il ne me fut plus possible de passer, à l'aller, par Toulouse ; alors les voyages me devinrent pénibles.

; j'arrivais à Riscle à 10 heures du soir et, quel que soit le temps, souvent par nuit noire, je faisais à bicyclette les 75 kilomètres pour Condom ou les 95 pour Nérac.

- 2 ou 3 fois j'ai roulé dans la neige et toujours sans lanterne - j'ai eu la chance de ne jamais avoir de crevaisson et de ne jamais rencontrer un gendarme. —

- Le printemps est arrivé, puis l'été, avec le rétablissement du service j'ai pu à nouveau passer par Toulouse jusqu'à ma libération, au mois d'août. —

- Entre temps j'ai été déplacé ; le Grand Hôtel de Barbazan a été rendu à son propriétaire : Bergaunon — à

la date du 15 Décembre 16. - M^r Lauret, avec qui je passe mes journées puisqu'il n'a rien à faire a obtenu que nous soyons versés tous les 2 à l'hôpital 59 de Gaucan Papi-
- gnan. — Cet hôpital est installé dans l'ancien petit

Séminaire, il y a 550 lits et un personnel nombreux : 82 en tout pour 3 blessés à peu près guéris ; il y a même plus de médecins que de malades. - Et dire qu'à Agen je n'avais que 9 infirmiers, au point que plusieurs fois j'ai dû aider à descendre les morts, et le lendemain les porter aux parents. ce qui n'était pas gai.

- Les villes de Montrejeau et de Gauregan Polignan étant privées de dentiste à demeure j'ai eu assez vite une petite clientèle civile et c'est là que j'ai connu celle qui devait, sans plus tarder, devenir ma femme. (24 juillet 16). car dès ma nomination à Barbazan je venais déjà 2 fois par semaine à Polignan. - Le dernier est resté à peu près vide longtemps.

- En Février il est arrivé une trentaine de convalescents, j'ai eu vite fait de les soigner car, sur le point de repartir au front, ils n'étaient pas toujours satisfaits. - en voyant le tour à prendre l'un me dit : « qu'est-ce que c'est que ce tour là ? ça fait mal ? c'est pour soigner vos dents avant qu'elles vous fassent mal ! » ah ! mais tu sais, je ne veux pas souffrir, j'en ai marre ! - un autre « qu'est-ce que tu vas me faire, si c'est pour m'envoyer au front je n'ai besoin de rien » - un 3^e « j'ai une sale gueule je la garde, j'espère bien qu'ils me réformeront. - Au bout d'un mois l'hôpital était vide à nouveau ; c'est alors que la direction me fit envoyer à Salies du Salat, à l'hôpital des tuberculeux.

- Dans cette petite ville assez plaisante je suis resté 2 mois

qui ont été agréables et intéressants - L'hôpital, qui n'est pas grand, est installé dans un vieux bâtiment où j'ai une chambre - il n'y a que des tuberculeux dont certains ont des carrels peints qui leur donnent des allures d'automates quand ils se promènent en ville. - Comme médecin chef le docteur Lazes, spécialiste, de Berk sur mer, assisté d'un médecin auxiliaire, d'un pharmacien à 2 galons : Larnieu de Montjeau, d'un pharmacien auxiliaire. M^r Babot de Leignac; c'est ce dernier qui sera mon compagnon: d'un caractère gai, spirituel et même bouffon j'ai passé avec lui les 2 meilleurs mois de la guerre; de ma vie je n'ai tant ri -

- Outre les infirmiers il y a 4 dames anglaises dont le dévouement me rappelait les sœurs de charité; de plus leur situation leur permettait des largesses que les sœurs ne pouvaient pas avoir - - Le côté intéressant pour moi, car j'ai eu peu de travail, a été d'observer tous les degrés et toutes les formes de la tuberculose, d'assister à des opérations chirurgicales importantes que j'avais vu pratiquer autrefois sur des cadavres - moins intéressants étaient le nettoyage et le pansement des fistules et des abcès froids;
- le docteur Lazes voulait m'en charger mais je lui déclarai courtoisement que ce n'était pas dans mes goûts.
- Parfois, quand les pharmaciens s'absentaient je préparais les vins et les ordonnances et je me promenais ensuite -

Mais tous les soirs après souper je parlais avec le camarade Babat;
 - très élégant il était remarqué à Salies, les bonnes fortunes ne
 lui auraient pas manqué, attendu qu'il y en avait même pour
 les malades qu'on savait tuberculeux; d'autre part il était marié.
 - Nous allions souper chez un de ses confrères civil: Ferrié.
 dont la femme, pas très intelligente, avait tant fait, sans
 pleuvair! elle se délectait et riait aux larmes quand mon
 camarade lui racontait des histoires grivoises et même saadiques.
 - il me dit un jour « ce soir mon ami, je veux la faire passer
 par force! - le plus extraordinaire, c'est qu'il a réussi -
 - le pauvre frère Ferrié riait jeune sur la chaise alors que
 je rougissais plutôt - Déjà autrefois, car elle avait passé
 la cinquantaine, lorsque son mari était pharmacien à Montauban.
 elle n'était pas insensible aux avances des officiers du régiment de
 dragons, au point qu'une nuit un jaloux avait dessiné à la craie
 sur les vitres une énorme tête casquée. - - Comme elle était très
 curieuse mon camarade excitait cette curiosité en lui racontant
 de prétendues fredaines avec une femme mariée de Salies;
 elle aurait donné la pharmacie pour la connaître! - -
 - Un soir, nous étions en promenade, du côté de Mane, je vis mon
 compagnon se mettre à genoux au bord d'un ruisseau et se relever
 avec les genoux de son beau pantalon, l'encreux - - une heure plus
 tard, chez Ferrié, j'en avais l'explication: B. prend un air
 inquiet et apeuré en racontant qu'étant aux effusions d'encre une

haie il venait d'être surpris par le mari de la dame en question !
et qu'il a pu s'échapper à temps en se glissant à genoux à tra-
vers la haie. « tenez, regardez mon pantalon ! il n'y avait
pas de doute possible ». Je n'ai pas connu la suite de cette
histoire, ayant été rappelé à Polignan après 2 mois de séjour.

- Par moments j'étais plutôt gêné, par exemple le soir où
le gendre, venu du front en permission, entendit son fils âgé
de 4 ans lui dire « M^r. B. il fait des bises dans le cou à
maman - et nous étions tous présents ! - -

- J'ai dit tout à l'heure que les Salisiennees provoquaient
les malades et le personnel, j'en ai un neveu du maréchal
Foch, médecin à Zgalans qui, en repos à l'hôpital, disparait
pendant une huitaine de jours ; le docteur Lozes allait
alerter la direction lorsqu'on apprit qu'une élégante bouchère
de la ville manquait aussi à l'appel ; on en conclut,
avec beaucoup de raisons, qu'elle s'était laissée enlever
et l'affaire n'eut pas de suite, tout au moins à l'hôpital !

- Quinze jours après mon arrivée parut une circulaire pres-
crivant que tous les sous officiers devaient être porteurs d'une
épée ou d'un sabre - ; c'est moi qui suis allé les chercher
au dépôt, à Toulouse. - j'ai pris ce qu'on m'a donné, 3
énormes sabres de tringlats qui ont provoqué l'hippocrisie
à mon retour - aussi, le dimanche suivant j'ai rapporté
de Condom une épée d'officier de marine avec sautoir

de cuir et garnitures de cuivre doré, laquelle épée provenait de la collection de mon oncle vers 1880. - à chacune de nos rencontres le médecin chef avait le sourire « Vous me faites l'effet d'une poule qui vient de ramasser un cauteau. » -

- Parmi les malades, certains atteints de carie de la colonne vertébrale, portaient des corsets plats qu'on renouvelait de temps en temps ; j'en ai fait plusieurs dont un, le dernier, en onze minutes - j'ai même travaillé au plâtrage d'une jambe dans des conditions spéciales - Un soir vers 8 heures on vint demander le docteur pour aller à St-Martory, où un homme venait de se faire écraser la jambe par son tombereau ; heureusement pour lui le sol terreux avait cédé et les 2 os étaient seulement cassés -

- Vivement, à bicyclette, je cours chez le médecin chef et chez les Anglais et, peu de temps après une auto avec tout le matériel nécessaire nous emportait à St-Martory -

- La jambe était dans un piteux état - on a endormi le blessé à l'éther et j'ai entretenu l'anesthésie en réglant la boucle de 3 à 7. - ce n'était pas régulier car je devais en même temps faire le plâtre et imprégner les bandes, aussi j'entendais parfois « Robach, il se réveille ! » je reprenais vivement la boucle de sorte que le pauvre type avait la figure plâtrée !

- A 2 heures du matin nous repartions pour Salies -

- Les amputations m'intéressaient beaucoup ; les plaies

tuberculeuses étant incurables j'ai vu un gentleman à qui on avait précédemment enlevé le pied, puis coupé la jambe au dessus du genou et à qui nous avons enlevé la cuisse par disarticulation de la hanche; je dis nous car le docteur d'Emareth ayant glissé je n'ai eu que le temps d'enfoncer mes doigts dans l'anneau pour écraser la femorale. — L'opéré avait à la cuisse une plaie aussi grande et aussi profonde que mon képi; les vaisseaux et le sciatique étaient dans le vide. — A la suite de cette opération le docteur nous fit une conférence sur l'opportunité des grandes amputations; par exemple s'il valait mieux pour un sujet n'avoir qu'un bras et une jambe du même côté ou une jambe droite avec un bras gauche. —

Plusieurs hospitalisés avaient des plaies du sacrum, on pouvait compter les vertèbres dénudées; pour ces derniers les Anglais avaient fait venir d'Angleterre des matelas pneumatiques en caoutchouc; du reste tous les besoins de l'hôpital étaient assurés par ces dames, tous les dimanches elles commandaient 200 gâteaux p.^r les malades.

Pour intéresser les habitants de Salies, le docteur me demanda de faire des conférences sur les Pyrénées, dans une grande salle qui donnait sur la place. — Lors de la première, alors que passaient sur l'écran les glaciers du Mont Blanc, les politiciens, qui n'aimaient pas

le docteur, firent éclater une bombe sur la place : l'auditoire sursauta et je le rassurai en disant « ne craignez rien c'est une avalanche ! » et j'ajoutai, à l'instar du ministre Lohay à la chambre « la séance continue. »

— Un certain jour de Mai, à une heure de l'après midi j'étais seul à l'hôpital, préparant les ordonnances quand je vis arriver trois voitures d'officiers qui venaient en inspection —. Vite ma bicyclette pour avertir le médecin chef. — « Mais Larnieu n'est donc pas là ? et Babat ? » docteur ils sont sortis il y a un instant pour aller, je crois, à St-Marcory. — « Allez les chercher »

— Je suis parti sans conviction — 2 ouvrières de la papeterie venaient de temps en temps les chercher, et ils étaient partis avec elles, dans les bois. —

— quand je suis rentré les inspecteurs avaient fini.

— Le docteur avait eu des observations pour son personnel et 2 jours plus tard Larnieu était envoyé à Revel.

Babat gratifié de quelques jours d'arrêt tandis que j'étais renvoyé à l'hôpital de Polignan. —

Juillet. a été tranquille, j'ai profité d'un bel été pour faire quelques grandes ballades, entre autres le Pic du Midi et surtout le Mont Perdu avec M^r. Bourdette médecin auxiliaire à l'hôpital de Landeron, et qui venait de quitter Polignan juste quand j'y suis arrivé.

J'ai retrouvé les camarades : M^r. Cauret. Les sergents Besset et Leymarie, l'adjudant Neia - après déjeuner ils m'ont appris à jouer à la manille - ça se passait en amis, sans enjeu - quand j'hésitais entre pique et cœur. M^r. Cauret fredonnait l'air du Zaréadar, ou bien, feignant de se tromper il m'appelait Rodrigue au lieu de Robach.

- de notre table à manger on voyait le Picin ; un jour en prenant le café, on parlait du temps nécessaire pour y monter et les estimations variaient de 3/4 d'heure à une heure - j'ai saisi l'occasion de montrer aux camarades qu'à 46 ans j'étais encore un peu là en parlant d'y aller en une demi-heure, depuis l'hôpital - - je suis mis au défi - et quoique tant de suite après le repas je suis parti.

- A la fenêtre, M^r Daméjean qui s'était joint à nous faisait office de chronomètreur.

- Le kilomètre plat jusqu'au pied du Picin est franchi à la course, puis j'ai abordé la face Nord qui débute par une prairie et, à travers les buissons et les rchers, en m'aiderant souvent des mains, j'étais à la Croix en 24 minutes ; à l'hôpital les manchans s'agitaient pour saluer mon arrivée - la différence de niveau est de 200 mètres.

Le mois de Juillet est passé assez vite, cependant la guerre traîne en longueur, elle dure depuis 3 ans sans qu'on puisse en prévoir la fin, les 3 ans que j'avais pronostiqués seront largement dépassés, on accupe le public avec les bombardements de Reims, - d'après les journaux les allemands, qui ne sont qu'à 3 kilomètres de la ville s'acharnent sur la cathédrale, qui résiste. - -

- Il faut être dépourvu de toute réflexion pour admettre une telle exagération; en effet, un obus de 380 démolit au vide une maison de 4 étages, j'en ai vu des exemples à Nancy l'hiver dernier; par conséquent, à si peu de distance il eut suffi d'une vingtaine de ces projectiles et de moins d'une heure pour mettre la cathédrale en ruines - or, elle est restée debout avec des dégâts superficiels du côté Nord. - plus importants peut être ont été les dégâts de l'intérieur par suite de l'incendie des fourrages que les Français y avaient accumulés. - J'ai su plus tard par un officier qui était à Reims à ce moment là que les allemands avaient offert de respecter l'édifice si la France s'engageait à n'y laisser personne. - On s'y était engagé, paraît-il, mais nous avons continué d'y laisser des observateurs et c'est pourquoi les allemands ont continué de tirer sur les plateformes et les ouvertures, mais avec

de petits projectiles ... en 1919 je suis allé à Reims constater la réalité des dégâts et les exagérations - en dehors des dégâts de façade il y avait juste 2 petites colonnettes brisées à la tour Nord - en cas de contestation j'en ai rapporté la photographie -

- Nous arrivons au mois d'août, j'ai fait faire un costume Keiki à Pandam et je le mets pendant mes permissions - de plus en plus mes concitoyens me témoignent de la sympathie, fréquemment j'entends cette phrase « c'est honteux ce qu'on vous a fait, ils! auraient dû se renseigner avant -, pour moi je n'en ai rien eu, vous pouvez être sûr que toute votre clientèle vous reviendra. etc. etc - > j'en étais bien persuadé d'avance et je ne pensais pas que ce serait aussi vite; en effet, vers la fin du mois d'août en rentrant de permission, un lundi, j'ai appris que j'étais libéré par ordre supérieur!

Les vicissitudes de ma libération sont assez nombreuses pour faire l'objet d'un chapitre spécial

V La guerre de 1914. Ma libération

Depuis un an que j'ai été nommé dentiste militaire, à Barbazan d'abord et à Gourdan ensuite j'ai toujours eu du Médecin Chef la permission de partir le Dimanche à Condom ou à Néac, entretenir ma clientèle ; je pars le Samedi à 3 heures par ~~Roches~~^{Toulon} et je rentre le Lundi après midi par ~~Toulon~~^{Roches} ; il y a peu de blessés en ce moment et mon service n'en souffre pas -

- j'ajoute que, depuis ma nomination, je n'en ai jamais vu beaucoup. - Le 15 Décembre 16 on avait rendu le grand hôtel de Barbazan à son propriétaire en supprimant l'hôpital 55 et réparti le personnel dans d'autres formations -

- pour mon compte, avec M. Goret, médecin auxiliaire nous avons été affectés au 59 de Gourdan Polignan.

- Dans le grand immeuble qui abritait jadis le séminaire il y avait 550 lits, le personnel devait être au complet puisqu'il comprenait 3 médecins. 1 dentiste. 2 officiers comptables 1 ^{pharm.} 1 adjudant. 4 sergents et 70 caporaux ou soldats au total 82 personnes. faisant partie de

La 1^{re} section d'Infirmiers Militaires -

On ne me croira peut être pas quand je dirai qu'il y avait en tout et pour tout : trois malades.

- Quand je pense qu'à Agen pour 143 malades graves je n'avais que 9 infirmiers et que pendant 3 ans je n'ai jamais pu en obtenir un de plus !

- Donc, le lundi 27 Août après midi je rentrais de permission, comme d'habitude -

- Très surpris de trouver à la gare un des médecins l'adjudant et un sergent pour m'annoncer que le Médecin chef m'attend depuis hier pour me libérer - Comment ! me libérer, mais je suis engagé pour la durée de la guerre, elle n'est pas finie !

Non, mais il a reçu hier un télégramme de la direction et il faut que vous partiez aujourd'hui -

- J'en suis d'autant plus surpris que j'arrive avec un costume kaki tout neuf, qui me vaut les compliments de mes camarades -

- Le médecin chef n'est pas là, c'est M^r Bourquet, l'officier comptable à 3 galons qui me tend la dépêche : prière libérer immédiatement le nommé Robach Louis - cet homme devra rentrer chez lui sans passer par Toulouse et renvoyer effets appartenant

147 Ma Libération (suite)

- Le lundi 27 Août après midi, je rentrais de permission, comme d'habitude, avec mon beau costume kaki - Très surpris de trouver à la gare un des médecins, l'adjudant et un sergent qui me complimentent^{ent} pour ma belle tenue et viennent m'annoncer que le médecin chef, Baucé, m'attend pour me libérer... Comment ? me libérer, mais je suis engagé volontaire pour la durée de la guerre ! elle n'est pas finie -

« Non, mais il a reçu hier un télégramme de la direction et il faut que vous partiez aujourd'hui !

- Devais-je accepter ; devant mon indécision M^r Couret me dit « M^r Robach, rentrez donc chez vous, rétablissez votre situation avant qu'on s'établisse à votre place - vous avez une famille et vous perdez votre temps ici. »

- J'ai pensé qu'il avait raison -

- Nous arrivons en groupe à l'hôpital ; le médecin chef n'est pas là ; c'est M^r Bausquet, l'officier comptable à 3 galons qui me tend la dépêche : - prière libérer immédiatement le nommé Robach, Louis - cet homme devra rentrer chez lui sans passer par Toulouse et renvoyer effets appartenant à l'armée. » - Ainsi, je ne suis plus qu'un homme, nommé Robach ! Que s'est-il donc passé ?

je ne l'ai jamais su mais voici ce qui est probable -
 - Au mois de Mai 1915 quand le docteur Darlan me
 fit passer au service auxiliaire pour conserver un den-
 tiste à la garnison d'Alger je me trouvais libérable -
 la classe auxiliaire 90 n'ayant pas été appelée -
 - comme il en avait du reste été convenu j'ai contracté
 devant le général Bonnet un engagement pour la
 durée de la guerre - A ce moment ça allait mal
 et on commençait à craindre que la guerre qui devait
 durer 3 mois, durerait plutôt 3 ans. -
 - Le général qui était, comme moi, père de famille
 et même plutôt grand père puisqu'il avait été rap-
 -pelé à l'activité, me dit « mon ami, c'est très bien,
 mais on ne sait pas ce qui peut arriver ; voyez, je
 place votre dossier sous ce carton, le lieutenant le dit,
 à la rigueur vous n'aurez qu'à venir le prendre
 pour rentrer chez vous (2^e carton, rayon du haut.
 « Mon général je vous remercie, j'espère que la
 guerre ne durera pas trop et que je n'aurai pas à
 user de votre complaisance - » -
 - Et je continuai mon service comme si rien ne s'était
 passé - cela dura un an, jusqu'au jour où, nommé
 dentiste militaire à Barbezan je dus passer de
 l'infanterie à la 1^{re} section d'infirmiers à Toulouse

fin de Jules

et figurer sur les registres de l'hôpital 59 - L'officier comptable m'ayant immatriculé au seul ^{vo} de ma feuille de route sans attendre l'ordre de la direction. -

- Mais --- il est probable ; il est même certain que mon contrat d'engagement, bien protégé par un carton épais et une forte couche de paille, ne m'avait pas suivi - et que je ne fus jamais inscrit sur les registres de Toulouse. Or, on a dû s'en apercevoir ces jours-ci, au bout d'un an, et c'est vraisemblablement ce qui m'a fait libérer. j'ai donc réglé ma situation à l'hôpital. et le 27 Août j'étais redevenu civil !

Pendant 3 jours j'ai été fort occupé à déménager, à finir quelques travaux professionnels et à me procurer tous les papiers : Jours. conduits, fausses permissions qui me permettent de faire un tour de France ~~sans~~ à bon compte - Ayant perdu 3 ans pour la cause commune j'estimais avoir droit à cette petite compensation. -

-- Jeudi 30 au soir je partais pour la première étape : Bordeaux que je connaissais depuis longtemps. -

-- Vendredi 31 - je voyais cette ville avec plaisir ; le port les ponts, les grands bateaux, la gare immense. - et le soir même je prenais le train pour Nantes. -

-- Jeudi 7 Septembre - visite de Nantes, son port. -

la place et la statue de Cambronne et je remarque que sur le piedestal on a oublié son mot de Waterloo . -

Le soir du même jour je couchais à Pontorson . -

- Vendredi 2 - départ de bonne heure pour le Mont S' Michel par la route - Le Mont est complètement entouré d'eau par la plus grande marée de l'année, amplitude 14"^m50 - visite de la ville et de l'église et le soir tour du Mont sur le sable à marée basse - nombreuses photos. retour à Pontorson pour le train, couché à Vandernau.

- Samedi 3. - A 8 heures et demie je suis à Brest. - ma valise reste à la consigne, je conserve seulement mon sac de montagne avec l'appareil photo. - en sortant de la gare j'achète pour mon dîner : 2 douzaines de pommes qui gonflent et alourdissent mon sac. - peu après, dans un bureau de tabac où l'on vend de belles cartes postales à 1 sou, j'en fais provision : des vues de la ville et des bateaux de guerre. - l'une d'elles me séduit, c'est le pont tournant qui se détache sur le ciel et pour lequel je vais utiliser une dernière plaque - « Madame, voulez vous me dire par où je dois aller pour photographier ce pont ? - « Oh. Monsieur, c'est bien simple, vous n'avez qu'à prendre à droite le cours Dajot et vous y allez tout droit. - en effet. 10 minutes plus tard j'étais en vue du pont,

puis, la carte à la main je m'arrête à l'endroit choisi -
 - Sac à l'encre, j'en sors l'appareil, recouvert par les flammes,
 - l'éclairage est propice, je vise... c'est fait -
 - Au moment de changer la plaque une main me tombe
 sur l'épaule, c'est un gendarme. - « avez vous une
 permission pour photographier ? non monsieur, mais
 je viens d'acheter cette carte prise du même endroit -
 - Alors suivez moi - je rentre l'appareil, j'endors le sac
 et 2 minutes plus tard j'étais dans un bureau -
 « Monsieur le commissaire je viens d'arrêter cet homme
 en train de photographier l'arsenal ! ». Qui êtes vous ?
 « M^r le commissaire je suis Français, médecin auxi-
 liaire libéré depuis 5 jours, je porte encore l'uniforme
 dont j'ai retiré les galons et les caducées - Voici mon
 livret militaire et le sauf conduit - Après examen et
 désignant un deuxième gendarme - « Conduisez le
 à l'Amirauté - ». Le gendarme « mettez votre sac -
 - un coup d'épée, car il est lourd - voilà -
 - Ce n'était pas loin, j'y arrive entre les deux pandores -
 « Allez vous - je retire mon sac - l'Officier
 arrive « qu'est ce qu'il y a ? » « c'est un individu que
 je viens d'arrêter en train de photographier l'arsenal -
 « Mon colonel, car il a 5 galons, permettez moi
 d'établir mon identité etc. etc - voilà mon livret

militaire - j'étais hier au Mont S. Michel où j'ai
 pris onze vues avec l'appareil que je vais vous
 remettre ; tout à l'heure j'ai employé la deuxième
 pour le pont tournant dont je venais d'acheter la
 vue en carte postale - mes plaques sont à votre
 disposition, et si j'ai commis involontairement une
 faute, mon colonel je vous présente toutes mes excuses.)
 «. Bien monsieur, ce n'est pas un crime et vous n'êtes
 pas le premier dans ce cas mais vous avez commis
 une grosse imprudence - Brest est une place de guerre
 en état de siège ; je vais vous faire conduire à la
 gendarmerie où l'on fera décoller vos plaques
 avant de vous relâcher ». Mon colonel je vous remercie.
 - le gendarme « mettez votre sac ! et nous partons. -
 - encore des bureaux - pan. pan. - < entrez -
 - Mon lieutenant, c'est un individu - etc. etc. -
 Ce ne fut pas le même accueil : « encore un !!
 N. d. D. ils nous emm..... ces gens là ; je n'ai
 pas le temps, conduisez le au commissaire spécial ->
 - le gendarme « mettez votre sac ! - « est ce bien le
 commissaire spécial ? - « un peu, c'est à la gare ». -
 « et il faut traverser la ville ? - ah ! forcément. »
 « et bien, écoutez, messieurs les gendarmes, sachez que
 vous avez entendu le colonel et que vous savez qui je suis

ne m'obligez pas à marcher entre vous deux comme un valet - pour épilèr les regards des passants je marcherai en dehors en vous racontant mon voyage et mes aventures. -

- C'est entendu, le truc a réussi, peu de personnes se sont retournées, quelques gars nous ont suivis et voici la gau.

- 4^e. présentation semblable, au à peu près, par le gendarme qui m'a arrêté, au commissaire spécial...

exhibition du livret militaire et de l'appareil photo.

- cette fois c'est décidé - et le commissaire à l'un

des secrétaires «. Vous allez accompagner ces messieurs chez Le Baudanne, photographie, rue de

Siam et vous assisterez au développement des plaques -

.. le Gendarme «. mettez votre sac ». Et nous voilà 4 à traverser la ville, ce qui m'a permis de raconter mon aventure au secrétaire et de ne pas être remarqué -

- rue de Siam - M^r Le Baudanne ? c'est moi -

- pour la quatrième fois je raconte mon histoire. -

.. voilà le laboratoire, vous avez le révélateur dans

ce flacon, l'hyposulfite dans cette cuvette et un panier laveur sous la table. - Les gendarmes restent au salon de pose et le secrétaire s'enferme avec moi -

- «. Voici la plaque N° 1 : le Mont S^t Michel entouré d'eau à marée haute, puis la digue, ici la rue de la meir Paulard, la chapelle, la cave, la mer

qui se retire, la marée basse, etc. etc, enfin voyez le chariot N° 12 : le pont tournant - tout correspond bien à mes indications - je place les plaques sous le robinet et tous 4 nous reprenons le chemin de la gare.

- Il est presque midi, le commissaire allait partir - il écoute son secrétaire et me demande « où sont ces plaques ? Oh ! monsieur, si je l'avais prévu je les aurais fait sécher à l'alcool ; puisque vous tenez à les voir je vais retourner chez le photographe mais comme je traîne un sac lourd depuis ce matin permettez moi de le laisser dans un coin du bureau. « Si vous voulez, mettez le là. » de plus il n'est pas utile de déranger 3 personnes à l'heure du déjeuner, une seule peut suffire - « bien. cette fois je pars avec le premier gendarme qui n'a pas eu à me dire une 6^e fois « mettez votre sac. » - j'achète chez un pharmacien un demi litre d'alcool à 90 degrés et dans une demi heure mes plaques ont séché -

- de retour à la gare il est 2 heures, le gendarme, comme moi, n'a pas mangé, mais il va être libre -

- « Monsieur le commissaire, voici mes plaques. elles représentent exactement ce que j'ai indiqué : n° 1 - 2 - 3 - 4. etc. et enfin le numéro 12 - qui m'a amené chez vous - « eh bien je vous

rends ces onze là et je conserve le pant. mais, avant de remettre votre sac voulez vous le vider. - Valantieu -
 «. voilà 2 douzaines de painnes que j'avais achetées pour mon déjeuner : je suis végétarien, puis l'aspirateur photo, une boîte de plaques neuves, une chemise, des chaussettes. bidon gamelle et ... un pistolet automatique que j'ai acheté 50 francs à un blessé - - -

« S'il est chargé videz le ». c'est fait. - « Alors je jaisis cette arme et je vous arrête pour port d'arme prohibée dans une place de guerre en état de siège ! - - -

- et me voilà pour 2 heures à subir des questions que 3 Secrétaires relatent avec mes réponses sur de grandes feuilles - Nom. âge. profession, nombre d'enfants. etc
 « comment s'appelle votre femme ? quel âge a-t-elle ?

«. ah ! laissez moi compter, il y a longtemps qu'elle a 39 ans, le 4 lui fait peur. je sais toutefois qu'elle est née en 1876. - à la fin j'ai signé les grandes feuilles -

- Après l'interrogatoire le commissaire a téléphoné au maire de Candam et au Procureur de la République.

: Mr. Henry - que j'avais donné comme références. -

- Les témoignages ont dû être en ma faveur puisque j'ai entendu cette conclusion «. je viens de correspondre avec Candam, vous allez être libre mais je conserve le pistolet et je maintiens mon inculpation pour port

- d'arme prohibée, sans peu vous serez invité à vous présenter devant le conseil de guerre de Brest.
- Il était 5 heures et j'étais à jeun ! mon train pour Paris partait à 6 heures et demie.
 - d'un bon appétit j'ai commencé de manger mes pommes à la salle d'attente et malgré les avatars de la journée j'ai dormi une bonne partie de la nuit.
 - 4 Septembre Paris - quelques courses, départ le soir.
 - 5 et 6 Septembre - Besançon, en famille.
 - 7, 8 et 9. Chamonix, où James est cuisinier à l'hôtel de France et de l'Union et où ses aimables propriétaires m'ont hébergé gratuitement après m'avoir fait des compliments de mon fils, il a eu vacance un après midi, ce qui nous a permis de monter à la mer de glace et à moi de passer une nuit glaciale dans les sécrs du glacier de Talèfre.
 - 10 Septembre - retour à Candam, le matin.
 - J'avais à peine retiré mon sac que ma femme me dit « je ne sais pas ce qui se passe depuis 8 jours, tous les matins il vient un gendarme pour savoir si tu es rentier ? » Oh, rien d'extraordinaire, j'ai été arrêté à Brest, je te raconterai cela ».
 - et... effectivement, on frappe, c'est le gendarme en question ; il vient de la part d'un capitaine me

- 157 -

prier de passer au bureau. — Le capitaine, qui me connaît bien depuis Agen lorsqu'il faisait partie du conseil de réforme auquel je présentais les malades, et que d'autre part, j'ai eu comme client, m'a reçu avec le sourire.

« Eh bien, M^r Robach, je pense que vous avez eu des aventures pendant ce voyage. » Oui, mon capitaine, voici ce qui s'est passé : — — — — —

« Je suis heureux pour vous que cela se soit terminé ainsi mais il va falloir rester tranquille pendant quelque temps, ne plus sortir ! vous vous exposez à une résidence obligatoire et surveillée ; le maire vous préviendra également. » « mon capitaine, vous ne savez pas ce que c'est que la bougeotte, j'ai besoin de repasser les Pyrénées et j'allais justement chez le maire pour lui demander un sauf conduit - »

« Voyons, M^r Robach, vous n'êtes pas sérieux ! à votre âge... » au revoir, mon capitaine, je partirai à vous. La haut- à 2877 mètres ! —

- à 11 heures je suis chez le maire ou plutôt chez l'adjoint qui en remplit les fonctions —
- c'est ce brave père Matlo qui a été un de mes premiers clients et qui me tient en haute estime —

« Eh bien, M^r Robach, qu'est ce que vous êtes allé faire à Brest ? » « Monsieur Matlo je viens

de faire un voyage très intéressant, ça s'est passé si bien et si vite qu'il a fallu m'arrêter ! par les gendarmes ». « - Je le sais et j'ai même répandu pour vous, sans quoi vous y seriez encore. - -

« Je l'ai vu. M^r Mallo et je vous en remercie, mais... j'aimerais bien aller au Pic du Midi, après demain, voulez vous, je vous prie, me donner un sauf conduit ->

« Ah non, il faudra, au contraire, ne plus sortir vous auriez la gendarmerie à vos trousses. - »

- nous avons parlé d'autres choses et à midi j'avais mon sauf conduit - - 3 jours après, au Sammet du Pic, je pouvais un "haurrah" en l'honneur du capitaine de gendarmerie et du père Mallo ! -

- Il s'agissait alors de reprendre le travail ; après 3 ans d'absence je retombais sur les dents - -

- 2 semaines passent et voilà que je dois ~~aller~~ lâcher à nouveau les clients qui étaient revenus. - -

- je viens de recevoir l'ordre de comparaitre devant le conseil de guerre de Brest le jeudi 4 Octobre 1917.

- A la date et à l'heure prescrites, heure militaire, je me présente : Sergent, je suis convoqué pour 9 heures -> -> Votre nom : Robach, de Landom. - -

« mais, on ne vous a pas prévenu ? » Si Si, voilà

ma convocation - « comment, on ne vous a pas avisé que votre affaire était classée ? - « certainement non, car je ne serais pas ici » - « On a du oublié !!! - »

- voici ce qui s'est passé : le Procureur de la République de votre ville ayant fait valoir que le pistolet, ayant été trouvé dans votre sac, à tene, on ne pouvait pas vous inculper pour port d'arme et on a classé votre affaire - - je vais vous donner un bulletin pour retirer votre pistolet au greffe du tribunal civil, vous en ferez ce que vous voudrez - « je vous remercie - »

- Cette fois j'ai eu toute la journée pour visiter la ville sans être accompagné ; en passant rue de Sicim je suis monté dire bonjour au photographe complaisant - après quoi, malgré les appréhensions, je suis tout de même allé au greffe -

- Le secrétaire « Est-ce que vous le reconnaissez ? il y en a un placard plein - et en effet, les rayons en étaient garnis, mais il était encore dans la petite niche de Bazanne claire et je n'ai pas hésité - »

- Tout de même, quand je l'ai eu en poche avec mon mouchoir pour le dissimuler je me demandais s'il n'y avait pas quelqu'un derrière la porte pour m'arrêter à nouveau ! - Non, personne mais j'ai pressé le pas vers la gare pour y attendre le

train de Nantes et Bordeaux - -

- Pauvre pistolet ; il était écrit qu'il ne resterait pas chez moi ; deux ans après je le perdais au cours d'une ascension de la Maladetta . -

. Ici se terminent "Mes Campagnes" ; comme jadis le docteur Darlan au moment de sa libération, je suis heureux d'avoir fait mon devoir . -

- A 70 ans j'ai assisté à une nouvelle guerre, à laquelle j'ai tenu à participer en mettant ma profession au profit de tous ceux ébranlés par le cataclysme . -

- Pendant 6 ans j'ai soigné gratuitement tous les militaires, les réfugiés belges, les juifs persécutés, les Alsaciens Lorrains chassés de leurs foyers et les républicains d'Espagne . -

- A nouveau, comme le docteur Darlan, je n'ai guère eu que la satisfaction du devoir accompli, le seul témoignage écrit de reconnaissance a été celui du général révolutionnaire Espagnol qui, sur une feuille à en tête : "Agrupacion de Guerrilleros" m'a adressé des félicitations pour mes nobles sentiments et des remerciements pour les soins donnés à ses soldats . -

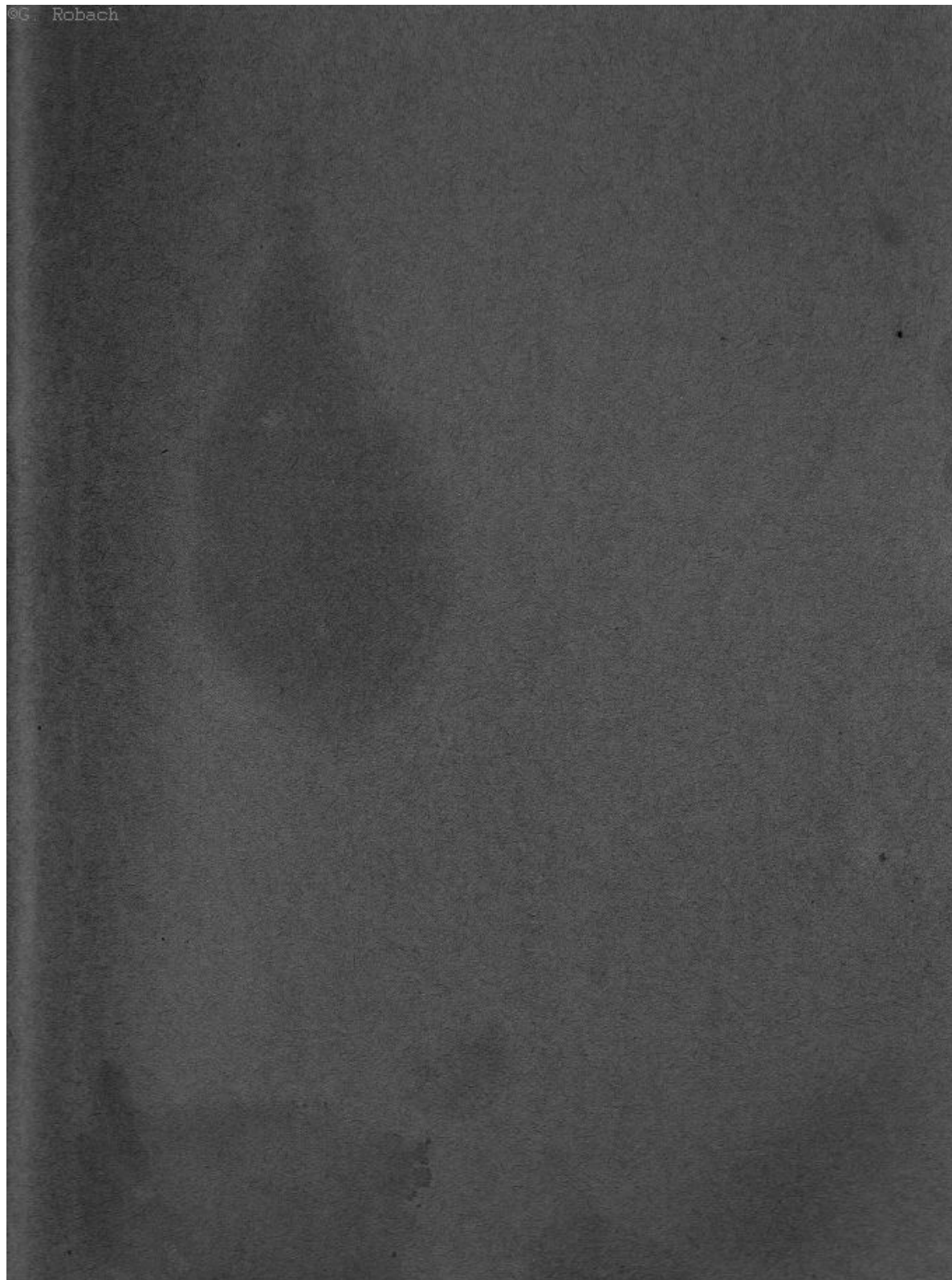


TABLE DE MULTIPLICATION

Nul ne peut être bon chiffréur
S'il ne sait son livret par cœur.

2 fois	1 font	2	5 fois	1 font	5	8 fois	1 font	8	11 fois	1 font	11			
2	—	2	—	4	5	—	2	—	16	11	—	2	—	22
2	—	3	—	6	5	—	3	—	24	11	—	3	—	33
2	—	4	—	8	5	—	4	—	32	11	—	4	—	44
2	—	5	—	10	5	—	5	—	40	11	—	5	—	55
2	—	6	—	12	5	—	6	—	48	11	—	6	—	66
2	—	7	—	14	5	—	7	—	56	11	—	7	—	77
2	—	8	—	16	5	—	8	—	64	11	—	8	—	88
2	—	9	—	18	5	—	9	—	72	11	—	9	—	99
2	—	10	—	20	5	—	10	—	80	11	—	10	—	110
2	—	11	—	22	5	—	11	—	88	11	—	11	—	121
2	—	12	—	24	5	—	12	—	96	11	—	12	—	132

3 fois	1 font	3	6 fois	1 font	6	9 fois	1 font	9	12 fois	1 font	12			
3	—	2	—	6	6	—	2	—	18	12	—	2	—	24
3	—	3	—	9	6	—	3	—	27	12	—	3	—	36
3	—	4	—	12	6	—	4	—	36	12	—	4	—	48
3	—	5	—	15	6	—	5	—	45	12	—	5	—	60
3	—	6	—	18	6	—	6	—	54	12	—	6	—	72
3	—	7	—	21	6	—	7	—	63	12	—	7	—	84
3	—	8	—	24	6	—	8	—	72	12	—	8	—	96
3	—	9	—	27	6	—	9	—	81	12	—	9	—	108
3	—	10	—	30	6	—	10	—	90	12	—	10	—	120
3	—	11	—	33	6	—	11	—	99	12	—	11	—	132
3	—	12	—	36	6	—	12	—	108	12	—	12	—	144

4 fois	1 font	4	7 fois	1 font	7	10 fois	1 font	10	13 fois	1 font	13			
4	—	2	—	8	7	—	2	—	20	13	—	2	—	26
4	—	3	—	12	7	—	3	—	30	13	—	3	—	39
4	—	4	—	16	7	—	4	—	40	13	—	4	—	52
4	—	5	—	20	7	—	5	—	50	13	—	5	—	65
4	—	6	—	24	7	—	6	—	60	13	—	6	—	78
4	—	7	—	28	7	—	7	—	70	13	—	7	—	91
4	—	8	—	32	7	—	8	—	80	13	—	8	—	104
4	—	9	—	36	7	—	9	—	90	13	—	9	—	117
4	—	10	—	40	7	—	10	—	100	13	—	10	—	130
4	—	11	—	44	7	—	11	—	110	13	—	11	—	143
4	—	12	—	48	7	—	12	—	120	13	—	12	—	156

Signes EMPLOYÉS EN ARITHMÉTIQUE : + plus, - moins, = égalité, x multiplié
: divisé par, < plus petit, > plus grand, √ racine, de, % pour cent.